ESPIONNAGE

PAUL KENNY



ATTENTION : RADAR

Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Il n'y avait pas grand monde sur la promenade des Anglais, à Nice, en ce début de matinée de juin. Une très légère brume estompait le profil du cap Ferrat, bien que le ciel fût d'une pureté cristalline.

Sur la plage de galets, à la hauteur de l'Hôtel Neptune, quelques personnes en maillot de bain entamaient leur cure quotidienne de brunissage. Étendues sur des matelas pneumatiques, sur des lits de planchettes ou à même les pierres, elles s'apprêtaient à endurer stoïquement la morsure du soleil.

Deux ou trois baigneurs intrépides, bravant la fraîcheur matinale, barbotaient dans l'onde à une vingtaine de mètres du rivage. Des vagues languissantes venaient mourir sur la grève, soulignant d'un trait d'écume blanche le bleu glauque de la mer.

Un nageur s'aventurait plus loin que les autres. Il avait déjà dépassé le tremplin flottant et on le voyait progresser avec lenteur, la tête hors de l'eau. A cette distance, on ne distinguait pas ses traits ; d'ailleurs, personne ne s'intéressait à lui. La plupart des gens étalés sur la plage avaient les yeux protégés par des lunettes solaires ; leur regard errait sur toute l'étendue de la baie des Anges sans se fixer sur aucun point. Cette petite boule flottante, à ras des flots, n'était certes pas digne d'accaparer leur attention.

Pourtant, un homme en slip, assis sur les galets, les bras croisés sur ses genoux pliés, semblait méditer en observant les ébats des rares baigneurs. Athlétique, bronzé, les cheveux bruns coupés court, il ne se différenciait nullement des milliers d'estivants masculins qu'on rencontre sur toutes les plages du Midi.

Le bruissement continu de la mer couvrait les bribes de conversations qui, parfois, s'ébauchaient sur la plage. A de lointains intervalles, le grondement d'un moteur d'avion en instance d'atterrissage dominait le ressac et monopolisait une seconde l'intérêt paresseux des candidats à l'insolation.

L'inconnu installé un peu à l'écart sur les cailloux déjà tièdes dédia un rapide coup d’œil au Viscount britannique qui allait se

poser sur l'aérodrome, tout au bout de la promenade des Anglais, puis son regard retomba sur la surface étale de la mer. Il ne réalisa pas sur-le-champ que la tête du nageur aventureux avait disparu, mais dès qu'il s'en aperçut sa vue s'aiguisa. Une imperceptible contraction de ses muscles traduisit son étonnement, deux rides verticales rapprochèrent ses sourcils.

Là-bas, à cent mètres du rivage, un bras sortit de l'eau, fouetta l'air et fit jaillir une gerbe d'écume. Une agitation insolite provoqua un léger remous, des cercles s'élargirent autour de l'endroit où le bras s'était englouti. Quelqu'un était en train de se noyer !...

D'un élan, l'homme assis se redressa et se mit à courir. Il n'avait encore de l'eau qu'à mi-cuisses quand il s'élança comme une flèche dans la mer. Un crawl impeccable le propulsa vers le point où le nageur avait disparu.

Sur la plage, personne n'avait rien remarqué mais, sur la promenade, un ou deux passants avaient été surpris par la soudaineté avec laquelle ce baigneur s'était précipité dans les flots. Ils se doutèrent instantanément qu'il y avait quelque chose d'anormal qui se passait et ils continuèrent à suivre des yeux le sillage rectiligne que traçait le sauveteur.

Ce dernier mit plus d'une minute à couvrir le trajet. Arrivé sur le lieu approximatif de la noyade, il émergea de toute la hauteur de son buste, s'ébroua et explora les alentours sans trouver la moindre trace du nageur en perdition. Il reprit son souffle et se disposa à poursuivre ses recherches en plongée.

Ce n'est qu'à la troisième tentative qu'il finit par découvrir, dans la profondeur marine, une tache blanchâtre dont la forme rappelait un corps humain. Il s'en approcha, vit en effet un homme inconscient, la bouche

ouverte, les membres complètement détendus, flottant entre deux eaux avec une mollesse écœurante. Sans se demander si cet individu pouvait encore être ramené à la vie ou s'il n'était déjà plus qu'un cadavre, le sauveteur le contourna pour l'agripper par les cheveux et le remorquer vers la surface.

Lorsque ses yeux furent à nouveau aveuglés par la clarté trop vive du ciel méditerranéen, l'homme respira profondément avant de

se remettre à nager vers la terre ferme. Sur le dos, il rythma les mouvements de ses jambes afin d'atteindre la côte le plus vite possible.

Plusieurs personnes, intriguées malgré tout par le curieux manège de ce crawleur hors pair qui, maintenant, semblait peiner pour arriver jusqu'à la plage, s'étaient mises debout et observaient la lente approche de l'inconnu.

Quand elles s'avisèrent qu'il traînait un corps inerte, ce fut comme si un coup de vent glacé les avait giflées. Il y eut des cris, des galopades. Un homme se jeta à l'eau pour se porter à la rescousse.

Sur la promenade, des gens se montraient du doigt la scène bizarre qui se déroulait non loin d'eux. Certains coururent vers les escaliers de pierre conduisant au niveau des galets. Une bonne trentaine de spectateurs étaient rassemblés quand, finalement, le courageux sauveteur reprit pied. Aussitôt aidé par les autres baigneurs, il souleva le corps ruisselant et froid de l'accidenté. Tous les témoins virent qu'il s'agissait d'un homme d'une quarantaine d'années, assez maigre, qu'une crampe ou une congestion avait saisi alors qu'il nageait.

La victime fut couchée sur un lit de planches ; sans trop de conviction, on lui prodigua les soins maladroits qu'on accorde d'ordinaire aux noyés. Un sauveteur professionnel vint bientôt écarter les badauds pour examiner avec plus de compétence et de sang-froid les mesures à prendre.

Il colla son oreille contre la poitrine du moribond, retroussa d'un pouce expert l'une des paupières; l'expression dubitative qui se peignit sur ses traits montra qu'il doutait très fort de l'utilité d'une séance de respiration artificielle. Néanmoins, par acquit de conscience, il se mit à l'oeuvre sous les regards apitoyés ou effarés des personnes présentes, tandis que d'autres questionnaient avidement l'inconnu qui avait ramené le corps sur la plage. Mais l'athlète brun se contenta de répondre, avec un fort accent étranger, qu'il avait simplement sauté à l'eau quand il avait vu un homme en péril, s'étant douté d'emblée que ce nageur imprudent ne parviendrait plus à revenir par ses propres moyens.

Deux minutes plus tard, la voiture bleu sombre de police-secours stoppait à un mètre du bord de la digue. Une civière portée par deux agents de police en bras de chemise descendit sur la plage, les gens s'écartèrent pour lui faire place.

Le noyé fut enveloppé de couvertures et emporté aussitôt.

La plupart des témoins se demandèrent, en voyant s'éloigner le car de police, si l'on conduisait le malheureux à l'hôpital ou directement à la morgue.

Mais, de tous, le plus impressionné et le plus tourmenté était sans conteste le nageur qui, sans hésiter un dixième de seconde, s'était élancé pour arracher Howard C. Garfield à la mort.

Le surlendemain, alors que cet incident s'effaçait déjà de la mémoire de ceux qui y avaient assisté, Francis Coplan buvait tranquillement un café à la terrasse encore déserte d'une brasserie située à côté de l'entrée du cinéma Forum, face à la mer.

Les yeux mi-clos pour épargner à sa rétine l'aveuglante réverbération du soleil sur les vagues, il savourait les dernières minutes d'un doux farniente.

Quand il eut consulté sa montre et repéré un individu bien bâti qui traversait l'avenue pour venir vers la terrasse, Coplan lâcha un petit soupir de résignation. Il entreprit dé rouler les manches de sa chemise kaki jusqu'au-dessus de ses coudes comme si cette opération eût été la chose la plus importante du monde.

L'arrivant lui décocha un coup d’œil inexpressif, mais, après un temps d'arrêt, marcha vers Coplan, saisit un fauteuil par le dossier pour l'écarter de la table et s'assit d'autorité en disant :

- Un peu trop tôt... Je suis.

- Nous pouvons parler en anglais, dit Coplan en saluant son interlocuteur d'un hochement de tête. Comment allez-vous ?

- Foster, dit l'autre, la main tendue. Dick Lee Foster...

Un vigoureux shake-hand souligna cette présentation. Coplan ne fut pas fâché de soustraire sa main à la poigne trop cordiale de l'Américain.

Après ce préambule, il y eut un silence que chacun des deux hommes hésita à rompre. Faisant une croix sur sa quiétude passée, Coplan se décida à aborder le motif de l'entrevue.

- Vous avez des ennuis ? s'enquit-il, distrait, les yeux parcourant l'horizon.

Le garçon venant prendre la commande empêcha Foster de répondre ; après que l'Américain eut commandé une bière, il se tourna vers Coplan et déclara, la mine plutôt sombre :

- Pas encore, mais ça ne va plus traîner... J'aurais préféré que Garfield se noie dans deux mois.

- Moi aussi, approuva Coplan avant de boire une gorgée de café.

Sa sincérité ne pouvait faire l'ombre d'un doute. Rien qu'à la manière dont il était enfoncé dans son siège, on devinait qu'il n'était pas torturé par un intense besoin d'activité. La Côte d'Azur ne favorise guère le dynamisme personnel, mais son climat trop généreux convenait admirablement à Coplan.

Foster, vêtu d'une invraisemblable chemise à carreaux rouges et verts, subissait également l'influence du Midi. Il avait du mal à rassembler ses idées.

- Pourquoi le décès d'un honorable citoyen américain nécessite-t-il notre coopération ? questionna le Français. L'accident est patent, il a eu lieu devant témoins... Alors, qu'espérez-vous ?

Deux jeunes filles en short passèrent lentement devant la terrasse. Foster les suivit du regard, captivé par le galbe de leurs longues jambes brunies. Quand les plantes de la haie artificielle qui bordait la terrasse dérobèrent les deux pin-up à sa vue, il s'accouda et dit :

- Un type comme Garfield ne peut pas se noyer accidentellement. Ce serait trop beau si c'était vrai.

- Possible. Mais l'homme qui s'est porté à son secours l'a pratiquement vu couler. Son témoignage est formel.

- Et il est bon, ponctua Foster.

Coplan joignit les deux mains sous son menton.

- Vous l'avez vérifié ?

- Pas la peine... Le sauveteur intrépide qui a ramené Garfield à la plage, c'était moi.

- Ah ? fit Coplan, une lueur d'intérêt naissant dans ses prunelles. Le principal témoin, c'était vous ?

Foster hocha la tête en signe d'acquiescement.

- Je surveillais Garfield depuis son arrivée en France, il y a deux jours. On ne vous a pas fourni de détails à son sujet ?

Coplan se contenta de réciter les maigres indications qu'on lui avait données avant son rendez-vous avec Foster :

- Howard C. Garfield, 42 ans, célibataire, né à Philadelphie, domicilié à Cristobal, dans la zone du canal de Panama. Ingénieur. Descendu à l'Hôtel Royal, à Nice. Motif du séjour : tourisme. Décédé par noyade le 3 juin 1955. Le corps est conservé à la morgue en attendant les instructions de la famille. L'ambassade des États-Unis a été avisée...

Foster tira d'une des poches de sa chemise un paquet de Chesterfield. D'un coup sec de l'ongle du pouce, il fit sauter une cigarette, l'attrapa au vol et la tendit à Coplan.

- Autant dire que vous ne savez rien, commenta-t-il en se servant à son tour. Il faut bien que je vous mette un peu au courant, puisque nous devons travailler ensemble.

- Il serait peut-être bon, en effet, ironisa Francis Coplan, que je sache en quoi je puis vous aider.

L'Américain respira une bouffée, la rejeta sans l'inspirer, s'assura que personne ne pouvait les entendre et reprit à mi-voix :

- La mort de Garfield est peut-être due à des causes très naturelles. Notre police, comme la vôtre, aurait certainement conclu à un accident pur et simple. Mais le C.I.A. a des raisons un peu particulières de vouloir s'en assurer. Depuis plusieurs mois, ce type était considéré comme suspect par le contre-espionnage de la Canal-Zone. Mort ou vivant, la question nous intéresse toujours de savoir s'il nous trahissait ou non.

- Je vois, dit Coplan sans sourciller. Mais ça, c'est votre business. Qu'est-ce que je viens faire là-dedans, moi ?

Le dédain à peine dissimulé de Francis pour un problème relatif à la sécurité des États-Unis choqua les sentiments hautement patriotiques du détective américain. Foster regretta derechef qu'on

l'eût obligé à collaborer avec un Européen alors qu'il s'en serait passé volontiers.

- Vos pouvoirs vont me permettre d'agir plus vite que si j'opérais seul, expliqua-t-il. Grâce à vous, l'enquête en territoire français pourra être liquidée en un minimum de temps. Vous n'aurez d'ailleurs à vous occuper de rien : c'est moi qui suis responsable des résultats car, du point de vue français, il n'y a pas de problème.

Coplan laissa échapper de la fumée de ses narines ; son regard se promenait au loin, effleurait les collines bleutées du cap d'Antibes.

- En somme, je dois vous servir d'ouvre-porte ? résuma-t-il, l'air absent. Encore faut-il que vous me disiez ce que vous cherchez exactement.

- D'abord, établir les causes exactes de la mort de Garfield...

- Personne au monde n'est mieux placé que vous pour les connaître, puisque vous vous êtes trouvé près de lui deux minutes après qu'il eut disparu sous la surface...

Foster allongea ses jambes sous la table, inséra sa cigarette entre ses lèvres et fourra ses mains dans ses poches.

- Beaucoup de choses peuvent se passer en soixante secondes, marmonna-t-il. Il suffit de moins que ça pour tuer un homme, non ?

- Le médecin légiste qui a examiné le cadavre a conclu au décès par immersion. Le corps ne portait aucune trace de violences.

L'Américain rétorqua :

- Le médecin s'est contenté d'émettre un diagnostic dont l'évidence était indéniable ; il n'avait d'ailleurs aucune raison de soupçonner un meurtre. Mais moi, je voudrais voir Garfield de mes propres yeux.

- Vous l'avez vu, non ?

- A peine sur la plage, des tas de gens se sont empressés de le soigner ; je n'ai pu me livrer à aucun examen sérieux.

Faisant un effort pour se mettre dans la peau de Foster, Coplan dut convenir que l'autre n'avait pas tort. A sa place, il aurait sans doute agi de même et ne se serait pas contenté d'accepter les faits brutaux.

- Donc, première étape, le cadavre ? s'enquit-il en écrasant sa cigarette dans le cendrier.

- Oui. Nous partons ?

Coplan déposa sur la table le montant indiqué par les petits cartons roses, y ajouta un pourboire et se leva avec indolence. Foster quitta son fauteuil, et les deux hommes descendirent la marche de la terrasse pour emprunter la promenade des Anglais.

- On prend ma voiture ? proposa l'agent américain avec un regard en oblique sur son compagnon.

Coplan acquiesça. Il n'avait pas envie de marcher beaucoup, sous ce soleil ardent de fin de matinée ; en outre, une visite à la clinique ne l'emballait pas outre mesure. Plus vite cette corvée serait expédiée, mieux cela vaudrait.

Ils atteignirent bientôt une Nash noire, immatriculée dans l'État du Wisconsin, large comme un lit et profilée comme une fusée. Le cuir rouge des coussins était brûlant.

Foster démarra. Le pare-brise au verre bleuté atténuait la crudité des couleurs. Vautré sur la banquette, Coplan renoua le fil de la conversation.

- Il était ingénieur en quoi, Garfield ?

- En électronique.

- Que faisait-il à Cristobal ?

Foster aurait préféré que cette question ne fût pas posée. Mais comme la police française pouvait fort bien avoir trouvé des renseignements là-dessus dans les bagages du mort, il opta pour la franchise :

- Garfield était un de nos grands spécialistes du radar. Il était fixé à Cristobal en tant que conseiller technique pour la défense et la protection du canal de Panama.

Coplan émit un faible sifflotement. Cette histoire commençait à l'intéresser ; il comprenait soudain pourquoi ses supérieurs l'avaient adjoint à Foster. Ce n'était pas exclusivement pour rendre service à l'agent du C.I.A.

- Et ce type, occupant de hautes fonctions à un endroit névralgique de la stratégie américaine, était suspect aux yeux de vos services de contre-espionnage ? s'étonna-t-il.

Foster secoua ses épaules, fataliste.

- Nous avons eu des espions jusque dans nos laboratoires de recherches atomiques... Et chez vous, n'a-t-on pas parlé de fuites au Secrétariat Général à la Défense ?

Bien sûr. Si Francis Coplan avait pu dire tout ce qu'il savait à ce sujet, l'Américain aurait sans doute frémi. Mais, pour l'instant, c'était de la personnalité de Garfield qu'il s'agissait.

Un individu au courant du réseau radar couvrant les approches de Panama n'était pas le premier venu. Les renseignements logés dans son cerveau valaient des centaines de millions de dollars. Et ce type était venu mourir bêtement à Nice...

Maintenant, Coplan avait envie, lui aussi, de voir le cadavre de l'ingénieur américain. Il pilota Foster à travers les avenues ombragées de palmiers ; en quelques minutes, ils arrivèrent devant une clinique privée fréquentée surtout par une clientèle anglo-saxonne.

Après quelques formalités, les deux hommes furent emmenés dans une chambre réservée à l'identification des cadavres. Il y régnait une fraîcheur plutôt désagréable ; une odeur de désinfectant empestait l'air.

Une longue forme blanche, enveloppée d'un suaire, reposait sur la table roulante. Son immobilité de pierre avait quelque chose de fascinant.

D'un ample mouvement du bras, l'employé découvrit le buste du défunt. Foster et Coplan se penchèrent sur les traits émaciés du mort.

- C'est bien lui, dit l'Américain à mi-voix, en anglais. Demandez qu'on le dénude complètement.

Coplan traduisit la requête de son compagnon. La dépouille de Garfield apparut alors en entier, mais la lumière étant insuffisante pour un examen approfondi, le Français réclama l'allumage des tubes fluorescents.

Sans chercher des indices qui eussent sauté aux yeux du médecin le moins perspicace, les deux enquêteurs explorèrent du regard la peau livide de l'abdomen et des jambes.

Pendant de longues minutes, ils poursuivirent cette macabre besogne sous la surveillance indifférente du préposé. Ils durent

même retourner le cadavre pour en inspecter l'autre face.
Soudain Coplan releva la tête et fixa Foster.
Ce dernier se redressa aussi, les lèvres étirées par un rictus étrange.
- Vous avez vu ? questionna-t-il en rabattant le drap sur le corps.
Coplan opina et murmura :
- Drôle de coïncidence...

CHAPITRE II

Quelques minutes plus tard, Foster et Coplan se retrouvèrent sur le trottoir. Ils n'avaient plus échangé une parole depuis que le corps de Garfield avait été reconduit dans une chambre froide, doté de sa fiche d'identité et du permis d'inhumer.
Au sortir de la morgue, l'atmosphère chaude et capiteuse des rues de Nice enveloppa les deux hommes d'une onde bienfaisante. Coplan exhiba un paquet de Gitanes qu'il présenta à l'Américain.
- Thanks, dit Foster en guise de refus. Je ne peux pas supporter cette horrible mixture...
- Tant mieux, dit Coplan, philosophe, en prélevant une cigarette. Puis, reprenant le fil de ses idées, il. ajouta :
- Votre client a pu être assassiné, après tout... Ces deux griffes au-dessus du talon ne sont pas cicatrisées. Elles ont dû être infligées immédiatement avant le décès.
L'air sombre, Foster maugréa :
- Ces deux éraflures vont salement nous compliquer l'existence. Si j'avais pu conclure à une mort accidentelle, le boulot était terminé en ce qui vous concerne.
- Tandis qu'à présent, insista Coplan avec une satisfaction rentrée, cette affaire me regarde autant que vous, attendu qu'il y a eu crime en territoire français.
- De toute façon, objecta l'Américain, nos objectifs ne sont pas les mêmes. Vous allez rechercher le coupable ; moi, je veux connaître le mobile.

- En pratique, les deux se confondent. C'est pourquoi vous devez m'en raconter davantage, Dick Lee Foster...

La figure de l'interpellé se renfrogna. En dépit de son détachement apparent, le Français, au lieu de se confiner au rôle subalterne qu'on devait lui avoir réservé, tâchait tout doucement de prendre la situation en main.

- Je vous ai dit l'essentiel, affirma l'agent spécial. Ne m'en demandez pas plus...

Coplan se planta sur le bord du trottoir comme s'il avait la ferme intention d'y prendre racine. Les poings sur les hanches, il posa sur son interlocuteur un étrange regard dans lequel passa une lueur de sévérité.

- Personnellement, j'ai le temps, prononça-t-il avec un calme de mauvais augure. Si vous prolongez le jeu des cachotteries, je vous promets que dans un mois nous en serons toujours au même point. Ou vous jouez cartes sur table ou vous me traînez comme un poids mort, et vous verrez que je pèse plus lourd que je n'en ai l'air...

L'Américain éprouva la même sensation que si, en balançant un coup de poing à un punching-ball, il avait rencontré un mur. Sous ses dehors nonchalants, Coplan devait avoir un assez mauvais caractère. Par ailleurs, ce n'était pas le moment de se le mettre à dos.

- Que désirez-vous savoir ? questionna Foster, vaguement gêné.

- Depuis quand surveilliez-vous Garfield ? Qu'aviez-vous noté au sujet de ses fréquentations ? De quoi le soupçonnait-on exactement ?

Foster avançait lentement en direction de sa voiture. Il était très embêté. Jusqu'où pouvait-il aller dans ses confidences ? C'est toujours pareil : les chefs vous confient une mission, vous dotent d'instructions insuffisantes et puis après, si les choses tournent mal, ils vous font payer cher une indiscrétion pourtant nécessaire.

Coplan, qui se rendait parfaitement compte du dilemme dans lequel se débattait son collègue d'Outre-Atlantique, ne voulut pas le talonner. Il savait que Foster finirait par être mis en confiance mais, pour l'instant, l'Américain devait surtout bien s'enfoncer dans le crâne qu'il avait à ses côtés un associé et non un larbin.

En silence, les deux hommes montèrent dans la voiture. Foster mit le contact, puis tourna un visage interrogateur vers Coplan.

- Ne gaspillez pas votre essence, dit ce dernier en adoptant une pose confortable. Voilà en quoi nous différons : vous ne savez pas où vous allez, mais vous y allez vite. Nous, nous préférons voir clair avant de démarrer...

Un faible sourire éclaira les traits de l'homme du C.I.A. Il fallait qu'il s'accoutume aux méthodes du continent : pour obtenir des résultats, il devrait lâcher du lest.

- Okay, admit-il. Si Garfield s'est fait tirer au fond de l'eau par un type équipé pour la chasse sous-marine, ni vous ni moi n'aurons beaucoup de chance de trouver une piste sérieuse. Même en travaillant la main dans la main, il nous faudrait un sacré coup de veine pour dénicher le meurtrier. Je vais donc vider entièrement mon sac.

Il posa le coude gauche sur le bord de sa portière et, de la main droite, actionna le bouton de la radio. Quand il eut sélectionné un programme de jazz, il mit le haut-parleur en sourdine et reprit :

- Garfield a quitté Cristobal le 5 mai dernier à destination de l'Europe où il voulait passer ses vacances. Arrivé à Lisbonne le 20, il a traversé en flânant le Portugal, puis l'Espagne, a fait une courte escale aux Baléares avant d'arriver à Nice. Il n'a jamais été perdu de vue depuis son embarquement. Inutile de vous dire que ce n'est pas le même agent qui l'a filé de bout en bout : avant son départ, nous connaissions l'itinéraire qu'il comptait suivre, et quatre détectives se sont relayés. Moi, j'attendais le client à son arrivée sur la Côte d'Azur. Nous avions uniquement pour mission de noter ses déplacements, d'identifier les gens avec lesquels il entrait en relations. A Nice, il n'a entamé la conversation qu'avec une inconnue à la terrasse du Ruhl ; simple flirt qui n'a sans doute rien donné car, au bout d'une demi-heure, ils se sont quittés sans même s'être serré la main. A tout hasard, j'ai néanmoins pisté cette fille : elle habite un hôtel de l'avenue Félix-Faure. Garfield ne l'a pas revue, pour la bonne raison qu'il s'est fait assassiner le lendemain. Voilà tout...

D'une chiquenaude, Francis envoya son mégot à deux mètres. Se tournant ensuite vers Foster, il dit

- Très intéressant. Vous avez répondu à mes deux premières questions mais pas à la troisième.
- Laquelle ?
- De quoi, exactement, soupçonnait-on Garfield ? De trahison, m'avez-vous dit, mais le terme est trop général. Le C.I.A. croit-il que votre ingénieur espionnait les déplacements des navires de guerre de l'Atlantique au Pacifique et réciproquement, ou qu'il vendait des renseignements relatifs à ses propres travaux ?
Foster fit un signe d'ignorance.
- Pour ma part, je n'en sais rien. Sans doute a-t-on une idée là-dessus à Washington, et on comptait sur les rapports de filature pour éclaircir la chose. L'enquête n'a pu être déclenchée que par l'O.N.I. (Office of Naval Intelligence : Service de Renseignements de la marine de guerre américaine), particulièrement actif dans la zone du canal, et qui surveille les personnes civiles attachées aux installations techniques.
- Avez-vous eu connaissance des rapports de vos collègues concernant les incidents survenus à Garfield en cours de voyage ?
- Non, pas encore, mais je présume qu'on va me les envoyer puisqu'on me charge d'élucider les circonstances de sa mort.
- Bon, approuva Coplan, subitement plus alerte à présent qu'il possédait une vision meilleure de l'ensemble de l'affaire. S'il en est ainsi, et en attendant que ces rapports vous soient délivrés, nous avons tout juste le temps d'aller inspecter les bagages de Garfield à l'hôtel où il résidait. Sa chambre a été mise sous scellés trois heures après son décès.
Cette proposition répondait aux vœux de Dick Foster. Avec une précision d'automate, l'Américain embraya, se faufila dans la circulation et mit le cap sur l'avenue de la Victoire pour regagner ensuite le bord de mer par la place Masséna.
Entre les deux hommes, l'atmosphère s'était sensiblement allégée. Coplan était même assez satisfait. Contraint de jouer le rôle d'agent de la D.S.T. - alors qu'en fait il ne dépendait nullement de cet organisme - il décelait de mieux en mieux les raisons de sa mutation provisoire. Le cas n'était pas aussi banal qu'il l'avait craint au début

et, dans le fond, une fois mis au pas, ce Foster n'était pas mauvais bougre.

De son côté, l'Américain estimait que Coplan, s'il voulait s'en donner la peine, pourrait lui fournir une aide très efficace. Son cerveau avait l'air plus agile que ses membres, et il avait le talent de mettre le doigt sur la plaie.

La Nash stoppa au parking de l'hôtel Royal un peu avant midi, alors que la terrasse était surpeuplée de gens prenant l'apéritif. Coplan et son athlétique compagnon se rendirent en droite ligne au comptoir de la réception. Coplan, après avoir exposé l'objet de sa visite et avoir exhibé une plaque officielle, alla s'enfermer dans une cabine téléphonique afin de prévenir la Préfecture qu'il allait faire sauter les scellés condamnant l'entrée de l'appartement de Garfield. On lui répondit qu'on envoyait un inspecteur de la P.J. pour apposer de nouveaux scellés quand la perquisition serait terminée.

Conduits par un groom, Foster et Coplan gagnèrent le second étage. Par des couloirs silencieux, ils arrivèrent à l'appartement, l'ouvrirent et entamèrent leurs investigations.

Les bagages de Garfield consistaient en deux grosses valises et une malle. Ils étaient à peu près vides, leur propriétaire ayant réparti leur contenu dans les meubles de la chambre lors de son installation.

Bien que menée dans les règles de l'art, la fouille n'apporta aucun indice nouveau aux deux enquêteurs. Il semblait qu'en quittant Cristobal, Garfield n'avait rien emporté qui eût un rapport quelconque avec ses occupations professionnelles. Ou bien, s'il avait effectivement emmené des documents confidentiels, il devait s'en être débarrassé avant d'arriver à Nice.

Foster et Coplan explorèrent avec le plus grand soin la doublure des complets, les semelles des chaussures et manipulèrent longuement les objets de toilette qu'avait employés l'ingénieur. Nulle part ils ne découvrirent de cachette ayant pu servir au transport clandestin de renseignements écrits ou photographiés.

De guerre lasse, ils abandonnèrent leurs recherches.

- Il ne nous reste plus à visiter que son portefeuille et les vêtements qu'il avait laissés dans la cabine de la plage avant de se

baigner, dit Coplan. Le tout est rassemblé dans un sac, à la Préfecture.

Comme il prononçait ces mots, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme d'âge mûr dont la lèvre supérieure s'ornait d'une moustache courte et drue.

- Salut, inspecteur, dit Coplan. Vous tombez bien, nous venons de terminer...

Sa cordialité n'entama pas l'humeur sombre du nouveau venu. Ce dernier se demandait qui étaient ces deux particuliers à l'allure débraillée, autorisés à briser des scellés et se mêlant d'une enquête pour laquelle on n'avait pas pressenti la P.J.

- Vous avez un insigne ? s'enquit-il, rogue, au lieu de répondre à Francis Coplan.

Celui-ci plongea la main dans sa poche, saisit entre le pouce et l'index une médaille qu'il lança en l'air dans la direction de l'inspecteur. L'autre l'attrapa, y jeta un coup d'œil puis la renvoya de la même manière. Son regard suspicieux se porta ensuite sur Foster.

- Un témoin, expliqua Coplan. Il est ici à ma requête.

- Vous n'emportez rien ?

- Hélas, non !

Tout en marchant vers la porte, Francis renoua la conversation en anglais avec l'agent du C.I.A. sans plus se soucier de l'inspecteur mal luné.

- Nous ne pourrons pas progresser beaucoup tant que nous ne saurons pas ce que Garfield a fait à Ibiza, déclara-t-il à Foster tandis qu'ils empruntaient le couloir.

- A Ibiza ? fit l'Américain, les sourcils arqués. Garfield n'a jamais mis les pieds à Ibiza...

Coplan s'arrêta.

- Non ? C'est pourtant ce qu'il a indiqué sur sa fiche d'hôtel à la mention « Venant de... », Vous m'avez parlé des Baléares, tout à l'heure, si je ne me trompe ?

- Oui, convint Foster. Il est allé aux Baléares, mais à Palma de Majorque seulement. Tel était du moins son itinéraire prévu.

Coplan se remit en route vers la cage d'escalier, songeur.

- Curieux, émit-il. Voilà une chose que nous ferions bien de conserver en mémoire.

- Pourquoi ? questionna Foster. S'il a changé d'avis en cours de route, et s'il a choisi de séjourner dans une île plutôt que dans l'autre, nous en serons informés.

- Naturellement, dit Coplan comme s'il n'accordait plus d'intérêt à un détail aussi minime. Où aviez-vous l'intention de déjeuner ?

Ils traversèrent le hall, puis la terrasse et se retrouvèrent bientôt en plein soleil, sur la Promenade. Il était une heure un quart et la foule s'était dispersée.

- Si nous allions au quai des États-unienne ? suggéra Foster, probablement séduit par cet hommage à son pays natal.

- D'accord, opina Coplan qui était disposé à aller n'importe où pourvu que ce ne fût pas à pied. Vous savez ce qui me surprend le plus dans toute cette histoire ?

- Non, fit Foster, toujours un peu décontenancé par les sautes d'esprit du Français.

- C'est que l'assassin ait su à l'avance où et quand Garfield allait prendre son bain...

Coplan ouvrit la portière de la Nash, se laissa tomber sur les coussins et alluma une cigarette. Foster, debout devant la voiture, le regardait avec une expression singulière faite de méfiance et d'étonnement. Comment une remarque aussi évidente ne s'était-elle pas imposée à lui avant que le Français l'eût formulée...

Il contourna le capot, vint s'asseoir au volant.

- Il a pu se mettre à l'eau quand il a vu que Garfield louait une cabine, dit-il en mettant le moteur en marche.

- Ne me faites pas rire, répliqua Francis. Je me représente assez difficilement qu'un individu porteur d'un attirail de pêche sous-marine ait pu prendre Garfield en filature à sa sortie du Royal sans que vous vous en aperceviez. N'oubliez pas que le meurtrier devait être équipé de bonbonnes ; il n'aurait pas pu plonger assez longtemps pour se battre avec Garfield, le noyer et disparaître du lieu du crime s'il n'avait eu qu'un simple tube respiratoire. Je ne vois pas davantage comment il aurait pu amener son matériel à pied d’œuvre

sans savoir, au préalable, en quel endroit de la plage votre compatriote allait se baigner.

Foster appuya sur l'accélérateur ; la voiture bondit en avant dans la direction du port. A présent, le cap Ferrat se découpait avec une netteté et un relief saisissants sur le bleu électrique du ciel d'été, mais la beauté de cette vision échappa à l'agent du C.I.A.

L'Américain n'avait pas quitté son compatriote d'une semelle. Il était quasiment certain que Garfield ne s'était laissé guider que par l'inspiration du moment ; l'ingénieur n'avait pas encore eu le temps de prendre des habitudes et, les deux jours précédents, il s'était baigné une fois à la plage de l'hôtel Océan, l'autre fois en face du Palais de la Méditerranée.

- Je ne vois qu'une possibilité, réfléchit Foster à haute voix. Si l'assassin savait à l'avance que Garfield irait nager du côté de l'hôtel Neptune, c'est qu'il lui avait donné rendez-vous avant le commencement de ma surveillance. Qui sait même si la rencontre n'était pas fixée dès avant le départ de Cristobal... Le piège aurait été ménagé de longue date.

Coplan examina deux secondes cette hypothèse.

- Peu probable, jugea-t-il. Pour supprimer Garfield, l'assassin n'avait pas besoin d'attendre que le voyageur atteigne la Côte d'Azur. A mon avis, la nécessité de le tuer n'est apparue que très récemment.

Foster laissa remonter l'accélérateur et posa le pied sur la pédale de frein alors que la voiture passait devant une rangée de restaurants à la façade garnie de fleurs aux fenêtres, précédés de terrasses ombragées par des marquises aux couleurs vives. Le véhicule stoppa en plein soleil.

- Une chose est sûre, affirma Foster en ouvrant la portière. Garfield était loin de s'attendre au sort qu'on lui réservait. Un type qui prévoit un coup dur ne songe pas à se peser sur une bascule automatique dès qu'il est déshabillé.

- Donc, conclut Coplan en sautant sur le macadam, s'il y a eu rendez-vous - et la preuve qu'il en fallait un est donnée par le mode d'exécution - c'était avec une personne insoupçonnable par définition. Vous aimez la bouillabaisse ?

CHAPITRE III

Il était plus de trois heures quand les deux hommes sortirent de table. Leur premier soin fut d'aller jeter un coup d'œil aux effets de Garfield, à la Préfecture. Une chemise sport, un pantalon de toile, une paire de sandales, une caméra, des lunettes solaires, un mouchoir, un paquet de Camel, un briquet et un portefeuille usé, sans compter quelques billets et de la menue monnaie, voilà tout ce que l'ingénieur avait déposé dans la cabine avant de s'installer sur la plage.

Dans le portefeuille, Foster ne trouva rien d'intéressant. Son désappointement fut si visible que Coplan ne jugea pas utile de vérifier par lui-même.

- Nous sommes dans une impasse, estima-t-il, perplexe. Pas d'indices, pas de mobile connu, pas de suspect, c'est plutôt maigre.

Nous n'avons même pas la certitude absolue qu'il y ait eu crime : les deux griffes qui marquent les jambes de Garfield peuvent avoir une cause naturelle, après tout... Votre bonhomme a pu frôler une planche cloutée ou un fil de fer barbelé.

Foster, déprimé, glissa une tablette de chewing-gum dans sa bouche et se mit à la mastiquer avec application.

- Le pire, renchérit-il, c'est que tant que nous ne serons pas fixés au sujet du comportement de Garfield, Panama peut devenir un second Pearl Harbor.

La catastrophe qui, au premier matin de la guerre, a englouti les trois quarts de la flotte du Pacifique ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire des Américains. Ce souvenir les hante au point que les systèmes d'alerte de leurs bases navales sont perfectionnés sans arrêt, à coups de centaines de millions de dollars. L'idée d'une fuite possible dans l'organisation de leur sécurité maritime les met littéralement en transes.

- Vous n'exagérez pas un peu ? fit Coplan avec un mince sourire en entraînant Foster vers l'extérieur. Tous les états-majors de la terre

savent qu'un réseau radar protège votre canal... En admettant même que Garfield ait divulgué l'emplacement des stations, cela n'enlève rien à leur efficacité. En fin de compte, c'est sur votre aviation et sur vos engins téléguidés que repose la défense. Si un ennemi quelconque voulait neutraliser d'abord votre système de détection, il compromettrait d'emblée son offensive sur le canal puisqu'il annoncerait, en quelque sorte, ses intentions.

Ils débouchèrent sur la place du Marché-aux-fleurs, déserte à cette heure de l'après-midi : par la rue Alexandre-Mari, ils remontèrent vers la place Masséna, sans but bien défini.

- Ce n'est pas aussi simple, dit soudain Foster en se grattant la nuque. Vous savez comment ça marche, le radar ?

- Aucune idée, mentit Coplan avec une expression candide. Tout ce que je sais, c'est que des signaux très brefs émis par une antenne se réfléchissent sur le premier obstacle qu'ils rencontrent et que cet « écho » est recueilli pour être transformé en un point lumineux sur un écran...

- Exact, ponctua l'Américain. Mais imaginez par exemple que deux groupes d'avions ou d'unités navales se dirigent vers un objectif protégé par radar. Que se passe-t-il ?

- Eh bien, les opérateurs du radar voient apparaître deux groupes de points lumineux sur leur écran.

- Bon. Mais supposez qu'un des groupes soit composé de forces alliées et l'autre de forces ennemies ? Comment le radar fera-t-il la distinction ? Sur quel groupe faut-il ouvrir le feu ?

Coplan, qui connaissait la réponse, ne dit mot. Foster continua :

- Pearl Harbour était équipé d'un système radar. Quand les avions japonais sont arrivés, on les a pris pour une escadrille U.S. revenant d'un vol de reconnaissance. Une demi-heure plus tard, nos cuirassés flottaient la panse en l'air (Authentique). C'est comme ça qu'on s'est avisé que ce bidule n'était pas tout à fait au point. Il ne suffit pas que le radar détecte, il faut aussi qu'il identifie sans risque d'erreur, d'autant plus qu'à présent les batteries de canons antiaériens sont couplées aux engins de repérage et que, faute d'un moyen précis de sélection, on risque de descendre ses propres appareils.

- Mirobolant ! s'émerveilla Coplan, vivement intéressé. Alors, comment faites-vous pour distinguer amis et adversaires ?

Foster, tout en marchant, alluma une Chesterfield, et dit :

- Le truc est assez compliqué, bien que le principe en soit assez simple ; Garfield était précisément spécialisé dans cette technique. Parmi les rafales d'impulsions de repérage qui balayent l'espace, une sur dix est « *interrogatrice* ». En d'autres termes, l'émetteur radar sollicite de la cible présumée une réponse autre que le simple écho habituel. Si l'avion ou le navire est ami, il est obligatoirement équipé d'un Transpondor. C'est un récepteur-émetteur spécial qui entre automatiquement en action lorsque parvient à son antenne une impulsion interrogatrice ; il envoie alors, en plus de l'écho, un signal en code qui prouve sans risque d'erreur son appartenance aux forces alliées. Inutile de vous dire que la longueur d'ondes et la nature du signal-réponse sont rigoureusement secrètes... Un ennemi, dépourvu de l'appareillage voulu, reste muet et attire sur lui un ouragan de feu.

- Ingénieux, reconnut Francis. Mais qu'arrive-t-il si le transpondor d'un de vos avions tombe en panne ?

- Le pilote a toujours la ressource de le signaler par la radio ordinaire et de préciser sa position afin qu'on ne le prenne pas pour un ennemi. D'ailleurs, en général, il est rare qu'un transpondor flanche. Mais vous voyez le rôle fantastique que peut jouer un individu du genre de Garfield : s'il communique à une puissance étrangère les schémas de nos transpondors, et si elle équipe une escadre d'appareils adéquats, cette escadre peut s'approcher de nos bases sans danger, littéralement camouflée par ses réponses satisfaisantes à nos radars de détection, et bombarder par surprise des objectifs vitaux. Autant dire que le réseau de protection ne vaut plus rien. Pour le moment, nous ignorons si Panama est gardé par un dispositif valable ou si toutes nos installations sont bonnes à jeter à la ferraille...

- Très embêtant, ça ! convint Coplan, en montrant qu'il comprenait mieux à présent l'importance d'un ingénieur comme Garfield. Au fond, vous vous trouvez à peu près dans la situation d'un homme qui munit sa porte d'une énorme serrure à secret et qui

se demande si ses ennemis ne possèdent pas un double de la clé et les chiffres du secret.

- Exactement, acquiesça Foster avec énergie. Tant que Garfield vivait, on pouvait tirer cette affaire au clair : le prendre la main dans le sac ou établir son innocence. Maintenant qu'il est mort, nous sommes définitivement dans le cirage.

Il y eut quelques secondes de silence. Coplan, les mains dans les poches, le regard sur le sol, marchait en réfléchissant.

- Ne vous frappez pas trop, dit-il après un moment. Le climat international étant au beau fixe, Panama ne court aucun risque d'être attaqué d'une minute à l'autre. De plus, si on a liquidé Garfield au lieu de le laisser en place, c'est qu'il ne vous trahissait pas beaucoup...

- A moins, rétorqua l'Américain, qu'on ait voulu lui clore le bec quand on s'est aperçu qu'il était l'objet d'une surveillance spéciale.

Évidemment, cette possibilité n'était pas exclue. En tout cas, en faisant parler Foster, Francis venait de pêcher un renseignement de premier ordre qu'il allait transmettre à la première occasion : la Martinique et la Guadeloupe, dotées d'un équipement radar de fabrication américaine et impliquées dans la défense du Canal de Panama n'étaient pas plus à. l'abri que ce dernier d'une attaque-éclair. Le cas posé par la mort de Garfield ne pouvait laisser la France indifférente ; on avait dû s'en douter en haut lieu. Le S.R. ne fonctionnait pas si mal, après tout...

- Si nous poussions une pointe jusqu'à l'avenue Félix-Faure, suggéra Coplan sur un ton très naturel.

Foster fronça les sourcils. Ce nom lui rappelait quelque chose. Il s'en souvint brusquement et dit :

- Vous croyez que cette fille...

- Je ne crois rien, coupa Francis. Mais les pistes n'abondent pas... Et, d'après vous, Garfield n'a parlé qu'à une seule personne entre son arrivée à Nice et sa mort. Nous avons conclu que s'il avait un rendez-vous, ce ne pouvait être qu'avec quelqu'un d'insoupçonnable. Nous aurions tort de négliger cette demoiselle, non ?

L'Américain approuva en mâchant d'une façon plus véhémente encore son chewing-gum. Il s'apercevait avec retard que Coplan avait médité cette visite dès leur sortie de la Préfecture ; que ce n'était pas le hasard qui les avait conduits place Masséna. Sa considération pour le Français s'en accrut, bien qu'il ne se fit pas beaucoup d'illusions sur l'utilité de leur démarche.

- Okay, opina-t-il, mais à cette heure-ci la poupée en question se balade sûrement à la plage.

- Tant mieux ; je ne tiens pas à lui parler tout de suite. Vous n'avez pas relevé son nom ?

Foster fit un signe négatif.

- Je n'avais pas le temps. Je voulais rattraper Garfield au plus vite... J'ai simplement localisé l'hôtel où elle logeait.

Coplan fixa un regard aigu sur son compagnon.

- Mais alors, vous avez perdu votre ingénieur de vue pendant plusieurs minutes... Qui vous dit qu'il n'a pas été contacté en votre absence ?

- Non, ou alors ce serait vraiment une coïncidence extraordinaire. En partant du Ruhl, il allait déjeuner et je l'ai retrouvé seul à une table du Royal un quart d'heure plus tard.

Coplan accéléra légèrement l'allure et dit :

- Décrivez-moi cette femme, voulez-vous ?

- Chevelure noire, yeux bleus, nez droit, visage rectangulaire, coiffure mode, courte, à bouclettes, front dégagé. Bouche bien dessinée, lèvre inférieure généreuse. Taille un peu inférieure à la vôtre... Mince, bien proportionnée. Age approximatif : de vingt-sept à trente ans. Teint bruni par le soleil. Signes particuliers : un genre plutôt accrocheur, une démarche prometteuse.

- Je vois, dit Coplan. Quand vous regardez une fille, pas un détail ne vous échappe.

- C'est pareil avec les hommes, assura Foster, sérieux, conscient de l'efficacité de sa formation professionnelle.

Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres de l'hôtel, à peu près en face de la statue de l'infortuné Masséna, perpétuellement crotté par des pigeons trop bien nourris.

- Attendez-moi, dit Coplan. Il est préférable que ce soit moi qui aille m'informer à la réception.

Abandonnant son compagnon à l'entrée de la rue Alberti, il se dirigea sans hâte vers l'entrée de l'établissement, pénétra dans l'ombre fraîche du hall.

- Police, jeta-t-il à l'employé de la réception. Je voudrais consulter votre registre.

Sa plaque au creux de la main, il s'accouda au comptoir tandis que l'homme à la redingote galonnée s'empressait d'étaler devant lui le livre des entrées. Coplan remit sa plaque dans sa poche, parcourut de haut en bas plusieurs pages de l'in-folio en recherchant parmi les étrangères voyageant seules une femme d'environ trente ans, originaire d'Amérique centrale. N'en découvrant aucune, il se résigna à interroger le préposé.

- N'avez-vous pas une pensionnaire répondant à peu près à la description suivante...

Il énuméra les caractéristiques citées par Foster. L'employé écouta religieusement, resta pensif un instant puis, haussant les sourcils d'un air perplexe :

- Je ne crois pas, articula-t-il enfin en secouant la tête. Je vois défiler tout le monde, mais une jeune femme brune avec des yeux bleus, ça ne me dit rien... Vous êtes sûr que c'est ici qu'elle est descendue ?

Coplan n'en était pas sûr du tout. Il se demandait même si l'inconnue n'avait pas simplement franchi le seuil de cet hôtel pour dérouter une éventuelle filature. Il insista cependant :

- Réfléchissez bien, c'est important. Elle séjourne à Nice depuis une huitaine au moins, puisqu'elle est assez bronzée pour que ça se remarque...

La figure du réceptionniste refléta un profond ennui. Tout en se caressant l'aile du nez, il murmura, vaguement indécis :

- Vous seriez venu hier, je vous aurais dit oui...

- Hein ? aboya Francis, dressé sur la pointe de ses pieds et penché sur le comptoir.

Le préposé sursauta, recula légèrement.

- Hé, oui ! confirma-t-il. Nous avons eu quelqu'un dont le signalement concorde assez bien avec celui que vous me donnez, mais cette dame est partie.

- Son nom ?

- Heu... Attendez... Elle occupait le 32, si mes souvenirs sont exacts.

Un peu fébrile, le pauvre homme avait retourné le registre vers lui et faisait glisser son index le long de la colonne des numéros de chambres.

- Ah... Nous y sommes : Mlle Rougier... Vous permettez, je prends les fiches.

D'un doigt expert, il feuilleta la liasse de papiers à bord dentelé, s'arrêta pile devant le nom de Rougier.

- Voici, dit-il en sortant la fiche du paquet. Rougier Liliane, sans profession, arrivée à Nice le 15 mai, venant de Paris.

Coplan lui arracha le document pour lire la suite.

« Domicile habituel : Paris. Née le 11 octobre 1927. Se rendant à Paris. Objet du séjour : santé. »

Il fit une grimace. Si c'était bien la fille qui avait engagé la conversation avec Garfield, il y avait gros à parier qu'elle n'avait rien à voir avec sa mort. A Nice, un homme seul échange facilement quelques mots avec une femme attablée non loin de lui. Une Parisienne jeune et jolie est rarement revêche... Non, cela ne menait à rien.

Il allait restituer la fiche quand une mention accrocha son regard. A la suite des mots « Durée probable du séjour... » on avait inscrit : un mois. Or, arrivée le 15 mai, Liliane Rougier était repartie le 4 juin... Pourquoi avait-elle écourté la durée de ses vacances ? Garfield était mort la veille.

- Vous ne savez pas si elle est repartie par le train, en car ou en avion ? demanda-t-il à tout hasard.

- Moi, non, mais le bagagiste pourra peut-être vous renseigner.

Appuyant son index sur un bouton de sonnerie, le réceptionniste convoqua immédiatement l'homme de peine. Celui-ci apparut au fond du hall, approcha d'une démarche dandinante.

Un conciliabule s'établit entre les deux employés de l'hôtel ; au bout de deux minutes, ils finirent par tomber d'accord sur la personne en question, « la petite du 32, pardi !... »

Au chauffeur du taxi qui l'emmenait avec ses valises, elle avait donné l'adresse des Cars Phocéens, à deux pas de là, et le conducteur s'était amèrement plaint de devoir se taper des courses dérisoires « alors que son collègue... »

- Merci, coupa Francis, devinant qu'il en aurait pour une bonne heure s'il écoutait les explications jusqu'à la fin.

Il prit congé d'un signe de tête et sortit pour rejoindre Foster, en train de contempler une vitrine de dessous féminins.

- Envolée, annonça Coplan. Elle est partie hier matin.

- Ho, fit l'Américain. Où est-elle à présent ?

- Nous allons essayer de le savoir. Accompagnez-moi jusqu'au bureau de la compagnie des cars, place Masséna.

Chemin faisant, il fournit quelques détails supplémentaires sur l'identité de la femme. Foster l'écouta avec attention puis émit la remarque :

- Curieux qu'elle ait filé le lendemain du décès..

- Oui, c'est bizarre. Si elle était restée ici, j'aurais pensé qu'elle avait la conscience tranquille.

L'agent du C.I.A. ne dit plus rien. Il lui paraissait peu vraisemblable qu'une Française habitant Paris pût avoir un rapport quelconque avec une affaire dont le centre était à Cristobal.

Il avait vu la scène à la terrasse du Ruhl. S'il n'avait pas entendu les phrases que Garfield et cette jeune femme avaient prononcées, il avait néanmoins pu se rendre compte que leur attitude ne trahissait ni connivence ni discrétion équivoque.

De son côté, Coplan songeait que, s'il avait trouvé un fil, ce fil était extrêmement mince. Mais comme il n'y en aurait pas d'autre tant que Foster ne recevrait pas les renseignements complémentaires annoncés par Washington, la seule chose à faire était de suivre jusqu'au bout cette vague piste.

Au bureau des Cars Phocéens, on les renseigna très vite : Liliane Rougier était bien partie la veille dans un des véhicules de la compagnie. Son billet couvrait le trajet Nice-Marseille.

En sortant de l'agence de transport, les deux hommes se dévisagèrent comme si chacun d'eux laissait à l'autre le soin d'exprimer son opinion.

- Nous pouvons retourner à votre voiture, dit enfin Coplan. Il ne nous reste plus qu'à lancer un avis de recherche, puis nous pourrons nous croiser les bras. Ou aller boire un pastis.

- On pourrait même commencer par là, maugréa Foster sur un ton désabusé. J'ai encore autant de raisons de rester à Nice qu'un phoque au Sahara.

En son for intérieur, l'Américain avait l'air de considérer d'un œil plutôt maussade ses perspectives d'avancement ; jamais mission n'avait été aussi brillamment remplie ! Non seulement le suspect confié à sa garde avait été assassiné sous ses yeux, mais l'enquête semblait vouée à l'échec faute d'indices...

- Il faut soigner votre moral, jugea Coplan devant sa mine déconfite. Vous n'escomptiez pas aboutir à des succès éclatants après une demi-journée de travail, j'imagine ? Allons nous asseoir à l'ombre, là-bas, au Monico... De quelle ville des États-Unis êtes-vous originaire ?

- De Portland, Oregon.

Rien ne retape un homme comme d'évoquer sa ville natale et ses années de jeunesse. Au cours des trois quarts d'heure suivants, Foster se dégela et raconta ses antécédents. Affecté pendant la guerre au S.R. de la Navy et envoyé sur divers théâtres d'opération en Méditerranée, il était passé en 46 à l'Office of Strategic Services, mieux connu sous les initiales O.S.S., puis avait été muté au Central Intelligence Agency quand cet organisme fondamental du S.R. américain avait été mis sur pied.

Il ressortait des confidences de Foster qu'il était célibataire, terriblement sérieux et rompu à toutes les techniques de combat. Francis se fit la réflexion qu'en France la préparation des agents spéciaux est infiniment plus sommaire, et qu'on accorde à la formation intellectuelle un prix plus élevé qu'à la condition physique. Lorsque, après avoir été renouvelées, les consommations furent vides, Coplan se disposa à s'en aller.

- Donnez-moi un numéro de téléphone où je puisse vous atteindre, dit-il. Je fais le nécessaire concernant la fille Rougier, et je vous contacterai demain matin.

- Appelez-moi au 838-54. Je ne bougerai pas de là sauf si de nouvelles instructions me sont envoyées. Si je devais partir d'urgence, je laisserais un mot pour vous.

- Vous êtes au Royal, naturellement ?

- Puisque Garfield y était...

- So long. Foster.

Coplan quitta le Monico, acheta un journal à un kiosque et remonta l'avenue de la Victoire.

Six heures ; une foule de promeneurs déambulaient dans l'artère la plus animée de Nice.. La chaleur commençait à décroître, la lumière prenait des tons plus doux.

Bifurquant sur la droite dans la rue Pastorelli, Francis pénétra dans un building flambant neuf occupé par les bureaux de plusieurs entreprises commerciales. Par l'ascenseur, il monta au troisième étage, enfila un couloir et s'arrêta devant une porte sur laquelle on pouvait lire un numéro, le numéro 312, à l'exclusion de toute autre indication. Sans frapper, il pesa sur le bec-de-cane et entra.

Une large fenêtre éclairait le local dont les murs étaient d'un blanc crème. Assis dans un fauteuil à pivot, un homme au teint rouge s'arrêta d'écrire et leva les yeux sur le visiteur.

- Déjà ? dit-il en reconnaissant Coplan.

Il se renversa dans son fauteuil, désigna un siège, ajouta :

- Ça se dessine ?

Coplan prit place, croisa les jambes et déposa son journal sur un coin du bureau pour tirer de sa poche son paquet de Gitanes.

- C'est bien un meurtre, annonça-t-il en soufflant un peu de fumée. On ne vous a pas dérangé pour rien.

L'homme, que certains connaissaient sous le nom de Pasquier et dont la principale occupation semblait être la vente et la location de yachts, tapota son stylo sur la glace qui recouvrait la tablette de son bureau.

- C'était à prévoir, marmonna-t-il, songeur. L'ambassade des U.S.A. n'aurait pas sollicité l'autorisation de faire entamer une

enquête par un agent américain, flanqué d'un policier français, si elle avait cru à un accident... Vous avez une piste ?

- Un embryon... Vous permettez ?

Coplan se pencha en avant pour saisir un bloc-notes et un stylo-bille. Tout en se mettant à écrire, il déclara :

- Voulez-vous faire rechercher d'urgence une nommée Liliane Rougier... Elle doit se trouver à Marseille. Du moins, elle a dû y arriver hier par la ligne des cars phocéens, sauf changement d'itinéraire...

Il continua de griffonner toutes les indications utiles, un œil à demi fermé à cause du filet de fumée qui montait de sa cigarette. Sur le point de terminer, il reprit :

- Ne la faites pas appréhender. Qu'on la surveille simplement et qu'on vous transmette son adresse actuelle...

Pasquier prit entre le pouce et l'index la feuille que venait de détacher Coplan. Il lut rapidement les quelques lignes, acquiesça. Tendant le bras vers un appareil téléphonique, il demanda avant de décrocher :

- C'est Foster qui vous a réclamé cette intervention ?

- Non. Il est très sceptique quant à la valeur de cette piste, et peut-être n'a-t-il pas tort ; mais, pour ma part, j'aimerais dire deux mots à cette souris.

- Elle a été en relation avec Garfield ?

- C'est beaucoup dire... Elle a bavardé avec lui, d'une table à l'autre, à la terrasse du Ruhl.

Pasquier eut une mimique qui abaissa les commissures de ses lèvres. Comme présomption, c'était fragile.

- Je sais, dit Coplan, répondant à l'objection informulée de Pasquier. Mais je vous signale que Garfield n'a parlé à personne d'autre ; or la façon dont il a été tué prouve que l'assassin s'était organisé pour être à l'endroit voulu au bon moment. Le problème consiste donc à découvrir qui était au courant des intentions de Garfield. Cette femme les connaissait peut-être...

- Soit, fit Pasquier en décrochant. Nous allons essayer de la dénicher.

Il forma un numéro, déclina son identité réelle et demanda à son correspondant de la préfecture de déclencher la procédure de recherches. Après avoir reçu l'assurance qu'on le préviendrait aussitôt la personne retrouvée, il raccrocha et dit :

- Ce ne sera pas long... A votre avis, cette histoire peut-elle nous intéresser ?

- Dans la mesure où nous tenons à la sécurité de nos bases des Antilles, laissa tomber Coplan.

CHAPITRE IV

Pasquier, mieux connu par les équipages de la flotte de Toulon sous le nom du vice-amiral Bégond, braqua sur son interlocuteur un regard qui, dix ans auparavant, faisait rentrer sous terre des officiers de l'escadre de la Méditerranée.

- Certaines questions s'accommodent très mal de l'ironie, dit-il sèchement. Je vous saurais gré de vous en souvenir.

- A vos ordres, amiral, riposta Coplan.

Pasquier regrettait déjà son éclat. Quand donc parviendrait-il à tuer en lui l'ancien mangeur d'écoute et à conserver en toute circonstance l'attitude d'un homme d'affaires peu sensible aux nuances. Il avait eu tort de se cabrer.

La nouvelle génération formée par la guerre n'avait plus les conceptions d'antan, elle en avait trop vu...

- Donnez-moi des détails, prononça-t-il sur un ton radouci.

Coplan relata la conversation qu'il avait eue avec Foster.

- L'affaire a ceci de particulier, dit-il à la fin de son exposé, qu'on peut se demander si elle existe ou non. Si Garfield a effectivement vendu des renseignements à des tiers, nos possessions des Antilles sont aussi peu protégées que Panama. En revanche, si cet ingénieur n'a pas trahi, nous pouvons, comme les Américains, nous fier à notre réseau radar tel qu'il existe.

Pasquier joua pendant quelques secondes avec son stylo-bille. Dès qu'il avait été informé de la mort de l'ingénieur américain, il avait

pris la décision de substituer Coplan à un inspecteur de la D.S.T. afin de savoir pourquoi Garfield était tenu à l'œil par les services secrets des États-Unis. Maintenant qu'il le savait, l'affaire lui apparaissait sous un tout autre angle.

Pendant la guerre, Garfield était venu procéder lui-même aux essais des stations radar installées par son gouvernement après le ralliement des îles aux Forces Françaises Libres. S'il avait vendu des informations à une puissance ennemie, il pouvait fort bien avoir dévoilé le système qui assurait la protection de la Martinique et de la Guadeloupe. Ce point devait donc être éclairci à tout prix.

- Vous allez vous attaquer à ce problème, Coplan, conclut-il après mûre réflexion. Les Américains ne nous dévoileront le résultat positif ou négatif de leur enquête que dans des mois ; et encore, ce n'est pas sûr... Vous avez toute liberté de manœuvre pour la suite, où que puissent vous mener vos investigations. L'essentiel, c'est que vous obteniez une preuve tangible de la loyauté ou de la fourberie de feu Garfield.

Francis ne bougea pas d'un millimètre.

- A vos ordres, amiral, répéta-t-il. Mon chef m'a donné pour consigne de me tenir à votre disposition.

- Dès que l'adresse de Liliane Rougier sera connue, je vous la transmettrai. Même en pleine nuit, le cas échéant. Maintenez la liaison avec Foster, mais abstenez-vous de dévoiler vos batteries : officiellement, votre seul but est de coffrer l'assassin.

Coplan décroisa les jambes, éteignit sa cigarette et releva les yeux vers son interlocuteur.

- Tant que les opérations se dérouleront en territoire français, je pourrai jouer mon rôle de policier, mais si la scène se déplace en territoire étranger ?

Pasquier arbora un sourire sibyllin.

- Dès qu'il s'agit de coopérer avec les États-Unis, la complaisance de la France est sans limite. Dites à Foster que, par dérogation aux règles habituelles, vous avez reçu les pouvoirs nécessaires pour le seconder jusqu'au bout. Je ne sais d'ailleurs pas jusqu'à quel point cela lui fera plaisir...

Les lèvres de Francis se retroussèrent en un sourire, démasquant des dents d'une blancheur étincelante.

- Ma collaboration ne l'emballait déjà pas terriblement, avoua-t-il. Qu'est-ce que ce sera quand il m'aura sur les reins sans arrêt...

Il était sept heures du matin quand un coup de téléphone jeta Coplan à bas de son lit. Tout en fulminant contre l'obligation de traverser deux pièces pour atteindre l'appareil, il se précipita pieds nus vers le studio et mit fin à l'intempestive sonnerie en soulevant le combiné.

- C'est vous, Coplan ?

L'intonation, encore plus que la voix, dénonçait Pasquier. On avait infailliblement l'envie de se caler en position.

- Oui...

- J'ai des nouvelles de Liliane. Elle s'est embarquée sur un paquebot de la Compagnie de Navigation Mixte, à destination des Baléares. Elle doit arriver à Palma au moment où je vous parle.

Coplan fut aussi réveillé que s'il était tombé dans une baignoire d'eau froide.

- Bon Dieu ! lâcha-t-il en réalisant que les coïncidences touchant cette femme commençaient à s'empiler curieusement. N'y a-t-il personne à bord pour s'occuper d'elle à son débarquement ?

- Ne vous en faites pas, dit Pasquier d'un ton rassurant. Des instructions ont été envoyées par sans fil : un homme du bord la tiendra à vue. Voyez Foster au plus vite et signalez-lui la chose. Mettez-vous d'accord avec lui pour la suite, mais ne filez pas sans m'avoir revu : nous aurons quelques questions de détail à régler.

Il raccrocha. Coplan ravala les mots qu'il allait prononcer, déposa le combiné sur sa fourche. Le regard fixe, il fourragea voluptueusement dans sa tignasse courte et drue. Pendant quelques secondes, son cerveau fut un kaléidoscope d'idées virevoltantes. Une pensée énorme lui traversa l'esprit : Liliane Rougier n'était-elle pas « *le meurtrier* » ?

Cette supposition, qui lui aurait paru saugrenue la veille, n'était pas dénuée de fondement, maintenant qu'il était avéré que cette femme n'avait pas seulement quitté Nice, mais la France.

Coplan cessa de réfléchir. Il reprit le téléphone et forma le 838-54, puis demanda au standardiste la chambre de Mr Foster. La voix de l'Américain se fit entendre peu après.

- Hello, Dick ! salua Francis. Je vous offre deux croissants et une infusion de menthe si vous êtes dans vingt minutes au coin de la rue Paradis, du côté du jardin Albert-1er.

- Okay, approuva Foster sans s'émouvoir. Préparez votre pognon, j'y serai.

Coplan coupa la communication et alla vers le cabinet de toilette. En un temps record il prit une douche, se brossa les dents, se coiffa de quatre coups de peigne et s'habilla. Plus aucune trace ne subsistait de sa nonchalance de la veille, ses mouvements étaient rapides et précis comme ceux d'un servant de canon antiaérien.

Les rues étaient encore vides quand il parvint à la place Grimaldi. L'air était frais, le ciel sans nuages, et déjà très clair bien que le soleil fût caché derrière les contreforts des Alpes.

Coplan vit Foster tourner le coin au moment où lui-même enfilait la rue Paradis. Les deux hommes marchèrent l'un vers l'autre, s'abordèrent au milieu de cette voie étroite où les devantures des magasins étaient encore fermées.

- Du neuf ? questionna l'Américain, rasé de près et le teint reposé.

- Vous êtes levé depuis quelle heure ? s'enquit Coplan en caressant sa barbe crissante.

- Depuis quatre heures, dit Foster. On m'a réveillé pour me remettre un télégramme en code, avec des rallonges. J'achevais de le déchiffrer quand vous avez sonné.

- Il concernait Garfield, votre télégramme ?

- Oui. Tous les détails sur son voyage ; il y a un trou : à Palma, il a semé le type qui le surveillait et a disparu de la circulation pendant toute une soirée. On ne sait pas s'il l'a fait exprès ou si c'est un hasard...

Ils avancèrent vers le parc, puis longèrent l'avenue de Verdun. Coplan leva le menton pour fixer son compagnon.

- Vous croyez, vous, qu'on peut semer un agent du C.I.A. par hasard ?

Foster, les deux pouces passés dans la lanière qui lui servait de ceinture, dit prudemment :

- Il suffit parfois de peu de chose. Une filature est toujours un sale boulot.,.

- D'accord, fit Coplan en allumant sa première Gitane, mais Garfield a agi de façon délibérée. Il avait quelque chose à régler à Palma et ne tenait pas à ce qu'on le sache.

La physionomie de Foster exprima de l'incrédulité.

- Comment le savez-vous ?

- Je le présume seulement, mais voici pourquoi : vous m'avez dit qu'il avait parcouru en touriste le Portugal et l'Espagne, puis qu'il s'était arrêté deux jours aux Baléares avant d'arriver à Nice. Je ne sais pas si vous connaissez Palma, mais c'est un endroit où on passe au minimum une semaine, sinon ça ne vaut pas la peine d'y aller. La ville elle-même n'a rien de sensationnel, seuls ses environs justifient le déplacement. Il y a douze heures de navigation ou une heure d'avion de Barcelone à Palma, c'est un peu excessif pour une simple escale de quarante-huit heures, sauf si l'on a un motif sérieux. D'autre part, en descendant au Royal, à Nice, Garfield indique Ibiza comme lieu de provenance : c'est une précaution un peu ridicule pour le cas où l'on essayerait de reconstituer son itinéraire, mais qui traduit chez lui le souci de passer sous silence son arrêt à Palma. Troisième indice : Liliane Rougier boucle ses valises quand Garfield est à peine refroidi et où va-t-elle ?

- A Palma, devina Foster, éberlué.

- Elle y est en ce moment, confirma Coplan... Votre ingénieur a dû avoir un contact dans ce patelin. Un contact à la suite duquel il a été condamné à mort.

Ils dépassèrent l'entrée du Négresco et continuèrent à marcher vers la mer. Des mouettes s'ébattaient en toute tranquillité sur la promenade des Anglais, pratiquement déserte. Le ressac crépitait sur les galets de la plage.

Foster embrassa du regard la baie tout entière, comme s'il la contemplait pour la dernière fois.

- Je n'ai plus qu'à boucler mes valises pour aller voir à Palma ce qui s'y est passé, résolut-il. Dommage que mon collègue de là-bas soit déjà retourné aux States, je lui aurais câblé d'accueillir Liliane Rougier à sa descente du navire...

- Ne vous tracassez pas : on la tient à l’œil depuis son débarquement.

L'Américain fit face à Coplan et son visage énergique s'éclaira d'un sourire qui le rendit soudain très sympathique.

- Merci pour le coup de main. Vous m'avez considérablement facilité la besogne. Nous nous reverrons peut-être un jour...

Coplan, le prenant par le bras, l'entraîna vers le centre de la ville et lui dit :

- Nous n'allons pas nous séparer tout de suite. J'aimerais interviewer cette fille, maintenant que nous avons de bonnes raisons de croire qu'elle est dans le coup. Venez, je suis mort de faim...

Foster s'étonna :

- Vous allez m'accompagner à Majorque ?

- Si on m'y autorise, oui. J'espère que les bonzes de mon service dérogeront à leurs habitudes et qu'ils me donneront des facilités pour arrêter le meurtrier d'un personnage aussi important que Garfield. Vous savez, nous sommes très chatouilleux pour tout ce qui concerne la sécurité des étrangers venant sur la Côte d'Azur...

Cette nouvelle n'enchanta pas l'agent du C.I.A., mais l'idée d'être suivi en permanence par Coplan ne lui déplut pas autant que la veille.

- Vous ne craignez pas que cela dure une éternité avant que vous n'ayez une permission en règle ? s'inquiéta-t-il, assez renseigné sur les lenteurs de l'administration française.

- Je crois que ça ira très vite, affirma Coplan sans crainte d'être démenti par les événements.

L'après-midi du même jour, un Convair de la compagnie néerlandaise K.L.M. décolla de l'aérodrome de Nice à destination de Palma de Majorque. Il emportait à son bord Foster et Coplan satisfaits d'avoir pu éviter un fastidieux détour par Barcelone.

A part quelques trous d'air assez déplaisants, le voyage s'effectua dans d'excellentes conditions ; une heure et demie plus tard, l'appareil se posait sur l'aérodrome de Son Bonnet, à proximité immédiate de Palma. Les minutieuses vérifications des passeports et des visas furent opérées par des policiers espagnols d'une courtoisie hautaine, puis les voyageurs purent prendre place dans un car vétuste et bruyant qui les emmena au centre de la ville.

Avant même de se préoccuper d'un hôtel, Coplan transféra les bagages dans un taxi, fit monter Foster et demanda au chauffeur d'aller au môle où accostent les navires de la Compagnie de Navigation Mixte.

Tandis que l'antique bagnole s'ébranlait, il expliqua :

- Un membre de l'équipage a été chargé de suivre notre suspecte n° 1, mais simplement pour noter l'adresse où elle s'est rendue. J'espère qu'il sera à bord maintenant...

La voiture déboucha sur le port, tressauta sur les rails du tramway et continua tout droit. Sur la droite, Coplan aperçut la cheminée noire à bande blanche du paquebot français. Un peu de fumée noire polluait le ciel limpide.

En moins de cinq minutes, le taxi amena les deux hommes devant l'échelle de coupée. Coplan pria le matelot de garde d'informer le commandant que des messieurs venant de Nice désiraient lui parler.

Le matelot leur demanda de patienter quelques minutes. Il remonta sur le pont, avisa un steward et lui transmit la communication. Une dizaine de minutes s'écoulèrent, puis un officier vint à la rencontré des deux visiteurs et les invita à monter à bord. Foster et Coplan, après avoir confié leurs valises à la surveillance du matelot à la coupée, suivirent leur cicerone à l'intérieur du paquebot. Enfin, ils franchirent le seuil de l'appartement du « pacha ».

Dès qu'il sut de quoi il s'agissait, le commandant décrocha le téléphone et dit :

- Envoyez-moi Prévôt, de toute urgence...

Puis, avec une lueur de curiosité dans son regard un peu lointain d'homme habitué aux grands espaces, il questionna Coplan :

- Des charges très lourdes doivent peser sur cette jeune femme, pour que vous vous soyez lancés à sa poursuite... Que lui reproche-t-on ?

- Encore rien de précis, commandant, avança Coplan. On croit qu'elle pourrait fournir des détails intéressants sur un crime récent, sans plus...

- Je vois... C'est donc bien à elle, personnellement, que faisaient allusion les télégrammes reçus en cours de route...

- Oui, bien sûr... Vous en avez douté ?

Le commandant tambourina le bord de sa table de ses doigts repliés.

- Savez-vous qu'elle ne voyageait pas seule ? demanda-t-il.

Coplan demanda posément :

- Par qui était-elle accompagnée ?

- Par un nommé Vicente Garcia, un bellâtre toujours tiré à quatre épingles. Il ne la quittait pas d'une semelle et ils ont débarqué ensemble...

Un coup frappé à la porte lui coupa la parole. Sur son injonction, un officier parut sur le seuil.

- Entrez, Prévôt. Ces messieurs veulent entendre votre rapport.

Le lieutenant enjamba le seuil, salua et entama son récit :

- La passagère Liliane Rougier a quitté le bord ce matin à huit heures trente. Avec son ami, un certain Vicente Garcia, elle a pris place dans le car de l'hôtel Victoria. J'ai suivi ce car en taxi, et j'ai pu me rendre compte que le couple se rendait bien à cet hôtel, qui est un peu en dehors de Palma, à Terreno. D'ailleurs, je crois qu'on peut le voir d'ici, par la fenêtre...

Les trois auditeurs suivirent la direction qu'indiquait l'officier. De l'autre côté de la rade, juste en face du môle, se dressait en effet une vaste construction blanche, nimbée de soleil, et portant en grandes lettres le nom « Victoria ».

- J'ai attendu environ trois quarts d'heure, poursuivit l'officier, puis je me suis discrètement informé si Mlle Rougier était déjà arrivée.

On m'a répondu qu'elle occupait l'appartement n° 15. Après cela, j'ai regagné le bord.

Son attitude un peu embarrassée prouvait qu'il ne se sentait pas aussi à l'aise pour ce genre de besogne que pour un quart en pleine mer.

- Je vous remercie, dit Coplan avec un clignement d'œil amical. Oubliez ce petit incident, voulez-vous ?

Le commandant congédia l'officier avec un mot bienveillant, puis il y eut un court silence.

- Pourriez-vous me décrire ce Garcia ? demanda Coplan.

Son interlocuteur fit saillir son menton, dubitatif.

- Je ne l'ai vu que sur le quai, du haut de ma passerelle, parce que je cherchais Mlle Rougier dans la foule et qu'il était près d'elle. Pour autant que j'aie pu en juger, c'est un homme d'environ trente ans, au type espagnol, foncé de teint, et d'une élégance un peu... apprêtée, vous voyez ce que je veux dire ? Je ne l'avais pas remarqué pendant la traversée, mais le commissaire de bord m'a signalé qu'il partageait la même cabine que votre fugitive...

Foster et Coplan échangèrent un bref regard. Cette piste prenait de la consistance.

Ils se levèrent, serrèrent la main du commandant. Quelques minutes plus tard, ayant récupéré leurs bagages au pied de la coupée, ils remontèrent dans un taxi. Ils n'eurent pas besoin de se consulter pour le choix d'un hôtel : le Victoria s'imposait.

Une deuxième promenade sur de mauvais pavés, puis le long des jardins publics s'échelonnant en bordure de la mer, les conduisit à Terreno, le faubourg ouest de Palma.

En cours de route, Francis soliloqua :

- A Nice, la belle enfant était seule à l'hôtel, seule à la terrasse du Ruhl. Mais au départ de Marseille, elle occupe la même cabine qu'un gigolo. Est-ce le coup de foudre ou le prolongement d'une liaison antérieure ?

Foster mastiquait consciencieusement son chewing-gum, les pieds sur le strapontin et les genoux à la hauteur de son front.

- Je serais curieux de savoir si ce type pratique la chasse sous-marine, mâchonna-t-il, les yeux sur le paysage.

Un arrêt brusque de la voiture mit un terme à leurs suppositions. Déjà un majordome ouvrait la portière.

Les deux hommes obtinrent leurs habitaciones au même étage, face à la mer. Sous leurs fenêtres, une magnifique piscine d'eau verte était enchâssée dans une terrasse fleurie, ombragée par des palmiers et parsemée de fauteuils multicolores.

Foster et Coplan eurent amplement le temps de se rafraîchir, le dîner n'étant servi qu'à partir de huit heures et demie. Quand ils descendirent à la salle à manger, de nombreuses tables étaient occupées.

Du premier coup d'œil, l'Américain repéra Liliane Rougier. Drapée dans une robe du soir qui lui allait à ravir, elle bavardait gaiement avec un individu d'un chic irréprochable mais au physique de rasta.

Coplan, bien coiffé, rasé de près et vêtu d'un costume d'été en gabardine bleu-acier, avait une allure de champion de tennis. Sa bonne humeur participait vraisemblablement à sa transfiguration.

- Ne nous asseyons pas trop loin, dit-il en comprenant que Foster avait situé leur gibier. J'aime avoir une jolie femme dans mon angle de tir.

CHAPITRE V

A la table qu'avaient choisie les arrivants, Garcia et sa compagne ne pouvaient les remarquer. Vers la fin du dîner, Francis proposa :

- Comme il est trop tôt pour ouvrir les hostilités, nous pourrions nous partager la besogne. Surveillons-les à tour de rôle.

Foster acquiesça.

- Okay. Qui commence ?

- Moi, si ça vous est égal. Je prends la garde jusqu'à demain dix heures. Comme ils ne sont probablement pas ici pour leur simple agrément, il est à prévoir qu'ils vont rencontrer quelqu'un.

Foster le croyait aussi. Logiquement, si Garfield avait contacté quelqu'un à Palma, ce gigolo devait donner signe de vie au même

personnage, ne serait-ce que pour le prévenir que le coup avait réussi.

Le couple se disposait à partir. La montre de Coplan marquait dix heures et demie.

- Quoi qu'il arrive, ne vous mouillez pas, recommanda Foster entre ses dents. Ces deux-là, doivent se sentir libres comme l'air et à l'abri de toute suspicion.

Le Français se leva, écrasa sa cigarette.

- Si par hasard vous aviez un copain susceptible de nous fournir de l'artillerie, passez-lui un coup de fil, dit-il avant de s'en aller.

Foster le suivit du regard, se disant que Coplan n'avait pas l'air de prendre son avis très au sérieux, et qu'il n'en ferait qu'à sa tête.

Il lampa d'un trait son verre de whisky alors que Liliane et son cavalier quittaient également la salle. Foster attendit encore un bon moment après leur départ.

A la réflexion, la suggestion de Coplan n'était pas à négliger. Deux pistolets de calibre moyen seraient un précieux viatique, en cas de collision avec des informateurs récalcitrants.

Un tel problème n'offre jamais une grande difficulté pour un agent du C.I.A. Certains consuls sont très compréhensifs.

Sur le coup de minuit, Foster regagna sa chambre, alourdi par deux 7/65. automatiques, plats et bien profilés. Il avait même les deux gaines ad hoc, suspendues à des bretelles s'accrochant à l'épaule.

Le lendemain matin, à neuf heures, Francis se rendit dans la chambre de Foster. Ce dernier était tout habillé, et les vestiges de son petit déjeuner attestaient qu'il avait déjà pris des forces.

- Chou blanc, annonça Coplan, qui avait trop peu dormi. Ils sont allés dans une boîte appelée Jack el Negro ; ils y ont dansé jusqu'à deux heures du matin puis ils sont rentrés à l'hôtel. S'ils ont communiqué avec quelqu'un, ils l'ont fait avec une discrétion insurpassable car bien que je ne les aie pas perdus de vue, je n'ai absolument rien remarqué.

Foster eut un geste évasif.

- Vous auriez eu une drôle de chance si, du premier coup, ils avaient étalé leurs cartes. Ils peuvent nous mener en bateau

pendant des jours...

- Ça promet d'être rigolo, si cette filature s'éternise... Enfin, allez-y, mon vieux : c'est votre tour. Moi, je retourne me pieuter.

Foster marcha vers une commode, ouvrit le premier tiroir. Il en tira un des pistolets, le tendit à Francis en disant :

- Glissez ça dans votre poche. Le climat est plus malsain qu'on ne le croirait, ici aux Baléares. Ne quittez pas votre chambre, que je puisse vous téléphoner en cas de nécessité. Nous prendrons désormais des tables séparées, en bas, mais rendez-vous ici vers trois heures de l'après-midi : c'est le moment où les gens font la sieste.

Francis empocha distraitement l'arme. L'idée de surveiller heure par heure les faits et gestes du couple avait refroidi son effervescence de la veille.

- D'accord, fit-il pour approuver en bloc tout ce que l'agent du C.I.A. venait de lui dire, et sans même s'étonner d'être gratifié d'un browning dont il ignorait la provenance. Tâchez de ne pas rentrer bredouille...

En sortant de la chambre, Coplan descendit nonchalamment vers la salle à manger. Au second palier il eut une petite émotion. Venant de l'extrémité du couloir, Liliane Rougier, seule, se dirigeait dans sa direction.

Francis fit demi-tour, comme s'il s'avisait d'un oubli, et remonta en vitesse chez Foster. Il tomba nez à nez avec l'Américain, qui refermait sa porte.

- Changement de programme, dit Coplan à mi-voix. Cavalez pour rattraper Liliane ; elle sort seule, elle porte une robe de plage jaune ; un chapeau de paille est accroché à son sac de bain. Je m'occupe du type...

- Okay, dit simplement Foster en allongeant le pas. J'ai enfilé mon slip sous mon pantalon.

Coplan lui laissa prendre quelques secondes d'avance, puis regagna sa propre chambre. S'asseyant sur son lit, il décrocha le téléphone et forma les deux chiffres du numéro de Garcia. La sonnerie tinta deux fois, puis le correspondant décrocha. Aussitôt, Francis déposa le combiné sur sa fourche.

Le bel Espagnol était donc encore chez lui. Il n'y avait qu'à l'attendre patiemment dans le hall en feuilletant des magazines...

Renonçant à son petit déjeuner et regrettant son lit, Coplan alla se poster dans un des coins du hall, alors que Foster sautait dans un taxi pour suivre à quelque distance l'autobus dans lequel Liliane Rougier venait de monter.

En cours de route, l'Américain se fit la réflexion que la jeune femme semblait connaître Palma. Elle n'avait dû demander son chemin à personne, avait marché d'un pas assuré vers l'arrêt des autobus et avait grimpé dans le véhicule avec la décision de quelqu'un qui sait où il va.

Au bout de vingt minutes, Liliane descendit à Callamayor, la première petite station balnéaire sur la route côtière.

Des hôtels s'étageaient dans la verdure d'une colline. En contrebas de la route, il y en avait d'autres possédant une plage privée. En cette matinée de juin, une très légère brume annonciatrice de temps chaud embuait l'horizon, et déjà l'indigo de la mer surclassait celui du ciel.

Liliane Rougier emprunta un chemin sablonneux conduisant à une crique. Foster, ayant quitté son taxi, l'observa quelques instants avant de la suivre. Situé sur une hauteur par rapport au niveau de la mer, il pouvait accompagner la jeune femme du regard jusqu'à plusieurs centaines de mètres. Il constata qu'elle adoptait une allure plus lente à mesure qu'elle approchait des gens déjà installés sur la plage.

Foster eut soudain un léger espoir. Si Liliane était venue, surtout, pour rencontrer un amateur de chasse sous-marine ?...

Il se mit en marche, atteignit l'entrée du chemin et bifurqua pour descendre vers la mer, sans cesser de surveiller les mouvements de la fille. Celle-ci ôtait sa robe de plage, s'allongeait sur le sable dans l'intention de prendre un bain de soleil. Elle avait chaussé son nez de lunettes noires et tapotait son sac pour en faire un traversin.

Foster alla s'asseoir à une trentaine de mètres d'elle, parmi d'autres baigneurs des deux sexes. Pour ne pas se distinguer, il se mit également en slip et s'étendit de tout son long, beaucoup plus contracté qu'il n'en avait l'air.

Une demi-heure s'écoula. Foster se rongeait les poings. Après tout, Liliane n'avait peut-être pas d'autre objectif que de parfaire son brunissement... C'était Garcia qui devait avoir occupé sa matinée à des choses plus révélatrices...

Vers onze heures, Liliane bougea enfin, examina sa peau rosie par les rayons ardents du soleil. Elle déposa ses lunettes, clignota des yeux, se leva et s'avança vers la mer.

Sous ses paupières mi-closes, Foster l'observait avec une vigilance de félin. Liliane toucha l'eau du bout du pied, fit quelques pas supplémentaires, s'aspergea les bras et le torse avant de s'élancer à la nage.

Foster comprit que si elle s'éloignait d'une centaine de mètres, elle pourrait contourner le cap bordant la crique et rejoindre quelqu'un hors de la vue des gens groupés sur la plage.

Sa décision fut vite prise. Il ne pouvait laisser à cette naïade la chance de le semer de cette manière. Elle avait pris une avance d'une cinquantaine de mètres quand, lui aussi, se leva pour exécuter un beau plongeon depuis l'un des rochers à demi immergés.

Sept ou huit personnes seulement barbotaient dans les vagues, mais ce nombre allait probablement s'accroître très vite à présent. Foster se livra aux cabrioles habituelles de ceux qui considèrent l'eau comme leur élément préféré. Mais qu'il nageât sur le dos, qu'il pratiquât la brasse ou le crawl, il s'appliquait à ne pas laisser Liliane sortir de son champ de vision.

Il se félicita de n'avoir pas tardé à se mettre à l'eau : de toute évidence, la Française voulait bel et bien doubler le cap. Avec une aisance dénonçant un bon entraînement, elle fendait l'onde sans regarder derrière elle, attentive seulement à ne pas passer trop près des récifs.

Tout en progressant vers le large, Foster avait le sentiment très net que quelque chose allait se produire. Au fond, une rencontre entre deux agents qui ne désirent pas afficher leurs relations pouvait s'effectuer ici dans de meilleures conditions que sur la terre ferme. Quelques mots, un message qui change de mains et tout est dit. Qui se douterait que deux nageurs (dont les traits ne sont pas

discernables à cause de la distance) se croisant par hasard, sont en réalité des complices ?

Foster avait à son tour contourné le promontoire rocheux. Au-delà, il n'y avait plus de plage proprement dite, les bords étant escarpés, couverts de végétation et d'accès presque impossible. Et la mer était vide, si l'on exceptait les vapeurs amarrés au loin dans le port de Palma.

Un cri angoissé déchira l'air, mais il ne dut pas porter bien loin par suite du vaste murmure des flots clapotant sur les récifs. Avant même d'en localiser l'origine, Foster sut que ce cri avait été lâché par Liliane ; l'endroit où, l'instant d'avant, elle nageait encore souplement, était désert.

Comme une machine dont les pistons se mettent à battre à haut régime. Foster fila en crawl dans la direction d'où avait jailli l'appel. Bien avant d'y arriver, il plongea pour explorer les alentours, remonta en surface, traça un sillage, redisparut sous la surface.

A quinze mètres, il vit... La transparence cristalline de l'eau lui permit de distinguer un combat se livrant entre une femme en maillot et un homme équipé d'un masque respiratoire. L'individu tenait sa victime par les chevilles et l'empêchait de regagner l'air libre en dépit des contorsions saccadées des longues jambes fuselées.

Foster creva la surface, happa une large goulée d'air, se propulsa vers l'agresseur. L'homme n'aperçut l'Américain que quand il fut à deux mètres de lui. Voyant surgir un adversaire inattendu, il lâcha prise. Liliane Rougier remonta comme une balle.

Le bandit hésita une demi-seconde entre la fuite et la bataille. Son choix fut vite tranché, car Foster avait saisi à pleines mains le tuyau de caoutchouc alimentant le masque et, les pieds appuyés sur les épaules de l'inconnu, il tirait violemment pour arracher le couvre-face. Il ne parvint pas à rompre les attaches, mais réussit à le décoller assez pour que l'eau pénétrât dans la bouche de son adversaire. Ce dernier avait rivé ses mains aux bras de l'Américain, dans une tentative désespérée d'éviter l'asphyxie. Foster envoya son talon dans la figure de l'homme, qui lâcha prise et ne songea plus qu'à son propre salut.

Les deux combattants atteignirent presque ensemble la surface de la mer. Foster s'ébroua, inspira profondément plusieurs fois. A dix mètres de lui, l'autre faisait de même. Il avait ôté le masque respiratoire rempli d'eau et le secouait pour le vider avant de s'en coiffer.

Foster avait vu que l'homme n'était pas armé. Aussi, avant de récupérer entièrement son souffle, il se précipita vers lui pour l'empêcher de fuir. Un coup d'œil en arrière lui avait montré Liliane étalée sur l'eau, encore consciente mais trop épuisée pour se remettre à nager. Elle pouvait bien attendre quelques secondes de plus.

L'agent du C.I.A. fila comme une flèche vers l'assassin. Maintenant qu'il l'avait à sa portée, il n'allait pas le rater ! Un écart de deux ou trois mètres séparait encore les deux hommes quand l'inconnu parvint à assujettir son masque sur sa figure. Évitant l'attaque, il profita de l'avantage que lui procuraient ses pieds palmés pour s'enfoncer sous les flots avec une rapidité déconcertante.

Foster engloutit une provision d'air et se rua sur la trace de son adversaire. Au bout de dix secondes, il dut s'avouer vaincu. La silhouette de l'autre se fondait dans des profondeurs glauques, s'évanouissait dans une ombre verdâtre.

L'Américain émergea, pressa ses paupières picotantes et jeta un coup d'œil circulaire. La côte n'était pas loin, mais pour ramener Liliane il fallait aborder par la crique, donc refaire en sens inverse tout le chemin déjà parcouru. Et la jeune femme dérivait sans s'en douter, le reflux l'emportant vers le large.

Gonflant sa cage thoracique, le robuste agent du C.I.A. se porta au secours de Liliane. Arrivé près d'elle, il haleta :

- e vais vous aider... courage...

Blême, les lèvres bleues, plus transie par la peur que par son long séjour dans l'eau, la nageuse pivota sur elle-même, tendit la main à Foster. Celui-ci la saisit fermement, se mit sur le dos et rythma son jeu de jambes pour remorquer Liliane vers la côte.

Il savait que sa seule présence aiderait la rescapée à reprendre possession d'elle-même et, bien qu'il fût surtout préoccupé par le désir de la ramener saine et sauve, il songeait déjà à la signification

de cette aventure. Encore quelques minutes d'efforts et l'affaire Garfield allait prendre une autre tournure...

Foster cessa de nager, attira Liliane contre lui et la tint serrée. Hors d'haleine, il lui dit dans son français approximatif :

- Relaxez-vous... respirez bien... Vous êtes hors de danger.

Il dirigea ses yeux vers le promontoire, à peine distant de vingt mètres. Si Liliane ne parvenait plus à se débrouiller seule, il la hisserait sur l'un des récifs pour que le soleil la. réchauffe. En arrivant à la plage, ils ne devaient pas éveiller une curiosité intempestive.

Soudain, il sentit s'alourdir le corps de la jeune femme. Celle-ci ouvrit des yeux exorbités d'horreur, s'agrippa à Foster avec une vigueur frénétique. L'Américain n'eut que le temps de fermer la bouche ; son précieux fardeau l'entraînait vers le fond.

En un dixième de seconde, l'Américain comprit que l'assassin, profitant de la fatigue de ses adversaires, renouvelait sa tentative.

Foster joua le tout pour le tout : ses deux paumes appliquées sous le menton de Liliane obligèrent celle-ci, par une pression irrésistible, à lâcher prise. Libéré de l'étreinte, il plongea.

L'homme était là, cramponné aux chevilles de la jeune femme, le corps en oblique, les pieds battant l'eau pour accentuer sa pesée. Vif comme un requin, le détective attaqua. L'homme lâcha instantanément Liliane, attrapa son agresseur par les poignets et essaya de les écarter. Autant essayer de dessouder les mâchoires d'un dogue ; l'assassin crut que ses vertèbres allaient craquer. Foster transférait dans cet étranglement tout ce qui lui restait d'énergie. Les doigts crochus qui encerclaient ses poignets s'amollirent, le faux pêcheur se recroquevilla sur lui-même. Alors, vaincu par le besoin d'oxygène, Foster abandonna sa victime et s'envoya vers la surface.

Il ne savait pas s'il avait tué l'assassin de Garfield ou non, mais sur le moment il le souhaita. La méthode qu'avait employée ce type pour se défaire de l'ingénieur, puis de Liliane Rougier, avait quelque chose d'abject, de pire qu'une balle ou qu'un coup de couteau. Si cette crapule avait terminé sa carrière en subissant le sort qu'elle infligeait à ses victimes, Foster n'en aurait eu aucun regret.

Suffoquant, il happa une gorgée d'air, fut ébloui par le soleil. Il dut encore inspirer plusieurs fois, à grands coups, avant d'être capable d'esquisser un geste.

Quand ses yeux se furent réaccoutumés à la lumière, il constata non sans surprise que Liliane nageait frénétiquement vers la plage, stimulée sans doute par une frayeur sans nom. Il fallait qu'il la rattrape...

Il ne la rejoignit qu'à quelques mètres du rivage alors que, titubante, les membres glacés, elle reprenait pied. Elle fit de son mieux pour dissimuler son trouble aux autres occupants de la plage, se laissa tomber sur le sable chaud, s'allongea et, la poitrine soulevée par une respiration saccadée, croisa les bras sur son visage.

Une heure plus tard, Liliane et Foster quittèrent Callamayor ensemble. Tous deux accomplirent en silence le trajet qui les séparait de la grand-route. Lorsqu'ils furent arrivés à proximité de l'arrêt de l'autobus, Liliane leva vers son sauveteur un regard las qu'éclairait cependant une lueur de reconnaissance.

- Merci, dit-elle en tendant la main. Je vous dois la vie... J'espère vous revoir pour mieux exprimer ma gratitude mais, maintenant, il faut que je vous laisse. Puis-je savoir votre nom ?

Négligeant le regard, la main tendue et les paroles, Foster déclara :

- Je crains que vous ne commettiez une méprise, Melle Rougier. Libre à vous de ne pas porter plainte pour la tentative de meurtre dont vous avez failli être victime, mais moi j'ai quelques éclaircissements à vous demander.

L'expression de Liliane se rembrunit. Quelque chose, dans le ton de son interlocuteur, l'impressionnait désagréablement. Elle fixa Foster avec plus d'attention.

- Des éclaircissements ? A quel sujet ? Et comment connaissez-vous mon nom ?

Une fois de plus, Foster s'abstint de répondre. Il reprit comme s'il n'avait pas entendu :

- Nous allons regagner Palma ensemble, et pas par le car. Je considère que votre vie est toujours menacée et j'assure votre protection.

Interdite, Liliane serrait les lèvres. Au bout de quelques secondes, elle hasarda :

- Mais je ne cours aucun risque... L'individu qui m'a attaquée devait être un fou... Personne n'a de raison de m'en vouloir. Vous êtes très aimable mais je n'ai pas besoin d'un garde du corps.

La figure de Foster resta de marbre. Sa stature et la dureté de ses traits prouvaient qu'il n'était pas de ceux qu'on aiguille facilement sur une voie de garage.

- Mon opinion diffère de la vôtre. Un petit entretien s'impose pour préciser nos positions respectives. Suivez-moi donc de bon gré, si vous ne voulez pas faire un petit détour par les bureaux de la police espagnole.

Liliane fut sur le point d'ouvrir la bouche puis elle se ravisa, réfléchit, et finalement prononça :

- Je ne comprends strictement rien à vos propos, mais étant donné que j'ai contracté une dette envers vous, je ne peux pas vous refuser une heure ou deux.

Foster leva le bras pour arrêter un taxi vide. Il fit monter sa compagne, indiqua comme destination le consulat des États-Unis ; à peine sur la banquette, il alluma une Chesterfield.

Liliane Rougier n'essayait pas de dissimuler à quel point elle était intriguée. Elle lançait à Foster des petits coups d’œil sur le côté, attendant qu'il fournisse quelques explications. Quant à l'agent du C.I.A., son visage sévère ne révélait pas combien il était dérouté.

La femme qu'il emmenait à Palma n'avait pas du tout réagi comme il s'y attendait. Elle aurait pu s'insurger, causer du scandale ou bien manifester une appréhension soudaine en constatant que son sauveteur n'était pas un estivant quelconque, mais un homme attaché à sa piste. L'attitude de cette femme ne correspondait ni à celle d'une ingénue venant d'échapper à la mort par miracle, ni à celle d'une aventurière à l'esprit traqué.

Ils restèrent silencieux pendant le trajet. Un peu avant midi et demi, ils débarquèrent devant le consulat. Foster y fit entrer Liliane ; après une brève conversation qu'elle ne comprit pas, on mit un bureau vide à leur disposition. Empoignant le téléphone, l'Américain appela l'hôtel Victoria. Il dut patienter un peu avant d'obtenir Coplan au bout du fil. Quand la voix familière du Français retentit dans l'écouteur, Foster dit brièvement :

- Hello... Venez dare-dare à mon consulat. Une de vos concitoyennes est en difficulté.

Francis arqua les sourcils ; devinant que son correspondant ne tenait pas à lui donner le motif exact de son appel, il répondit :

- Je serai là dans dix minutes...

Après la communication, Foster s'assit sur la table et tourna vers Liliane une physionomie un peu plus amène.

- Désolé de ne pouvoir vous offrir un whisky... Le consul est absent...

Il tendit son paquet de cigarettes.

Liliane en prit une, croisa ses jambes et dit avec l'ombre d'un sourire :

- J'ai déjà trop bu ce matin. Je ne pourrais rien avaler d'autre qu'un comprimé d'aspirine...

Elle avait l'air de prendre très à la légère le fait d'être enfermée là, avec un étranger qu'elle ne connaissait pas trois heures plus tôt, dans un bureau officiel où l'on attendait la présence d'un tiers pour aborder le sujet véritable de la conversation.

Comme annoncé, Coplan parut dans l'encadrement de la porte quelques instants plus tard. Il ne broncha pas en reconnaissant Liliane Rougier, posa les yeux sur Foster. Ce dernier s'anima :

- Cette demoiselle a failli se noyer ce matin, dans des circonstances analogues à celles de l'affaire de Nice, marmonna-t-il très vite en anglais. J'ai pensé que nous pourrions lui poser certaines questions...

- Sûr, dit Coplan. Qui ouvre le feu ?

- Allez-y, dit Foster. Vous parlez mieux français...

Encore assez estomaqué par la révélation que venait de lui faire l'agent du C.I.A., Francis regarda Liliane. Celle-ci levait sur lui

d'admirables yeux gris-vert, interrogateurs.

Se ressaisissant, il demanda d'une voix normale :

- Pourriez-vous nous dire, mademoiselle, comment vous êtes entrée en relation avec un certain M. Garfield ?

Le visage de la jeune femme exprima une franche surprise.

- Garfield ? répéta-t-elle, le front plissé par un effort de mémoire. Je n'ai jamais connu personne de ce nom-là...

CHAPITRE VI

Foster et Coplan échangèrent un rapide regard. Liliane n'avait pas cillé, n'avait donné aucun signe d'inquiétude. Elle semblait vraiment ne pas comprendre la question posée.

- Il y a deux jours, vous étiez à Nice, reprit patiemment Francis, soucieux de remettre les choses en place depuis le départ. Vous étiez descendue au Carlton, et vous y séjourniez depuis le 15 mai. Nous sommes bien d'accord ?

- Mais oui, acquiesça Liliane, de plus en plus étonnée. Surveillez-vous donc mes faits et gestes depuis que je suis en vacances ? Que signifie toute cette histoire ?

- Attendez, dit Coplan, nous allons y arriver. Vous souvenez-vous avoir conversé avec un homme d'une quarantaine d'années, grand, maigre, de nationalité américaine, à la terrasse du Ruhl ? Cela ne remonte pas bien loin : à cinq jours au plus...

Les traits de Liliane s'altérèrent légèrement.

- Oui, je m'en souviens très bien... Mais quelle importance cela a-t-il ? Coplan vint se planter en face d'elle :

- Cet homme est mort le lendemain, assassiné comme vous avez manqué de l'être. Lui aviez-vous fixé un rendez-vous sur la plage ?

La jeune femme mit la main devant la bouche, comme pour étouffer un cri. Puis, brusquement, elle se mit à sangloter, le front bas, les épaules secouées.

Coplan ne lui laissa pas de répit. Il la prit solidement par le bras et articula d'une voix dure :

- Vous pleurerez plus tard. Répondez-moi vite ou les choses vont se gâter. Vous lui aviez dit de venir en face du Neptune ?

Elle hocha plusieurs fois la tête sans parvenir à prononcer un seul mot, mais on ne pouvait se tromper sur son aveu. Foster intervint :

- Pourquoi ? Qui vous en avait donné l'ordre ?

Comme elle n'était visiblement pas encore en état de parler, Francis voulut aggraver son effondrement pour l'empêcher de reprendre ses esprits et de préparer une tactique de défense.

- Vous êtes fichue, ma petite. N'essayez pas de nous conter des fariboles. Vous êtes complice d'un meurtre... Votre seule chance de limiter les dégâts, c'est de nous dire tout ce que vous savez. On en tiendra compte.

Foster entra dans le jeu.

- Cessez cette comédie. Mettez-vous à table, nous n'avons pas de temps à perdre.

Liliane parut fouettée par ces menaces. Elle devait réfuter ces accusations monstrueuses, convaincre de sa bonne foi ces deux individus aux façons scandaleuses.

- Je n'ai rien fait ! protesta-t-elle soudain, véhémente. Je peux tout vous expliquer...

Sa voix se brisa, plus un son ne sortit de sa gorge. Les deux enquêteurs virent que, dès qu'elle le pourrait, elle lâcherait sans difficulté les informations qu'ils voulaient obtenir. En silence, ils attendirent que ses nouveaux sanglots s'apaisent mais conservèrent la même attitude hostile.

Quand elle eut un peu repris possession d'elle-même, elle déclara sur un ton monotone :

- Je ne savais pas que ce monsieur était mort... Je croyais qu'il ne s'agissait que d'une innocente plaisanterie... Il est exact que je lui avais donné rendez-vous, mais c'était pour faire plaisir à Vicente...

Coplan saisit une chaise par le dossier, la plaça devant Liliane et s'installa à califourchon.

- Quand avez-vous lié connaissance avec Vicente Garcia ?

Liliane eut un profond soupir. Elle se tamponna les yeux, essaya de se dominer.

- Je ne peux pas croire qu'il ait voulu me tuer, bégaya-t-elle, ce n'est pas possible...

- Si, rectifia Coplan. C'est même plus que probable. Vous seule pouviez mettre la police sur les traces de l'assassin de Garfield, c'est plus qu'il n'en fallait pour qu'on vous supprime à votre tour. Désolé de démolir votre idylle, mais votre sécurité prime tout. Allez-y, parlez-nous de Garcia.

La jeune femme, bouleversée par la révélation que son amant n'était qu'un immonde personnage, eut du mal à retrouver un semblant d'équilibre. De la splendide aventure commencée huit jours plus tôt, elle sombrait brutalement dans une affreuse tragédie. Le choc était rude.

- J'ai rencontré Vicente au thé dansant du Palais de la Méditerranée, la semaine dernière. Il était très gentil... Nous nous sommes revus tous les jours... Un matin, sur la Promenade, il m'a montré ce monsieur Garfield de loin, me disant que c'était un de ses amis. D'après lui, c'était un homme perpétuellement en quête de bonnes fortunes et assez fier de ses exploits, qu'il racontait avec complaisance à ses amis. Puis, comme s'il trouvait l'idée amusante, Vicente m'a suggéré de l'aguicher, tout juste assez pour qu'il me propose un rendez-vous ; je lui poserais un lapin, et Vicente avait même ajouté qu'à la première occasion il mystifierait Garfield en opposant à ses vantardises l'échec subi avec moi. Ce n'était pas bien méchant, et je me suis prêtée à cette petite comédie...

L'Espagnol n'avait pas mal disposé ses batteries, son plan avait parfaitement fonctionné. Si Foster n'avait pas surveillé l'ingénieur en permanence, jamais on n'aurait su que ce dernier comptait voir quelqu'un ce matin-là, sur la plage, et l'hypothèse d'un crime aurait dû être abandonnée.

- Votre petite comédie a conduit Garfield au tombeau, conclut rondement Francis, et elle vous y aurait menée en droite ligne si mon camarade ne vous avait pas tenue à l'œil. Bref, votre bel ami vous a invitée à l'accompagner aux Baléares pour que vous ignoriez le sort survenu au nommé Garfield. Et ici, c'est lui qui vous a envoyée à la plage...

- Callamayor, coupa Foster pour préciser l'endroit.

- … à Callamayor pour vous éliminer de la même façon ; sous quel prétexte vous a-t-il expédiée là-bas ce matin ?

- Il m'a dit qu'il devait rencontrer quelqu'un pour affaires à Palma, mais qu'il me rejoindrait vers midi de l'autre côté du cap, où les gens ne vont jamais...

Foster gronda :

- Nous le tenons. Allons lui dire bonjour.

Coplan ne bougea pas. Songeur, il se caressa le menton.

- Une minute, demanda-t-il. Mademoiselle, où vous trouviez-vous à l'heure de votre pseudo rendez-vous avec Garfield ?

Après une seconde, il précisa :

- Le lendemain de votre entrevue avec lui à la terrasse du Ruhl...

Liliane Rougier fit un effort de réflexion, puis tourna la tête vers Coplan.

- Je suis allée à Villefranche, avec Vicente. Les yeux de Foster s'arrondirent. Coplan pinça les lèvres et adressa sa phrase suivante à son collègue :

- Garcia n'est pas le meurtrier. Il n'a pas mis les pieds hors de sa chambre ce matin.

- Non, dit Foster, mais c'est lui qui manigance tout. Il attend des nouvelles du type qui nous a attaqués ce matin. Comme je doute que celui-là soit en état de téléphoner, Garcia va commencer à s'inquiéter.

- Oui, admit Francis, il pourrait s'évanouir dans la nature... Il faut qu'il sache que le coup a raté et que Liliane est toujours vivante. Elle va lui passer un coup de fil...

Il consulta sa montre :

- … dans cinq minutes. Qu'elle lui raconte qu'elle a eu une terrible aventure, qu'un fou a tenté de la noyer, mais qu'il a été mis en fuite par l'arrivée providentielle d'un autre nageur. Entre-temps, j'arriverai au Victoria et je pourrai m'accrocher à Garcia s'il sort.

- Et s'il ne sort pas, objecta Foster, que faisons-nous ?

Coplan réfléchit. Il ne voulait pas faire courir un risque de plus à la jeune femme en la renvoyant à l'hôtel, chez son amant. Elle ne pourrait pas tenir son rôle, maintenant qu'elle était éclairée sur la

véritable personnalité de Garcia ; de toute manière, elle n'avait été qu'un instrument aux mains de l'Espagnol.

- Conduisez Mlle Rougier à bord du paquebot par lequel elle est venue à Palma. Je m'arrangerai avec le commandant à la première occasion pour les frais de retour : elle est rapatriée comme témoin...

Puis, à Liliane :

- Vous allez rédiger une procuration pour qu'on puisse enlever vos bagages au Victoria, mais vous devrez patienter un jour ou deux, le temps que nous en finissions avec votre Roméo.

Se tournant vers Foster :

- Vous, venez me rejoindre le plus vite possible, dès qu'elle sera en sûreté.

Cependant, au fur et à mesure qu'elle récupérait son sang-froid, Liliane se posait mille questions sur l'incroyable imbroglio auquel elle était mêlée. Voyant qu'on allait la renvoyer en France sans se préoccuper de son assentiment, elle se crut en droit de demander :

- Mais me direz-vous à la fin ce que tout cela signifie ? Qui êtes-vous, tous les deux ? Pourquoi ces crimes ?...

Foster et Coplan, plutôt embêtés, s'interrogèrent du regard. Il n'était pas possible de confier à cette femme le véritable motif de l'enquête et, encore moins, leurs attributions respectives.

- Votre ami Garcia a exercé une vengeance sur l'Américain de Nice, mentit Coplan avec aplomb. Il est exact que cet homme était un fieffé coureur de jupons, et la jalousie combinée avec le tempérament espagnol donne un mélange explosif. Vous avez eu le malheur de rencontrer Garcia au moment où il cherchait à manœuvrer son ennemi. L'idée de vous supprimer ensuite par le même moyen lui est venue quand il a eu la certitude que Garfield était mort. Quant à nous, eh bien, nous sommes deux détectives commis par nos gouvernements respectifs pour coffrer le coupable d'un crime exécuté en France sur la personne d'un Américain. Voilà toute l'affaire... Le fait que nous opérons ici n'est pas régulier, j'en conviens, mais nous n'avions pas le choix.

La sincérité avec laquelle Coplan avait débité son laïus convainquit Liliane. Au fond, si elle vivait encore, elle le devait à la perspicacité de ces deux hommes.

- Je comprends... murmura-t-elle. Dans ce cas, il ne me reste qu'à vous remercier et à obéir à vos instructions...

- Alors, dit Francis en prenant la balle au bond, appelez l'hôtel Victoria et soyez aussi comédienne que possible. Pendant quelques heures encore, Garcia ne doit pas se douter que vous avez des soupçons sur lui. Dites que, pour toute sécurité, vous allez consulter un médecin et que vous aimeriez le voir en fin d'après-midi au centre de la ville, au café Conquistador par exemple, sur la Rambla. S'il vous propose autre chose, acceptez : c'est quand même Foster qui ira...

Il se releva, alluma une Gitane et marcha vers la porte. Avant de sortir, il salua de la main Foster et Liliane Rougier, s'avouant à part lui qu'en d'autres circonstances il aurait volontiers amélioré ses relations avec cette Parisienne peu farouche, trop friande de romanesque.

En arrivant au Victoria, Coplan se fit la réflexion que si Garcia avait quitté l'hôtel avant d'être appelé au téléphone par Liliane, l'Espagnol avait une occasion unique de se balader sans être filé. Le tout était de savoir s'il en avait profité ou s'il était toujours là.

Lorsqu'il pénétra dans la salle à manger, Coplan poussa un soupir de soulagement. Garcia, assis à la même table que la veille, n'avait pas encore entamé son déjeuner. Sa figure de bellâtre ne reflétait rien d'autre qu'un ennui un peu hautain. Il jouait distraitement avec de la mie de pain, apparemment absorbé par des problèmes intérieurs.

Coplan prit place derrière l'Espagnol, de manière à ne pas être dans son champ de vision.

Il aurait donné gros pour deviner les pensées qui s'agitaient dans la tête de Garcia. Par quelles étranges péripéties ce type en était-il venu à organiser froidement deux crimes et à s'intéresser au réseau radar de Panama ? Qu'est-ce qui l'avait poussé dans la voie du banditisme international ?

Coplan renonça à en découvrir l'explication. Il eût été bien en peine de déterminer les motifs qui l'avaient engagé lui-même dans la carrière du Renseignement...

A la fin d'un repas rapidement expédié, il n'avait pas résolu ce problème personnel. Garcia n'en était pas encore au dessert. Francis quitta le restaurant pour reprendre sa garde dans le hall.

Il n'était pas assis depuis dix minutes que Foster fit son entrée. D'un signe discret, il fit comprendre à l'Américain que Garcia était à l'intérieur.

Ostensiblement, Foster monta à sa chambre. Peu après, Coplan l'appela par téléphone, d'un des appareils du hall.

- Il n'a pas bougé jusqu'à présent. Liliane est-elle à bord ?

- C'est fait. Vous pourriez peut-être aller trouver le commandant pour légaliser la situation ? Je vous relayerai en bas.

- D'accord, acquiesça Francis. J'ai l'impression que le dénouement approche. Est-ce que Garcia a eu l'air de tomber dans le panneau, lors de sa conversation avec Liliane ?

- Je crois que ça lui a semblé louche...

- Tant mieux, dit Coplan, optimiste. Pourvu qu'il se mette à faire des c...ries... Nous le coincerons d'autant plus vite. Jusqu'ici, nous n'avons pas de quoi l'inculper : il a des alibis inattaquables, le salaud.

Il raccrocha, se replongea dans la lecture du magazine Life, peu attentif aux jolies pensionnaires de l'hôtel qui traversaient le hall avec des déhanchements langoureux.

Quelques instants après, Foster débarqua de l'ascenseur. Il avait revêtu un costume de toile gris pastel, un peu moins voyant que les chemises à ramages qu'il portait d'habitude.

Coplan se leva et sortit de l'hôtel, regrettant malgré tout de lâcher l'Espagnol au bon moment.

Pour descendre vers le port, il emprunta un tramway bringuebalant, surpeuplé, ouvert à tous vents, qui zigzaguait sur les rails à en fiche le mal de mer au matelot le plus aguerri.

A bord du navire, Francis eut un bref entretien avec le commandant, auquel il demanda qu'une surveillance constante fût exercée sur Liliane Rougier. Au terme du voyage, la police de Nice se chargerait d'elle.

Il remplit aussi quelques formalités administratives destinées à couvrir le commandant si le navire levait l'ancre avant que Liliane fût

rentrée en possession de ses papiers.

Ceci fait, il remonta vers l'hôtel et y pénétra environ une heure après l'avoir quitté.

Foster n'était plus dans le hall. Donc, il était sur les talons de Garcia...

Coplan regagna sa chambre, dans l'attente des événements. Il s'étendit paresseusement sur son lit, les mains derrière la nuque, un cendrier à sa portée.

Foster ne lui avait pas donné beaucoup de détails sur cette surprenante agression de la matinée. Avait-il réglé son compte à l'assassin ou ce dernier était-il parvenu à fuir ? Qui avait, en réalité, décidé la mort de l'ingénieur, Garcia ou ce meurtrier insaisissable ? Lequel des deux commandait l'autre ?

Des heures s'écoulèrent. Coplan commença à s'énerver. Le crépuscule tomba, les feux de la rade s'allumèrent. Toujours aucun signe de vie de la part de Foster.

Vers huit heures, Francis se fit monter un repas froid dans sa chambre, mais il s'y attaqua sans grand appétit. Le vin majorquin lui parut détestable, amer et rêche. Pour en faire passer le goût, il commanda du cognac, grilla une cigarette après l'autre.

Lui qui appréciait énormément les loisirs se sentait gagné par l'exaspération, devant cette inaction forcée. Pour tuer le temps, il se mit à jouer avec l'automatique dont l'Américain lui avait fait cadeau. Le contact de l'arme lui plut ; il fit sauter le pistolet sur le plat de sa main pour en apprécier le poids.

A onze heures du soir, enfin, la sonnerie du téléphone le fit bondir. Il se rua vers le combiné, le colla à son oreille.

- Coplan ?

- Oui.

- Foster. Garcia vient d'entrer au club Jack el Negro, après m'avoir montré du pays. Pourriez-vous rappliquer tout de suite ?

- Naturellement ! D'où m'appelez-vous ?

- D'un petit bar de la Plaza Mar y Tierra, à deux pas de la boîte. C'est là que je vous attends...

- Bon, dit Francis. Vous avez récolté quelque chose ?

- Sûr, répliqua Foster, imperturbable. Vous allez rigoler quand vous saurez quoi...
- Eh bien ! faites-moi rire alors, j'en ai besoin...
- Un suiveur... Depuis un bout de temps, je traîne quelqu'un derrière moi. Je voudrais que vous preniez ce type en chasse, comme ça nous serons quatre dans la course.

CHAPITRE VII

Coplan refréna son impulsion de raccrocher pour courir au bar indiqué par l'Américain.
- Le type vous attend à l'extérieur ? s'enquit-il, légèrement contracté.
- Je pense qu'il doit patrouiller dans le quartier pour me pister à ma sortie.
- Alors il vaut mieux que je ne vous voie pas. Sortez de votre bistrot dans un quart d'heure et allez en droite ligne au Jack el Negro. Je serai dans les environs et je repérerai votre bonhomme.
- Okay, acquiesça Foster. N'oubliez pas votre pétard.
- Il est déjà dans ma poche. Amusez-vous bien, les attractions sont bonnes, je les ai vues hier...
Cette fois, il déposa le récepteur. En moins d'une minute il fut prêt. Négligeant l'ascenseur, il dévala les escaliers.
Dehors, une foule se promenait dans la talle Calvo Sotelo. Coplan sauta dans un taxi, bien qu'il n'eût qu'une distance de deux ou trois cents mètres à couvrir.
Il se fit débarquer à la calle San Miguel ; dès qu'il eut quitté cette artère principale, il déboucha dans des rues sombres, délabrées, d'une pauvreté inattendue. Si, par une échappée, il n'avait aperçu sur la hauteur les trois moulins à vent en ruine entre lesquels un homme d'affaires avisé avait construit l'un des deux cabarets les plus chics de Palma, Francis se serait égaré dans ce dédale.
Il finit par retrouver la Plaza Mar y Tierra, mais il préféra ne pas s'en approcher. Pour se rendre au club, Foster devait passer à vingt

mètres de lui ; son suiveur serait obligé d'en faire autant. Coplan regarda par-dessus son épaule. Rien derrière lui. Il se colla dans une encoignure et attendit.

Un taxi passa au bout de la rue. Des voix résonnèrent dans le silence, à une trentaine de mètres. C'étaient des touristes égarés dans ces ruelles bizarrement agencées, et qui cherchaient l'entrée du cabaret. Les accents lointains de l'orchestre de danse, jouant à ciel ouvert, animèrent la nuit.

La silhouette aisément reconnaissable de Foster se profila sur le décor de la petite plaza. L'Américain, paisible, se dirigeait vers le club sans se presser.

Dans l'ombre, Coplan redoubla d'attention. Le suiveur, victime de la configuration des lieux, ne pouvait guère tarder ; avec tous ces coins et recoins, il s'exposait à être facilement semé.

Une voiture enfila la rue dans laquelle Francis s'était réfugié, l'obligeant à se renfoncer dans le porche. Elle le dépassa, vira sur la gauche. Jusqu'ici, personne ne semblait avoir emboîté le pas à Foster...

Coplan ne voyait devant lui qu'un espace vide, limité par des façades vétustes. Il entendit un claquement de portière et, soudain, il craignit d'avoir adopté une mauvaise tactique. Peut-être le suiveur de Foster avait-il, lui aussi, choisi un poste d'observation d'où il guettait sans bouger le trajet suivi par l'Américain...

Saisi par une brusque appréhension, Coplan quitta son refuge et se mit à courir. Au tournant de la rue, ses yeux s'agrandirent. Deux hommes étaient en train de charger un corps inerte à l'intérieur d'une voiture.

D'une souple détente, Francis bondit sur le premier, lui assena un effroyable coup de crosse sur le crâne. L'individu lâcha le buste de Foster, chancela, s'appuya au garde-boue tandis que son complice. laissait tomber les jambes de l'Américain. Coplan, sans lui permettre d'esquisser un geste de défense, lui envoya la crosse de son pistolet en plein milieu de la figure. L'homme recula en trébuchant, puis s'étala le dos dans la poussière.

Se retournant avec une vitesse fulgurante vers le premier, qui s'obstinait à s'accrocher à la voiture, Coplan lui balança une

seconde châtaigne en travers du visage. Le type eut un rictus de douleur, émit un gémissement. Ses jambes faiblissaient. Coplan l'attrapa par les revers de son veston, l'acheva d'un coup de tête à la racine du nez. Cette fois, le type s'effondra comme un pantin désarticulé.

Francis le cloua contre la carrosserie pour l'empêcher de tomber. De sa main droite, il ouvrit la portière et projeta l'homme sur le tapis. Jetant un coup d'œil vers celui qu'il avait expédié sur le sol, il le vit remuer faiblement, encore trop sonné pour devenir agressif.

Alors il se pencha sur Foster ; ce dernier avait dû être assommé par un coup de matraque, il n'avait aucune blessure.

Le cerveau enfiévré par l'idée que des passants pouvaient surgir d'un instant à l'autre ou qu'un taxi pouvait réclamer le passage, Francis déploya toute sa vigueur pour introduire Foster à l'arrière de la voiture ; il l'empila littéralement sur le type recroquevillé, lui replia de force les jambes et claqua la portière sur lui. Ces deux-là, au moins, n'encombraient plus le paysage.

Restait le troisième... Quand Coplan fit demi-tour, pistolet au poing pour contraindre l'individu à prendre place sur le siège avant, il éprouva une crispation au creux de l'estomac. L'autre s'était volatilisé...

Coplan ne perdit pas de temps à le poursuivre. Il avait un prisonnier, cela suffisait. Il fit le tour de la voiture, se mit au volant et démarra, ayant reconnu les commandes d'une voiture américaine à embrayage automatique.

Engagé comme il l'était, il devait passer devant l'entrée bien éclairée de Jack el Negro. Il le fit, mais à une allure record, et braqua immédiatement sur la gauche pour rejoindre la calle San Miguel.

Pour l'instant, il ne visait qu'une chose : sortir au plus vite de la localité de Terreno et trouver un endroit aussi désert que possible. Prenant la direction opposée à Palma, il monta la côte conduisant à Callamayor. Il passa devant le Victoria, arriva à la place triangulaire qui formait le cœur de la vie nocturne de Terreno.

Il éprouva un petit vertige lorsque, à l'entrée de la place, le feu vert se mit au rouge. Si un passant jetait un coup d’œil à l'intérieur

de la voiture et apercevait les deux corps enchevêtrés, c'était la catastrophe...

La bouche sèche et le cœur transformé en marteau-pilon, Coplan attendit le changement de signal. Des gens passaient à deux mètres de lui, discutant en espagnol, en français ou en anglais.

Un agent en vareuse blanche et au képi d'allure martiale promenait un regard distrait sur les terrasses pleines de consommateurs. L'enseigne du Tito's, sur la gauche, éclaboussait les palmiers de sa lueur bleue.

Enfin le signal devint vert. Francis dut se retenir pour ne pas écraser l'accélérateur. Sa nuque picota quand il passa devant l'agent de police. Un écriteau, agrémenté d'une flèche indiquant la direction du château de Bellver, lui rappela la proximité de bois de pins assez peu fréquentés le jour et qui devaient être déserts la nuit. Il vira sur la droite, s'écartant du même coup des voies trop animées.

La voiture roula bientôt dans une rue étroite, peu éclairée, où toutes les persiennes étaient fermées. Coplan commença à récupérer son souffle, son agitation s'apaisa, ses idées prirent une tournure plus cohérente.

Évidemment, il n'avait pas pu agir autrement qu'il l'avait fait ; mais, en attendant, l'Espagnol savait que Liliane était sauve et que des enquêteurs étaient sur sa trace.

Un vague remue-ménage dans le dos de Francis lui fit jeter un regard à l'arrière. Foster essayait tant bien que mal de se dépêtrer de la position incommode qu'il occupait. Grognant, soufflant, il écrasait sous lui l'autre type amoché et tâchait de s'asseoir sur la banquette.

- Ça va mieux ? jeta Coplan, fraternel, les yeux à nouveau fixés sur la route. Ne me massacrez pas, c'est moi

Dans la pénombre, Foster plissa les paupières. Sa tête était lourde, douloureuse, bourdonnante. Que fichait-il dans cette voiture, au milieu d'un bois, avec un type affalé sous ses pieds et Coplan au volant ?...

Il se frotta le crâne et la nuque, découvrit une surface nettement plus sensible que le reste, la tâta avec précaution. A présent, il se

souvenait d'avoir cru un dixième de seconde qu'un balcon lui dégringolait sur l'occiput.

- Où allons-nous ? questionna-t-il, stupide.

- Dans un coin tranquille, pas loin d'ici. Voyez un peu si votre voisin n'est pas dans le coma...

Foster se pencha en avant, encore abruti par la violence du coup qu'il avait encaissé. Avant de s'inquiéter de l'état de santé du blessé, il vérifia si l'homme n'était pas armé. Il mit à jour un morceau de tuyau de plomb, ce qui amena un rictus de satisfaction sinistre sur ses lèvres. Le gars écroulé à ses pieds était celui qui l'avait assaisonné près de la Plaza Mar y Tierra.

Poursuivant son examen, il nota une respiration faible mais régulière s'échappant des narines ensanglantées. Son contentement s'amplifia.

- Vous l'avez bien endormi, grimaça Foster, épaté. Sa figure n'est pas belle à voir...

- Je n'ai pas regardé à la dépense, convint modestement Francis. Ils étaient deux. mais le second est parvenu à filer malgré le marron que je lui ai collé en pleine poire.

Il pilotait la Buick sur une route montante, aux nombreux méandres, qui devait mener au château fort érigé sur le sommet de la colline. Mieux valait ne pas s'approcher trop de cette demeure historique que certains touristes venaient admirer au clair de lune.

Dès que ses phares révélèrent l'amorce d'un chemin secondaire, Francis y engagea la voiture, aussitôt secouée par des cahots. Foster gémit.

- Patience, conseilla son compagnon. On va s'offrir un joyeux pique-nique...

Un peu plus loin, il ralentit, stoppa, éteignit les phares. Une obscurité opaque enveloppa le véhicule et ses passagers. La flamme d'un briquet éclaira soudain l'intérieur. Francis tira deux bouffées, puis souffla. Les ténèbres se refermèrent.

- Qu'est devenu Garcia ? demanda Foster.

- Il est toujours au dancing ; ou bien, prévenu par le type qui a pu se débiner, il est en train de modifier ses batteries... J'espère qu'on pourra tirer quelque chose de notre captif. Si on le réveillait ?

- Essayons, dit Foster en ouvrant la portière.

Coplan quitta le siège avant pour donner un coup de main à son collègue. Peu à peu, leurs yeux s'accoutumaient à la faible clarté tombant des étoiles.

Ils étendirent l'homme sur le sol. le fouillèrent pour le dépouiller des papiers qu'il portait. Malheureusement, il n'en avait pas un seul et son identité restait indéchiffrable. Ce devait être un Espagnol, si l'on en jugeait par ses traits et par la coupe de ses vêtements.

Au bout de quelques minutes, Foster le secoua sans ménagements, lui flanqua une paire de gifles. La méthode devait avoir du bon car l'homme esquissa un geste de défense instinctif et baragouina des paroles confuses. Coplan alluma son briquet sous le nez de l'inconnu qui eut un mouvement de recul, les mains appuyées sur le sol humide. Une bague ornée d'une pierre précieuse scintilla. La flamme s'éteignit.

- Oiga, hombre ! dit Coplan. Assez roupillé, compris ? Pourquoi voulais-tu emmener mon copain en balade ?

Il avait parlé en espagnol, estimant avoir plus de chances d'être compris. Le type parut soudainement reprendre ses esprits. Il voulut se redresser, mais la poigne de fer de Foster le maintint à plat dans l'herbe.

La seule réponse qu'obtint Francis fut un juron très ordurier. C'était au moins la preuve que le prisonnier était en mesure d'articuler quelque chose. Foster l'étudiait très attentivement, comme si cette tête ne lui était pas tout à fait inconnue. Il se pencha encore davantage, scruta cette face triangulaire au front bas, aux cheveux courts, défigurée par le sang coagulé sur la lèvre supérieure.

Coplan insista :

- Parle avant qu'on ne t'y oblige, fripouille, ou tu vas passer une mauvaise nuit.

A son tour, l'homme fit un effort pour dévisager ses ravisseurs. Ses prunelles allèrent de l'un à l'autre. Un sursaut le contracta des pieds à la tête.

- Comme on se retrouve ! railla soudain l'Américain en un espagnol teinté de nuances de mexicain.

Puis, en anglais à Coplan :

- C'est mon homme-grenouille de ce matin... Les griffes à ses tempes, je les lui ai faites en arrachant son masque respiratoire. M'ayant raté dans l'eau, il a renouvelé sa tentative ce soir, avec son boudin de plomb. Je parie que c'est lui qui a noyé Garfield ! Visez sa bague...

Coplan, effaré par l'importance de sa prise, réutilisa instantanément sa langue maternelle.

- Nom de D... lâcha-t-il, envahi par une onde de jubilation.

Sans avoir saisi le sens du dialogue, l'Espagnol comprit que tout espoir de se faire passer pour un troisième rôle était vain. L'allusion à Garfield avait dû lui sembler significative. Une bouffée de sueur lui monta au front, il se mit à gigoter frénétiquement comme un rat pris au piège. Cela dura une seconde puis il se sentit écrasé contre le sol, ses poignets furent collés par terre, tordus. Il émit un râle de douleur.

- Bouge pas, conseilla Coplan d'une voix sourde. On va t'offrir deux sous de rigolade. Qui t'a donné l'ordre de liquider Garfield à Nice ?

Le type serra les mâchoires. Un souffle saccadé soulevait sa poitrine bombée. Sans nul doute, des intentions contradictoires bataillaient en lui. Quoi qu'il fît, ses chances d'en sortir indemne étaient nulles; il le savait. Mais sa peau, il voulait la sauver. L'expression de rancune féroce qu'il lisait sur les traits de Foster annonçait de terribles représailles s'il se renfermait dans un silence obstiné.

- Schneider... éructa-t-il finalement. Schneider m'a dit de le supprimer.

- Qui est Schneider ? grinça Foster en accentuant sa torsion. Où perche-t-il ? Que fait-il

L'homme haleta, sa bouche s'ouvrit pour crier. Coplan lui bloqua la gorge jusqu'à ce que Foster ait diminué sa pesée.

- Il... il tient un magasin dans la Calle Calvo Sotelo... au 186... Appareils électriques pour le ménage.

- Ça va, coupa Foster. Est-ce lui que Garfield avait vu lors de son passage à Palma, la semaine dernière ?

- Si... si, acquiesça le prisonnier.

- Et Garcia ? intervint Coplan. Quel est son jeu dans cette combine ?
- Garcia devait s'assurer que j'avais bien exécuté le travail.
- Pourquoi Garfield a-t-il été assassiné ? Que lui reprochait-on ?
- Moi, je ne sais pas... Schneider doit savoir...
C'était possible. Un tueur connaît rarement les raisons qui motivent son intervention. Si cet individu était un professionnel chargé des exécutions, il ne devait pas être au courant des activités essentielles de la bande à laquelle il appartenait.
- Quel est ton nom ? interrogea Coplan.
- Cordero... Fabio Cordero.
- Tu as prévenu Garcia que le coup de ce matin n'avait pas réussi ?
L'Espagnol hocha la tête en signe d'assentiment.
- Quand il a reçu le coup de téléphone de la fille, expliqua-t-il avec effort, il s'est douté qu'on allait le filer. Il m'a ordonné d'identifier le suiveur qui pouvait s'attacher à ses pas, de le kidnapper si possible. J'ai tout de suite reconnu le nageur de Callamayor. Comme Garcia m'avait indiqué l'itinéraire qu'il allait suivre, je savais qu'il entrerait à Jack el Negro à onze heures un quart et J'ai pu faire venir quelqu'un avec une voiture...
Coplan et Foster demeurèrent silencieux ; Garcia avait retourné sur eux le filet qu'ils lui avaient tendu. Il était moins bête qu'on ne l'aurait cru, sous ses dehors de danseur mondain. Et maintenant qu'il était alerté, il devait s'employer à fond à brouiller les cartes.
- Vous tenez votre coupable, dit soudain Foster en anglais, mais qu'allons-nous faire de lui ? Cet imbécile ne sait pratiquement rien...
Francis réfléchit. Il avait besoin de Cordero, mais il ne pouvait songer à l'emmener en France au bout d'une laisse. L'étrangler sur place n'était pas une solution. Et puis, d'autres questions devraient lui être posées dans le futur.
- Je ne vois qu'une issue, dit-il. Séquestrer cette fripouille à bord du paquebot français ancré dans la rade. Le commandant va la trouver saumâtre, mais Je ferai appel à ses sentiments patriotiques.
- Okay, approuva Foster à qui ce plan convenait. S'il nous a raconté des balivernes au sujet de ce Schneider, nous saurons lui

faire cracher la vérité.
Cordero essayait de deviner ce que tramaient les deux hommes. Son regard allait de l'un à l'autre, éperdu. Il suait de peur à l'idée qu'on méditait peut-être de lui tirer une balle dans la tête.
- Tu es bien sûr de l'adresse de ton ami Schneider ? reprit Coplan d'une voix trop suave. Tu as encore le temps de te rétracter, mais si la suite nous prouve que tu t'es payé notre tête, tu regretteras de ne pas être mort...
- No... no ! protesta Cordera, traversé par une lueur d'espoir. C'est lui le chef, vous le trouverez chez lui...
« *A moins, songea Francis, que le type qui a ramassé un coup de crosse dans la figure ne se soit précipité pour l'informer que les choses se gâtaient*... »
Il se redressa, dit à Foster :
- Envoyez-le de nouveau dans les songes. Plus vite nous serons débarrassés de lui, mieux cela vaudra.
Il n'eut pas besoin de le dire deux fois. De sa main gauche, l'Américain avait agrippé Cordero par les revers de son veston pour le mettre en position assise ; son poing droit frappa avec un bruit sec. La tête de l'Espagnol fut rejetée en arrière, puis elle retomba vers l'avant, sur sa poitrine.
- Mazette, apprécia Francis. Avec tout ce qu'il a dégusté aujourd'hui sur le coin de la théière, ce bonhomme-là peut se nourrir d'aspirine pendant huit jours.
- C'est un dur, jugea Foster en se relevant à son tour et en se caressant les phalanges. Je croyais bien l'avoir étouffé, ce matin, mais une heure après il téléphonait à Garcia...
Ils embarquèrent le corps inerte de Cordero dans la Buick. Comme à l'aller, Foster s'installa derrière tandis que Coplan prenait le volant.
Le Français remit le moteur en marche mais n'alluma pas les phares. Il fit lentement reculer le puissant véhicule jusqu'à la route, s'informa si rien n'était en vue, puis il décrivit un virage pour se remettre dans l'axe, en direction de Terreno.
La Buick dévala la pente, tous feux allumés à présent. En approchant des premières maisons, Coplan vit au tableau de bord

qu'il était minuit et demie.
- Ce qui me fiche le trac, avoua-t-il, c'est que toute la bande doit être en train de se disperser comme une volée de moineaux.
- Oui, admit Foster, c'est embêtant. Mais enfin, nous sommes sur une île et ce n'est pas tellement facile de se débiner après neuf heures du soir. A moins de posséder un yacht, on ne peut plus filer d'ici avant demain matin, même par avion...
- Qui vous dit qu'ils n'en ont pas un, de yacht ?...
La voiture se faufilait à nouveau dans les rues étroites conduisant à la plaza Gomila ; elle rejoignit la Calle Calvo Sotelo.
Foster ne répondit pas à l'objection de son allié, mais cédant à une impulsion subite, il déclara :
- Déposez-moi ici... Je vais tenir à l'œil la maison de Schneider, séance tenante. Je me baladerai dans les environs jusqu'à ce que vous reveniez du port.
D'abord surpris par cette décision, Coplan s'y rallia aussitôt.
- Bon, conclut-il. C'est une idée. Je me débrouillerai pour faire hisser notre type à bord, quitte à l'assommer une fois de plus pour faire croire aux flics de garde qu'il est saoul.
Ce disant, il choisissait un emplacement assez obscur pour ranger la voiture le long du trottoir. Foster, après s'être assuré que Cordero était toujours inconscient, sauta sur les pavés.
- Prêtez-moi votre pistolet, dit-il. Ils m'ont fauché le mien. Coplan lui tendit l'arme.
- Thanks, grommela l'Américain. Et dépêchez-vous...
- Comptez sur moi ! jeta Francis avant d'appuyer sur l'accélérateur.
Foster regarda s'éloigner la voiture, puis il chercha le n° 186.

CHAPITRE VIII

La Buick ne remonta du port qu'une bonne heure et demie plus tard. Coplan avait eu toutes les peines du monde à faire accepter ce passager étranger, sans papiers, inculpé de meurtre mais soustrait

clandestinement à la justice espagnole. Il avait dû déployer tous ses talents oratoires pour convaincre le commandant qu'un refus entraînerait de graves conséquences. Il endossa allégrement toutes les responsabilités, signa les documents qu'on lui soumit, argua de sa qualité d'inspecteur à la D.S.T., bref, fit tant et si bien que finalement Cordero fut enfermé dans une des cellules du paquebot.

Coplan remit au commandant un message en code destiné à être transmis par radio dès que le navire aurait quitté les eaux territoriales espagnoles. Il apprit alors que le vapeur ne remontait pas directement sur Marseille, mais qu'il allait encore à Valence, qu'il repassait par Palma et qu'enfin il rejoindrait son port d'attache. Ceci ne modifia pas la décision de Coplan : que Liliane Rougier et Cordero eussent à séjourner à bord quelques jours de plus avant d'être entendus sur la mort de Garfield ne portait pas à conséquence.

Fortement soulagé d'avoir vaincu tous les obstacles, il redescendit sur le quai et, avant de monter en voiture, il alluma sa dernière Gitane.

Dix minutes plus tard, il débouchait sur la Plaza Gomila. Le signal rouge qui l'avait arrêté trois heures auparavant, alors qu'il trimbalait ses deux éclopés, l'immobilisa de nouveau.

Maintenant, seuls quelques noctambules restaient accrochés à ce triangle de terrasses encore illuminées.

Coplan eut quelque peine à se représenter que, entre-temps, l'assassin de Garfield avait été démasqué et mis en lieu sûr.

Le signal changea, ouvrant la voie. Francis repartit, longea la plaza, mais alors qu'il s'engageait dans la Calvo Sotelo, il songea qu'il ferait mieux de garer la voiture dans une des rues perpendiculaires et de poursuivre son chemin à pied. Le véhicule était trop reconnaissable et la bande adverse savait qu'il avait été dérobé...

Peu après, il alla se ranger dans une voie secondaire, puis il se disposa à rejoindre Foster. Humant l'air frais de la nuit, il marcha d'un pas tranquille, lisant au passage le numéro des maisons. L'éclairage public lui montrait la longue perspective de la rue bordée de part et d'autre par des boutiques aux volets baissés. Deux ou

trois autos étaient garées contre les trottoirs, aucun promeneur ne déambulait plus à cette heure tardive.

Foster n'était pas visible ; sans doute était-il tapi dans un recoin d'ombre, mâchonnant son interminable chewing-gum.

Coplan atteignit le 186, le dépassa. Aucune lumière aux fenêtres, devanture fermée, pas de voiture devant la porte. Le secteur était bigrement calme. Francis continua droit devant lui, espérant que Foster le hélerait de son refuge. Mais lorsqu'il eut parcouru cent mètres, il se demanda si l'Américain n'était pas tout bonnement rentré à l'hôtel.

Revenant sur ses pas, il envisagea d'autres possibilités. Si quelqu'un était sorti du domicile de Schneider, Foster l'aurait pris en filature. Ou bien, si Garcia avait voulu y entrer, l'agent du C.I.A. l'aurait certainement intercepté... Qui sait s'il n'était pas en train de flanquer une raclée à l’Espagnol pour lui arracher d'autres renseignements, quelque part aux environs.

Au bout d'un quart d'heure. Coplan estima inutile de prolonger sa présence sur les lieux. La disparition de Foster sous-entendait qu'un fait intéressant s'était produit ; il était donc peu probable qu'autre chose survienne dans le courant de la nuit. Et si Foster avait besoin de renfort, il aurait l'idée de téléphoner au Victoria.

Coplan redescendit donc vers la plaza Gomila, puis regagna son hôtel. Par acquit de conscience, il s'informa auprès de l'employé de garde si aucun message n'était arrivé pour lui. Non, personne n'avait déposé de lettre, aucune communication n'était parvenue.

Perplexe, Coplan monta dans sa chambre, prit une douche et murmura un juron en se rappelant qu'il n'avait plus de cigarettes, Avant de se mettre au lit, il forma le numéro de la chambre de Foster. La sonnerie retentit plusieurs fois, en vain. L'Américain n'était donc pas rentré.

Après un dernier regard à la baie, au paquebot sous pression amarré au môle et à bord duquel Liliane devait dormir à cette heure-ci, Coplan s'allongea sous les draps et s'endormit presque instantanément.

Dès son réveil, il pensa à Foster. Pourquoi l'Américain n'avait-il encore donné aucun signe de vie ?

Francis éprouva un choc en constatant qu'il était neuf heures et demie. Comment avait-il pu dormir si tard ? Il sauta du lit, s'empara du téléphone, appela Foster. Pas de réponse.

L'absence prolongée de l'Américain devenait franchement insolite. Pourtant, l'agent du C.I.A. n'était pas une mauviette ; de plus, il savait qu'il devait se tenir à carreau. Était-il, malgré tout, tombé dans un traquenard ?

Coplan procéda à une toilette rapide, revêtit son complet, chercha machinalement ses cigarettes avant de se souvenir qu'il n'en avait plus.

Incapable de supporter plus longtemps l'incertitude dans laquelle il se débattait, il se résolut à aller voir du côté de chez Schneider. Quelque chose de louche avait dû se passer dans ce coin-là...

L'ennui, c'est qu'il n'était pas armé, il avait remis son pistolet à Foster la veille. Il réfléchit à la meilleure façon de s'en procurer un. Il pouvait évidemment acheter un revolver d'alarme ayant toutes les apparences d'un browning véritable, mais ce Jouet n'était qu'un pis-aller ; un pistolet chargé à balles, et de gros calibre de préférence, aurait mieux fait son affaire...

Il descendit dans le hall, se présenta au comptoir de réception.

- Pas de courrier pour moi ? s'enquit-il, sceptique.

- Quel numéro de chambre, monsieur ?

- 72.

Le préposé avisa le casier correspondant à ce numéro, aperçut un pli. Il le prit pour le remettre au voyageur.

Coplan, intrigué, contempla l'enveloppe. Pas de timbre, pas d'adresse : simplement son nom écrit à la main. Il glissa l'index sous le rabat, déchira le bord supérieur et découvrit deux feuilles de papier pliées l'une dans l'autre. Sur la première étaient écrits ces mots :

« *Désolé, mon vieux, mais nos routes bifurquent ici. Vous tenez votre coupable, votre boulot est terminé. Le mien commence. Merci pour hier soir. Sincèrement vôtre. Foster*. »

L'autre feuille, c'était la procuration signée par Liliane Rougier pour l'enlèvement de ses bagages...

« *Sincèrement vôtre*... » La vache ! Le faux-jeton... Il avait bien choisi le moment, soigneusement prémédité son coup ! Quand il était sorti de la voiture, dans la Calvo Sotelo, il savait qu'il s'assurait une avance de plusieurs heures, et qu'il couperait l'herbe sous le pied au collègue qui l'avait secondé. Il avait même récupéré le revolver, le salaud !

Coplan n'était pas seulement en rogne, il était surtout froissé dans son sens de la camaraderie. Car l'Américain ne se contenait pas de le laisser tomber, il allait rendre impossibles les recherches ultérieures.

A présent, si Francis s'obstinait à poursuivre ses investigations, il serait dans le cas d'un type qui voudrait ramasser des œufs en étant précédé par un bulldozer...

Et dire que depuis plus de sept heures il se rongeait les sangs pour Foster, alors que ce dernier devait rigoler dans sa barbe.

Les Américains ne devaient pas tenir outre mesure à ce qu'un de leurs alliés mesurât la faiblesse de leur système défensif...

De toute façon, c'était moche.

Coplan glissa les deux feuilles dans sa poche et décida de déjeuner. Rien de tel que se garnir l'estomac pour se clarifier les idées.

Par la force de l'habitude, Il coula un regard vers la table qu'avaient occupée Liliane et Garcia. L'Espagnol n'y était pas, évidemment. Plus jamais il ne remettrait les pieds au Victoria...

Coplan fut tenté d'envoyer un télégramme à Pasquier pour lui exposer le cas. Devait-il, dans ces conditions, s'acharner à éclaircir le mystère de la mort de Garfield ? Cette pensée l'eut à peine traversé qu'il la rejeta. Bien sûr, qu'il devait aller de l'avant. C'est pour ça qu'il était venu à Palma...

Après son petit déjeuner, il commanda un paquet de cigarettes ; les premières bouffées qu'il inspira restaurèrent étrangement son moral.

Il se posa soudain une question singulière : depuis le début, l'Américain n'avait-il pas gardé pour lui certains éléments de première importance dont il comptait faire usage à son profit personnel ?

Question stérile, jugea-t-il peu après, puisque personne, sauf Foster, n'en connaissait la réponse.

Repoussant sa tasse de café, il se leva et partit.

Il se rendit tout droit dans la succursale d'une banque française installée au Paseo Generalisimo Franco et demanda à être reçu par le directeur. Au terme d'une négociation conduite avec tact et fermeté, il obtint en prêt l'un des pistolets du service de protection de la banque. Il dut signer une décharge, montrer sa carte officielle et promettre sur l'honneur qu'il informerait la direction, lors de la restitution, de l'usage qu'il aurait pu faire de l'arme.

Quand il refranchit le seuil de l'établissement, il possédait un MAP 9 mm capable de foudroyer un éléphant à cinquante mètres.

Sautant dans un taxi, il se fit véhiculer jusqu'à l'extrémité de la Calle Calvo Sotelo puis, à pied, il revint en flânant du côté du magasin de Schneider.

La boutique était ouverte. Dans la vitrine, des postes de radio voisinaient avec des fers à repasser électriques, des lampes-torches et des lampes de table. Ce commerce avait un petit air paisible et rassurant. Il était difficile de croire que cette façade innocente dissimulait des activités criminelles.

Francis entra.

Un homme rougeaud, ventripotent, aux yeux clairs soulignés par des poches, interrompit un bricolage pour s'enquérir :

- Que desea Usted, senor ?

- Vous n'auriez pas une bonne torche électrique ? demanda le visiteur dans la même langue, en promenant autour de lui un regard curieux.

- Si, dit le commerçant. J'en ai même plusieurs modèles.

Il entreprit de montrer tout son assortiment, depuis la lampe de poche ordinaire Jusqu'aux puissants projecteurs longs de vingt centimètres et larges de quatre. Tout en déballant sa marchandise, il questionna d'un ton distrait :

- Vous n'êtes pas français, par hazard ?

- Oui, admit Coplan. Ça s'entend ?

- Un rien... Voyez, c'est tout ce que je puis vous proposer...

De la main, il frôlait les différents modèles. Il s'était exprimé en français avec la même aisance qu'en espagnol. Son principal souci semblait être de vendre.

Coplan examina les trois torches du plus gros calibre, s'informa des prix. L'homme les lui indiqua.

- Avez-vous aussi des ampoules de rechange ?

Le gros commerçant réfléchit en se pinçant la lèvre inférieure, les yeux dans le vague.

- Mm.,. Oui, je dois en avoir. Vous permettez, je vais voir dans la réserve.

Sur le point de passer dans l'arrière-boutique, il se ravisa :

- Combien vous en faudrait-il ? Et pour quel modèle ?

- Celui-ci, dit Coplan en levant une des torches. Mettez-m'en six.

L'autre opina, disparut par l'encadrement de la porte du fond. Coplan se retourna, bloqua la porte d'entrée d'un tour de clé, traversa le magasin en trois enjambées silencieuses ; torche d'une main, pistolet dans l'autre, il rejoignit l'homme dans la pièce adjacente.

L'électricien ouvrit de grands yeux, surpris par cette intrusion, mais son expression changea encore sensiblement quand il vit, pointé sur lui, le canon d'un revolver.

- Qu'est-ce que... bredouilla-t-il, levant les mains en un geste involontaire.

- Je voudrais dire deux mots à un certain Schneider, gronda Coplan. C'est vous ?

Le gros type recula, son sang reflua de son visage.

- Oui, articula-t-il, les lèvres sèches. C'est moi...

- Bon. Alors, pas d'histoire. Répondez vite : pourquoi avez-vous fait assassiner Garfield ?

Un silence écrasant enveloppa les deux antagonistes. Le bonhomme semblait médusé, ses bras courts retombèrent.

- En l'air, enjoignit Coplan, sec comme un coup de trique.

Son interlocuteur obéit. Il était blême. Aucun son ne sortit de sa gorge quand il ouvrit la bouche.

- Reprenez-vous, marmonna Coplan. Je vous ai posé une question : répondez, et je m'en vais. Si vous me vendez de la salade, vous ne me verrez plus sortir, car vous serez mort. Alors ?

- Je ne suis pour rien dans la mort de Garfield, assura Schneider lentement, hypnotisé par le canon braqué sur lui.

- Bien sûr, fit Coplan, sarcastique. Encore deux phrases aussi idiotes et demain il y aura une lettre de faire-part sur votre vitrine. Quel était, le but de votre entretien avec l'ingénieur, quand il vous a vu la semaine dernière ?

Brusquement, une bouffée de sang envahit la face du bonhomme. Il vira au rouge foncé, ses yeux s'injectèrent, sa mâchoire se contracta.

- Hole mich der Teufel (Le diable m'emporte) ! explosa-t-il, enragé. Vous m'emmerdez, avec votre Garfield ! Je me fous de Garfield, mort ou vivant !

- Cessez de crier, ordonna Francis, glacial. Vos bras en l'air !

Le commerçant respirait par saccades, ivre de fureur contenue. Il lui fallut bien une demi-minute pour redevenir maître de lui, après avoir frôlé la congestion.

Coplan reprit d'une voix calme :

- Dites-moi comment s'est déroulée cette entrevue ; je suis pressé...

Schneider s'affala lourdement sur une chaise, s'essuya le front d'un coup de sa manche. Après son éclat, il avait l'air hébété.

- Vous êtes le second à venir m'embêter avec cette histoire, grommela-t-il, le visage sombre. Si j'avais su que ça me vaudrait tant d'ennuis pour un gain aussi modeste, j'aurais fichu à la porte le type qui est venu me présenter cette affaire...

Coplan dressa l'oreille. Ainsi donc, Foster était passé avant lui et il avait quitté Schneider sans le molester ?

Un peu radouci, il dit :

- Expliquez-vous... Vous êtes de nationalité allemande, si je comprends bien ?

Le canon de son revolver s'était abaissé. Schneider soufflait comme un phoque. Un coude appuyé sur son genou, il déclara :

- Oui, je suis de nationalité allemande... Il y a un peu plus d'un mois, un individu disant s'appeler Garcia est venu me trouver. Il m'a dit qu'il n'avait pas l'intention de troubler ma tranquillité, mais que j'avais tout intérêt à lui rendre service. J'ai compris ce que cela signifiait : Je suis ingénieur, j'ai été attaché aux laboratoires de la Luftwaffe au cours de la dernière guerre, comme spécialiste du radar. Après la défaite, quand j'ai vu qu'Américains et Russes voulaient nous mettre le grappin dessus pour nous atteler à leurs propres recherches, je me suis défilé ; j'ai pu passer en Espagne et je me suis installé ici, à Palma, comme marchand d'appareillage électrique. A mon âge, et après tout ce que j'ai vu, on n'aspire plus qu'à une chose : que tout le monde vous fiche la paix !

Il s'exprimait avec une conviction et une sincérité indéniables. Coplan savait qu'ils étaient quelques-uns ainsi, dans tous les coins du monde, à trembler qu'on vienne brusquement les arracher à leur

anonymat pour les employer, une fois de plus, à la préparation de la guerre.

- Que vous a proposé Garcia ?

L'Allemand parut un peu réconforté par l'attitude compréhensive de Coplan.

- Il m'a proposé un marché qui n'avait rien de malhonnête en soi... C'était, en quelque sorte, une consultation. Il allait, me disait-il, m'envoyer un ingénieur américain hautement qualifié en radar, lequel me confierait le schéma d'un transpondor actuellement à l'étude dans une usine des États-Unis. Je devais entamer avec lui une conversation banale ne lui permettant absolument pas de se rendre compte de ma compétence dans ce domaine et lui poser une question bénigne destinée à voir si, oui ou non, il fournissait des informations exactes. Je ne sais pas si vous avez une idée de ce qu'est un transpondor...

- J'en ai une notion approximative...

- Bon, alors vous allez comprendre comment je m'y suis pris : supposez que je vous demande l'heure... Vous regardez votre montre ; si vous savez qu'elle retarde de cinq minutes par exemple, vous effectuez mentalement la correction : vous me fournissez l'heure exacte en contemplant une indication fausse. Vous me suivez ?

Coplan fit un signe d'assentiment. Schneider continua :

- J'ai demandé distraitement à Garfield sur quelle fréquence était transmise l'impulsion d'interrogation. Automatiquement, son esprit a pensé à la station de radar émettrice, et il m'a cité un chiffre. Il n'a pas songé au transpondor dont il me remettait le schéma, il a répondu avec sincérité, en technicien habitué aux émetteurs. Or il est bien évident que le transpondor doit être réglé sur la fréquence d'identification pour envoyer une réponse satisfaisante... Sinon, n'étant pas sollicité, il reste muet. Or, après le départ de Garfield, une étude approfondie du schéma m'a prouvé que ce transpondor n'était pas calibré pour fonctionner sur la fréquence qu'il m'avait citée. En fait, l'ingénieur a fait comme vous avec la montre : il a répondu juste en dépit d'une indication fausse, fournie par son

schéma. Je l'avais coincé : Garfield livrait des renseignements faux...

« *Et c'est pour ça qu'il a été liquidé, enchaîna mentalement Francis. Le pauvre type ne trahissait pas*... »

- Je devine la suite, dit-il à haute voix. Combien vous a-t-on payé pour ce travail ?

- Cent dollars, dit Schneider avec amertume. Ils en auraient payé cent mille qu'ils faisaient encore une bonne affaire, en sachant désormais à quoi s'en tenir sur leur informateur, mais ils ont abusé de la situation...

Le cerveau de Coplan fonctionnait. Au centre de l'affaire, il y avait Garcia. Cordero était loin d'être un imbécile. Pour couvrir son chef, il avait orienté ceux qui l'interrogeaient sur une piste valable, mais secondaire. En un sens, il n'avait pas menti en prétendant que c'était Schneider qui avait prononcé la condamnation à mort de Garfield. Mais, du même coup, il détournait les enquêteurs de Garcia et lui procurait une sérieuse avance pour disparaître de la scène.

- Avant moi, un Américain est également venu vous interviewer ? demanda Francis, presque indifférent.

- En pleine nuit... confirma Schneider, rancunier. Il est parvenu à me faire ouvrir, vers trois heures du matin, en criant que quelqu'un venait de s'électrocuter et qu'il fallait un homme de métier pour couper le courant.

Coplan retint un sourire. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer le culot de Foster, s'attaquant seul, en pleine nuit, à ce qu'il croyait être le quartier général d'une bande.

Il rengaina son pistolet, soupesa la torche qu'il tenait dans la main gauche. Virtuellement, tous les problèmes étaient résolus... Il savait qui avait tué Garfield, et pourquoi. Il avait acquis la certitude que l'ingénieur n'avait pas cédé de secrets essentiels.

Seul un point le chiffonnait encore au service de quelle puissance opérait ce réseau spécialisé dans les questions de radar ? Cela, seul Garcia devait le savoir... Et peut-être déjà Foster, à l'heure actuelle...

- Je vous dois combien ? s'enquit-il avec une désinvolture outrecuidante en montrant la lampe-torche.

Cette fois, ce fut au tour de Schneider d'esquisser un sourire.

- Ça, dit-il, c'est un problème d'ordre commercial. Repassons dans le magasin...

Coplan fit demi-tour, s'en alla vers le comptoir, suivi par le gros Allemand. Ils se retrouvèrent dans la même situation qu'un quart d'heure auparavant.

- C'est 80 pesetas, marmonna Schneider.

Puis, avec une grimace dégoûtée : «... *Et la consultation, elle est gratuite*. »

- Merci, dit Francis en déposant quatre billets crasseux sur la tablette. J'espère qu'on ne viendra plus vous déranger.

Il marcha vers la porte, se souvint qu'il l'avait lui-même fermée à clé et fit jouer la serrure en jetant un coup d'œil à l'extérieur.

Il avait eu tort de prononcer sa dernière phrase. L'auto qu'il avait garée la nuit dans une rue perpendiculaire, la Buick, elle était là, juste en face.

CHAPITRE IX

Coplan redonna un tour de clé, recula de deux pas, se tourna vers Schneider. Ce dernier, stupéfié par cette volte-face, le dévisagea interrogativement.

- Désolé, dit Francis d'une voix imperceptiblement altérée. Le moment est mal choisi pour sortir de chez vous...

- Pourquoi ? s'enquit l'Allemand, gagné par une nouvelle inquiétude.

- Pour deux raisons... Garcia et ses acolytes sont à l'extérieur : ils viennent vous descendre, mais ils croient que vous êtes allé faire une course. J'avais fermé la porte à clé afin que notre conversation ne soit pas interrompue. S'ils me voient sortir, ils me reconnaîtront et sauront que vous êtes là.

Coplan avait compris en un éclair la signification de la présence de la Buick. Après la bagarre de la veille et l'enlèvement de Cordero, la bande voulait fermer la bouche à l'Allemand qui en savait trop sur leurs objectifs. En arrivant dans la Calle Salvo Sotelo, Garcia et ses

hommes avaient aperçu leur voiture abandonnée dans l'autre rue, l'avaient récupérée et ils comptaient s'en servir, aussitôt leur coup fait, pour s'éloigner à toute allure.

Schneider était redevenu très pâle. Ses deux mains étreignaient convulsivement le rebord du comptoir.

- Vous croyez qu'ils vont m'assassiner ? questionna-t-il, à la fois indigné et saisi à la gorge par une anxiété glaçante.

- C'est dans la logique des faits. Ne restons pas plantés ici, on pourrait nous voir du dehors...

Les deux hommes refluèrent vers l'arrière-boutique, s'engouffrèrent dans la réserve.

- Mais je ne leur ai causé aucun tort, se lamenta Schneider, effaré qu'on pût songer à le tuer froidement sans lui donner le temps de se défendre.

- A présent, vous êtes un danger pour eux. Ce que vous m'avez révélé est terriblement compromettant : ils veulent vous empêcher de raconter votre entrevue avec Garfield, ne sachant pas que vous l'avez déjà relatée deux fois...

L'Allemand s'effondra derechef sur sa chaise. Chaque fois qu'il s'imaginait être définitivement sorti du pétrin, une perspective plus alarmante que les précédentes surgissait.

Maintenant, deux ou trois tueurs guettaient son magasin, et ceux-là ne voudraient rien entendre : ils l'abattraient ou l'égorgeraient sans discussion... Le glas des quelques années de tranquillité qu'il avait connues était en train de sonner.

Les réflexions de Coplan n'étaient guère plus optimistes. Il se sentait pris dans une nasse. Les autres, pour liquider l'Allemand ou pour éviter qu'on le contacte, surveilleraient l'immeuble jour et nuit s'il le fallait.

Coplan alluma une cigarette, question de reconsidérer les choses avec plus de détachement. En ce qui le concernait, sortir de la maison ne présentait qu'un risque limité : en plein jour, dans une artère aussi fréquentée, une agression brutale devait tourner mal pour celui qui la commettrait.

Mais il y avait Schneider... Coplan n'était pas homme à plaquer un type en danger de mort, quel que fût son passé ou sa nationalité.

- Connaissez-vous un nommé Cordero ? demanda-t-il par une de ces sautes dont son esprit était coutumier.

- Oui, dit Schneider en relevant les yeux, le front barré d'une ride verticale. Un ami de Garcia ?

Francis opina et dit :

- Vous ne savez pas où ce quidam habite ?

- Si... Il occupe une villa sur les hauteurs, entre Terreno et Callamayor. C'est là que j'ai dû porter les plans amenés par Garfield, et donner le résultat de l'entrevue.

Coplan respira. Depuis un bout de temps, il était tracassé par ce détail : l'organisation coiffée par Garcia devait avoir un siège, un lieu de rendez-vous, un port d'attache quelconque où convergeaient les renseignements et d'où ils étaient retransmis.

- Le type qui est venu vous trouver avant moi, vous a-t-il posé la même question ?

Schneider fouilla sa mémoire réticente.

- Il me semble que oui, dit-il enfin, sans trop discerner l'utilité d'une telle indication.

Coplan tira pensivement une longue bouffée de sa cigarette. Des tas de choses dépendaient de la décision qu'il devait prendre.

Les rôles avaient changé ; il n'était plus un investigateur poursuivant son enquête dans l'ombre, à l'insu de ses adversaires ; il était à présent un ennemi identifié, cerné par une bande prête à tout pour effacer derrière elle les traces susceptibles de la mettre en péril.

- Cette maison n'a pas d'autre issue ? demanda-t-il sans y croire.

- Non, dit Schneider, accablé. Je l'occupe de haut en bas, on ne peut passer que par le magasin...

Attirer les agresseurs pour les démolir un à un à coups de pistolet provoquerait une révolution dans le quartier. La police espagnole arriverait à fond de train, elle fourrerait le nez dans cette histoire, arrêterait les survivants... Impensable.

Appeler un taxi par téléphone et se précipiter dedans avant que Garcia et ses hommes aient le temps d'agir ne valait guère mieux. Le taxi serait immédiatement pris en chasse par la Buick, et où iraient-ils, Schneider et lui ?

- Et les toits ? s'informa Francis, par simple souci d'examiner méthodiquement toutes les possibilités.

- Rien à faire, trancha l'Allemand. J'ai posé assez d'antennes dans les environs pour connaître la disposition des toitures avoisinantes. Pas moyen de s'évader par là.

Un sentiment d'angoisse perçait dans ses derniers mots. Schneider revivait ses terreurs d'homme traqué, vieilles de dix ans mais encore vivaces dans son esprit.

Coplan continua de réfléchir, tâchant d'élaborer un plan qui garantirait sa sécurité comme celle de l'Allemand, sans éveiller l'attention des voisins ou des passants, et qui prendrait la bande de Garcia tellement au dépourvu qu'elle ne saurait rien faire.

- Montons au premier, dit-il. Je voudrais jeter un coup d’œil par la fenêtre.

Schneider appuya ses deux mains sur ses genoux pour se dresser. Chose étrange, à présent il puisait un certain courage dans la présence du Français. Il voyait en lui un allié, le seul allié qu'il eût jamais eu dans sa vie, et envers lequel il sentait naître une obscure gratitude.

- Vous croyez que nous en sortirons ? demanda-t-il, lourdaud et gauche, en se dirigeant vers l'escalier.

Coplan, lui emboîtant le pas, ne voulut pas afficher une confiance prématurée.

- Je l'espère, dit-il, plutôt évasif. Le seul avantage de notre situation, c'est que nous avons le temps. En plein jour, Garcia n'osera pas fracturer la porte d'entrée, mais la nuit prochaine il faudra que nous soyons hors d'ici... Quand ils s'apercevront que la clé est à l'intérieur, ils sauront que vous êtes dans la maison.

Ils atteignirent le premier étage, entrèrent dans une pièce proprette, une salle à manger bourgeoise classique. Schneider s'était acheté une salle à manger pour lui tout seul, afin de se prouver matériellement que son existence était redevenue normale. Il y avait des rideaux de velours aux fenêtres, comme dans les pays du nord.

Coplan alla se poster dans un des coins, écarta le rideau et explora la rue ensoleillée où flânaient des touristes. La Buick n'avait

pas changé de place. Ne voyant que le trottoir d'en face, Francis ne parvint à repérer qu'un individu au va-et-vient suspect. Ce n'était pas Garcia, ni le type qui avait reçu un coup de crosse sur la figure à quelques dizaines de mètres du club Jack el Negro.

Debout dans le fond de la pièce, craignant de s'approcher de la fenêtre, Schneider articula :

- Vous distinguez quelque chose ?

Coplan laissa retomber le rideau, haussa les épaules.

- Assez pour être sûr de ne pas me tromper.

Puis, contournant la table polie au centre de laquelle trônait une coupe en cristal garnie de fruits artificiels, il vint s'asseoir à deux pas de l'Allemand et ajouta :

- Ce ne serait pas un mauvais truc, si on pouvait leur faire croire que vous êtes déjà mort...

Schneider le contempla avec fixité, les traits tendus.

- Votre idée n'est pas mauvaise, admit-il au bout de quelques secondes, après avoir réalisé que c'était en effet le seul moyen de faire renoncer les autres à leur projet. Mais comment leur donner le change ?

- En leur montrant votre cadavre, dit Coplan, imperturbable, secrètement égayé par le trac qu'il voyait renaître dans les prunelles glauques de l'ex-ingénieur.

- Que... qu'est-ce que vous entendez par là ? questionna Schneider, les muscles contractés.

- Que si vous sortez d'ici les pieds devant, expliqua Coplan, ils n'auront plus aucune raison de vous assaillir. Nous allons appeler une ambulance.

Le commerçant parut un peu soulagé, ayant compris où le Français voulait en venir.

- Himmel ! soupira-t-il, tout en méditant cette solution relativement rassurante et assez simple. Mais vous ?

- Moi ? Je vous ai trouvé évanoui en entrant pour acheter une torche... Et je vous accompagne à l'hôpital par bonté d'âme... Les types de Garcia, en me voyant sortir derrière la civière, vont se figurer que c'est moi qui vous ai descendu.

- Hoch ! lâcha l'Allemand, soufflé par tant de machiavélisme. Mais après... à l'hôpital, quand on verra que je n'ai rien ?

- Vous aurez quelque chose, dit Francis avec la même tranquillité. Je vais vous assommer.

Dix minutes plus tard, une ambulance enfila à toute allure la Calvo Sotelo en faisant fonctionner son avertisseur à plein régime.

Lorsqu'elle stoppa devant le magasin, un attroupement se créa. Coplan ouvrit la porte toute grande, fit aux infirmiers un signe du pouce indiquant que la personne à enlever se trouvait dans l'arrière-boutique. Un agent de police se hâta pour disperser les gens. Un tramway, paralysé par la foule, essaya de se créer un passage par des coups de sonnette impératifs.

A peine quelques secondes s'écoulèrent, puis les hommes en blouse blanche, portant une civière sur laquelle reposait le gros corps inerte de Schneider recouvert d'un drap jusqu'au-dessus du visage, fendirent le groupe de badauds.

Coplan, collé au dos du second infirmier, rabattit la porte du magasin derrière lui, la referma à clé et monta dans l'ambulance avec la sereine autorité du « *témoin* » responsable de la mobilisation d'un service officiel.

La voiture s'ébranla, son avertisseur réclamant à tout casser la voie libre. Elle accéléra puis, superbe, brûla l'inévitable feu rouge de la plaza Gomila avec la complicité de l'agent de garde, et fonça vers l'hôpital.

La Buick ne put se dégager de l'encombrement que trois minutes plus tard. Les trois individus installés sur les banquettes étaient perplexes. De la scène à laquelle ils venaient d'assister, ils retenaient surtout un point : l'homme qui avait tiré Foster de leurs griffes et capturé Cordero avait également découvert l'adresse de Schneider et, le croyant affilié à leur bande, il l'avait liquidé. Il les avait pris de vitesse, leur était passé sous le nez et comptait sans nul doute poursuivre son offensive.

Tant que cet homme vivrait, leur existence à tous ne vaudrait pas cher.

Depuis qu'un de ses acolytes lui avait communiqué le signalement de ce dangereux personnage, Garcia se demandait s'il ne l'avait jamais rencontré.

Maintenant qu'il venait de le voir sortir de chez Schneider, il se souvenait avoir vu cette tête antérieurement. Ce type trop entreprenant logeait au Victoria.

En sortant de l'hôpital avec Schneider, dont l'occiput était décoré d'une large croix de sparadrap, Coplan demanda :

- Pourriez-vous disparaître de Palma pendant une semaine ou deux ? Vous avez peut-être un ami chez qui vous pourriez vous réfugier et où je pourrais vous atteindre en cas de nécessité ?

L'ex-ingénieur, la caboche encore douloureuse, voulut machinalement se gratter mais ses doigts touchèrent le pansement rugueux.

- ... Oui, déclara-t-il. Il y a Muller, à Puerto Soller... Il tient un garage : l'agence Volkswagen pour la région.

- Eh bien, un bon conseil : filez-y tout de suite, en taxi, et ne remettez plus les pieds à Palma avant que je vous fasse signe. Où se trouve exactement cette villa qu'habitait Cordero ?

Schneider examina son interlocuteur avec un mélange d'admiration et d'incrédulité.

- Vous songez à y aller seul ? s'inquiéta-t-il, les sourcils joints.

- Un browning neuf millimètres est un bon soutien moral. En plus, il y a peu de chances que la bicoque soit encore occupée.

Coplan pensait à Cordero, mis aux fers à bord du paquebot ; à Garcia, qui possédait une chambre au Victoria ; aux tueurs de la Buick en patrouille dans Palma.

- Dans ce cas, dit Schneider, pourquoi y allez-vous ?

- Pour fouiller leurs archives... Je voudrais savoir pour le compte de qui ces canailles opèrent.

L'Allemand plissa les yeux, prit un air rusé.

- Cela ne me paraît pas difficile à élucider, émit-il avec un sourire sibyllin. Qui peut s'intéresser aux radars américains ?

Coplan l'interrompit :

- Non, je me méfie de tout ce qui semble limpide, et surtout quand cette clarté apparente heurte la logique.

En son for intérieur, il concevait mal que les Soviets eussent entretenu aux Baléares une organisation destinée à les renseigner sur les défenses de Panama. A leurs yeux, l'Espagne est le pire endroit d'Europe ; ils n'ont d'ailleurs aucune relation diplomatique avec le pays de Franco.

Coplan ne désirait pas débattre cette question avec Schneier, mais il était convaincu que la bande de Garcia était patronnée par un autre pays que la Russie.

De son côté, l'ex-ingénieur de la Luftwaffe n'insista pas pour engager une discussion à ce propos.

- Bon, conclut-il. Si vous voulez perquisitionner la villa de Cordero, ça vous regarde, après tout... Vous connaissez la route allant de Palma à Callamayor ?

- Oui.

- A peu près à mi-chemin, on passe sous un pont du chemin de fer. Cent mètres plus loin, après le virage, se trouve un hôtel appelé Bahia Azul. La villa est perchée tout juste derrière, trente mètres plus haut, à flanc de colline. On ne peut y accéder qu'à pied, par un chemin quittant la route principale environ cinquante mètres au-delà de l'hôtel. Il y a d'ailleurs un arrêt de l'autobus à cet endroit-là. Vous y êtes ?

— Je vois l'endroit d'ici, affirma Coplan. Depuis Terreno, il n'y a pas vingt minutes de marche.

- C'est à peu près le temps que j'ai mis le jour où j'y suis allé, estima Schneider, approbateur. J'espère qu'il ne vous arrivera rien de fâcheux.

Il braquait sur Francis un regard de gros chien timide ; il aurait voulu exprimer mieux ce qu'il ressentait, mais ne trouvait pas les mots. Il était reconnaissant, un peu ému et gêné.

- Oubliez vos connaissances en matière de radar, lui dit Coplan avec une bienveillance réfléchie. De nos jours, une compétence trop

poussée dans certaines branches est plus mortelle qu'une maladie incurable. Filez à Solder et n'en bougez plus.

Il s'en alla d'un pas vif, insensible à la chaleur cuisante du soleil dépassant le zénith. Ça tapait encore plus dur qu'à Nice.

Au premier coin de rue, il héla un taxi pour se faire conduire à l'hôtel Victoria. Quand la voiture eut rejoint le port, il remarqua que le paquebot de la C.N.M. n'était plus amarré au môle. En ce moment, le vapeur devait voguer vers Valence.

Au souvenir de Liliane Rougier se superposa celui de Cordero et de Garcia. S'ensuivit une série de déductions au terme desquelles Coplan changea brusquement d'avis. Il interpella le chauffeur :

- Demi-tour. Menez-moi à la plaza Mayor.

- Si, senor, dit poliment le conducteur. Les pneus du tacot crièrent tandis qu'il décrivait un virage ahurissant.

Coplan venait de s'aviser qu'après s'être exposé en plein jour à la vue des séides de Garcia, le quartier de Terreno en général et le Victoria en particulier étaient devenus pour lui extrêmement malsains.

CHAPITRE X

Vers une heure du matin, Coplan sortit des fourrés où il s'était dissimulé depuis la tombée de la nuit pour observer le chemin conduisant à la villa de Cordero. Le fait que personne ne l'eût emprunté à la montée ou à la descente semblait bien prouver que le bungalow ne servait plus d'habitation aux associés de Garcia.

Si, du côté de la mer et sur la route, la nuit était tachetée de points lumineux, et si du ciel étoilé tombait une douce clarté bleuâtre, une obscurité assez profonde régnait sur le chemin zigzaguant qui escaladait le flanc de la colline.

Francis gravit la côte sans faire usage de sa torche. En six ou sept minutes, il parvint aux abords de la villa, en fit le tour pour s'assurer qu'aucune fenêtre n'était illuminée sur le flanc arrière. Si quelqu'un logeait encore dans ce pavillon, il devait être endormi.

L'immeuble, érigé sur un terrain en pente, était plus haut sur le devant que sur l'arrière. Il y avait une entrée sur les deux façades, un balcon circulaire enserrait trois côtés et venait coïncider avec le sol, au niveau de la porte de derrière.

Coplan se demanda s'il allait s'introduire clandestinement dans la bâtisse ou si, auparavant, il n'allait pas sonner carrément pour obliger un occupant éventuel à se montrer. Ceci lui suggéra une autre précaution : les yeux levés, il refit un tour complet de la villa, découvrit les isolateurs auxquels s'accrochait la ligne téléphonique. Du balcon, on pouvait les atteindre.

Coplan remonta le coteau, enjamba la balustrade et prit pied sur le balcon. A l'aide d'un canif, il cisailla les deux fils qui, l'un après l'autre, fouettèrent l'air et allèrent s'enrouler sur eux-mêmes dans les fourrés avoisinants.

Des grillons chantaient à tue-tête, couvrant de leur litanie aiguë le lointain murmure de la mer. Après un dernier regard aux alentours, Francis s'emplit les poumons de l'agréable brise nocturne et décida d'entrer dans la villa. Il n'avait aucun ustensile propre à fracturer les serrures, mais cela ne constituait pas un handicap ; on peut toujours forcer une fenêtre...

Coplan finit par fixer son choix sur une large baie vitrée s'ouvrant sur le balcon, sur le côté droit de la bâtisse. Lorsqu'il se fut assuré qu'il ne suffisait pas d'en repousser les battants, maintenus en place par une espagnolette, il défonça la vitre d'un coup sec du coude. Des débris de verre tombèrent sur les dalles ; le bruit se confondit presque avec la cacophonie grinçante qu'émettaient des milliers de grillons frénétiques.

A l'aide de son mouchoir, Francis retira les morceaux de vitre encore encastrés, agrandit l'ouverture et se faufila à l'intérieur. Une odeur parfumée lui caressa les narines. Une femme avait dû séjourner dans ces pièces...

Un peu découragé à l'idée de fouiller cette maison de fond en comble, ce qui ne représentait pas un mince travail, Coplan saisit sa lampe-torche, pressa le bouton à ressort. Un rond de lumière blanche s'inscrivit sur la moquette, se promena sur les meubles sans

remonter plus haut que le rebord des fenêtres. C'était une chambre à coucher, avec lit-divan, penderie, commode et deux sièges bas.

L'examen rapide des lieux démontra que la pièce ne contenait rien d'intéressant. Passant dans la chambre adjacente, Coplan poursuivit son exploration en pestant contre Foster, qui l'avait sans doute précédé dans cette bicoque. Si un document très révélateur avait été rangé par l'un des locataires antérieurs, l'Américain l'avait certainement subtilisé. Mais Francis n'en demandait pas tant : il ne cherchait qu'un simple indice, un nom, une adresse, un mot quelconque susceptible de donner un nouvel élan à son enquête et d'orienter ses démarches ultérieures.

Successivement, il parcourut les autres locaux : un studio living, une salle à manger, une petite cuisine, une salle de bains, puis deux autres chambres à. coucher. Partout, il nota des traces attestant que la villa, loin d'être abandonnée, devait encore abriter deux ou trois locataires au moins. Des hommes, sans nul doute, si l'on se référait au désordre très spécial que des célibataires s'entendent à créer quand aucune femme ne surveille leurs agissements.

Coplan éprouva une petite crispation en réalisant que sa perquisition ne pouvait se tu longer trop, attendu qu'un importun pouvait s'amener d'un instant à l'autre. Il activa donc sa besogne, ouvrant les tiroirs, tâtant les vêtements accrochés dans les penderies, examinant les papiers qui lui tombaient sous la main mais qui, malheureusement, ne lui apportaient aucune indication valable.

Nerveux, mécontent, il continua sans désemparer, l'oreille à l'affût du moindre bruit suspect. Dans une corbeille, il finit par dénicher une enveloppe chiffonnée, vide, adressée à Fabio Cordero. Il empocha le papier, se mit en quête de la lettre mais ne la trouva pas. Il eut beau déplier des prospectus, des magazines déchirés, soulever des emballages de carton, il ne parvint pas à mettre à jour le plus petit fragment de papier à lettre.

Furieux, il renfonça le tout d'un coup de talon ; ou bien le destinataire avait été très prudent, ou bien Foster avait emporté la missive.

Coplan eut envie de tout planter là... Il avait soudain le sentiment très net de risquer gros sans contrepartie substantielle. Il agissait

exactement comme si ses adversaires étaient des imbéciles, comme s'il les supposait assez naïfs pour laisser dans cette villa des indices compromettants... Sa seule excuse, c'est qu'il ne s'était résolu à visiter le bungalow qu'après avoir conclu qu'il n'y avait rien d'autre à entreprendre.

Il descendit à l'étage inférieur, composé d'un hall d'entrée du côté de la façade tournée vers le mer et d'une cave à provisions au même niveau, mais creusée, elle, dans le flanc de la colline.

Au moment où il effectuait un tour du hall, il vit à l'extérieur, à travers la fenêtre, la silhouette sombre d'un homme qui venait vers la villa.

Aussitôt, il fléchit des jambes et s'accroupit, bien que l'arrivant n'eût rien pu distinguer à l'intérieur de la bâtisse. Son cœur cogna un peu plus vite, tandis qu'il réfléchissait en vitesse à ce qu'il allait faire. Il n'eut guère le loisir de méditer longuement car l'inconnu marchait droit vers la porte d'entrée donnant accès au hall.

Coplan jeta un coup d'œil autour de lui. La cave... Il traversa la pièce en trois enjambées silencieuses, s'engouffra dans la cave et referma doucement le battant derrière lui. Alors, plongé dans une obscurité totale, sa lampe-torche éteinte dans une main et son pistolet dans l'autre, il écouta, l'oreille collée contre le panneau.

Il entendit grincer une serrure, puis la porte extérieure s'ouvrit avec un gémissement. Le « clic » d'un interrupteur tinta, et aussitôt le périmètre de l'embrasure derrière laquelle se tenait Coplan se dessina en trois traits lumineux.

L'arrivant ne s'attarda pas ; il grimpa les marches de l'escalier. Le bois verni craqua sous son poids, le son décrut progressivement, puis tout redevint calme.

Le type était-il seul ou venait-il en avant-garde, en prévision d'une réunion prochaine ? Allait-il se mettre au lit ou repartir incessamment ? Allait-Il remarquer qu'un carreau avait été brisé ?

Mille questions de ce genre se posèrent à Francis, tapi dans le noir et encore Indécis quant à la tactique qui serait la plus payante.

En attaquant trop vite, il s'exposait à attraper d'autres types sur le dos alors qu'il questionnera le premier. En n'exploitant pas son avantage, il risquait d'être pris au piège lui-même...

Persuadé que le nouveau venu s'affairait dans les pièces du premier étage, Coplan appuya sur le contact de sa torche pour étudier la disposition des lieux.

Le cercle de lumière se plaqua sur des briques blanchies à la chaux, s'agrandit en s'éloignant sur le mur, accrocha des barriques de vin, un compteur d'électricité. Puis les poils de la nuque de Biplan se hérissèrent.

A trois mètres de lui, debout, la tête penchée, les yeux grands ouverts, Foster lui tirait la langue. Mais ses pieds ne touchaient pas le sol car il était pendu.

Le faisceau de la lampe restait braqué en plein sur le mort, aisément reconnaissable malgré l'horrible rictus qui lui tordait la face.

Coplan tressaillit de la tête aux pieds, en proie à un sentiment de répulsion insurmontable. Oui... L'Américain l'avait bien précédé dans la villa. Et il était mort... Fini. Cet affreux cadavre, voilà tout ce qui restait du superbe athlète qu'avait été l'agent du C.I.A.

Reprenant possession de lui-même, Coplan glissa son pistolet dans la poche intérieure de son veston et s'approcha du pendu, dont les mains étaient garrottées derrière le dos. Il se mit à fouiller les poches de son ancien collègue. Le cadavre pivota lentement dès qu'il le toucha.

Ils lui avaient tout volé, bien entendu. Dans les vêtements de Foster, il ne restait rien, sinon de la poussière de tabac. L'Américain ne pouvait transmettre à son ex-associé le plus petit témoignage posthume qui lui eût permis d'achever la besogne.

Une colère grondante bouillonna brusquement dans les veines de Coplan.

Faisant demi-tour, Il avança vers la porte, écouta. De la lumière brillait toujours dans le hall. Il éteignit sa torche, la fourra dans sa ceinture, saisit son revolver. Ensuite, il tourna le bouton de la porte et sortit de la cave.

Si l'inconnu qui était rentré à la villa avait eu l'intention de se coucher, il aurait éteint la lampe du hall. Dans quelle pièce se tenait-il pour l'instant ?

Francis monta les marches deux à deux, évitant de poser ses semelles en leur milieu afin de ne pas les faire crier. A l'étage, il retint son souffle dans l'espoir de localiser son adversaire.

Il entendit que l'on craquait une allumette dans la chambre sur sa gauche. Ouvrant brutalement la porte correspondante, il se trouva face à face avec un individu dont la moitié de la figure était cachée par un pansement. Seuls les yeux de l'homme trahirent son saisissement.

Agrandis par la stupeur, ils fixèrent Coplan un dixième de seconde, puis s'abaissèrent vers le canon du Map dont la gueule pointait vers le milieu de son corps.

- Manos arriba, ordonna Francis sur un ton sans réplique.

Une sourde satisfaction lui vint de reconnaître le type dont il avait meurtri le visage d'un coup de crosse l'avant-veille. L'autre l'avait reconnu aussi. Il leva les bras avec lenteur, conservant assez de contrôle sur lui-même pour ne pas tenter une manœuvre inconsidérée.

Coplan, le pistolet collé à sa hanche droite, aussi calme en apparence qu'il était surexcité intérieurement, fit un pas en arrière et commanda :

- Sors de là... Vite.

Avec l'intense clarté régnant dans la chambre, le type devait être visible de l'extérieur, et sa posture d'homme tenu en joue équivalait presque à un signal.

Intuitivement, l'inconnu sentit que jamais il n'avait frôlé la mort comme en cette seconde. Son agresseur avait envie de tirer, il devait résister pour ne pas presser la détente, l'éclat fiévreux de son regard le prouvait.

Le blessé obéit. Il fit trois pas en avant, se retrouva sur le palier.

- Descends.

D'un coup de pied au bas des reins, Coplan activa le mouvement, referma la porte restée ouverte et suivit son prisonnier. Dans le hall, celui-ci jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il attendait d'autres instructions.

- Entre dans la cave.

Ces trois mots firent plus d'effet sur l'Espagnol que la menace du revolver. Il verdit, ne bougea pas d'un millimètre. Pour la première fois, un son sortit de sa bouche.

- No.... articula-t-il, presque suppliant.

- Si, dit Coplan en lui envoyant une fois de plus son talon dans les reins pour le propulser vers la tombe de Foster.

L'individu semblait avoir perdu toute sa vigueur. Il alla se plaquer contre le battant avec une lourde mollesse, trébucha parce que le panneau s'écarta au lieu de rester fixe. Un coup de poing entre les omoplates le précipita plus loin, à un mètre du pendu.

Coplan pénétra dans la cave, brandit sa torche et en assena un coup sur le crâne de l'homme. Le choc fut suffisant pour faire tomber le destinataire à genoux et pour dissoudre les velléités de lutte qu'il pouvait encore nourrir. Profitant de ce qu'il était groggy, Coplan abaissa la manette du compteur, de manière à plonger toute la villa dans l'obscurité. Puis, ayant repoussé la porte, il s'adossa contre elle, lampe allumée.

L’Espagnol au visage abîmé posa les deux mains à plat sur le sol, s'assit par terre, ébloui par le faisceau du projecteur.

- Ne bouge plus, gronda Francis, Invisible derrière le cône de lumière. On va bavarder tous les trois.

L'homme émit un gémissement rauque. La présence du pendu, à un pas de lui, le terrorisait autant que la voix de son interlocuteur. La signification de cette macabre mise en scène n'était pas douteuse.

- Qui avait contacté Garfield pour l'inciter à vendre des plans secrets ?

La phrase résonna contre les murs. L'individu baissa le front, ne prononça pas une syllabe.

- Dépêche-toi, conseilla Coplan. Je n'ai pas l'intention d'attendre que tes copains rappliquent.

- Garcia, murmura le prisonnier.

- Garcia est peut-être un caïd, mais il fait tout exécuter par les autres, il ne se compromet jamais. Alors ?

L'espagnol se renferma dans un mutisme obstiné.

Coplan dit :

- Qu'est-ce que tu en penses, Foster ? Au fond, il n'a pas l'air d'un gars qui connaît le dessous des cartes... Ce ne serait pas lui, par hasard, le successeur de Cordero pour les exécutions silencieuses ? Tu devrais pouvoir m'en raconter un bout, là-dessus, toi ?

L'homme s'était ramassé sur lui-même, suant de peur. S'il avait pu livrer un renseignement essentiel, s'il avait possédé la plus minime idée de la manière dont fonctionnait l'organisation, il aurait tout déballé sans l'ombre d'une hésitation. Mais le malheur, c'est qu'il ne savait rien, en dehors du fait que Garcia était son chef et qu'on le payait grassement pour des travaux un peu particuliers...

- Tu ne dis rien, Foster ? Et toi non plus, prix de beauté ?

Il attendit encore deux secondes. Une flamme jaillit du canon, un vacarme infernal retentit dans la cave, une balle frappa l'Espagnol en plein front. L'impact le fit basculer en arrière comme une marionnette de jeu de massacre. Un nuage de fumée s'exhala du rayon de lumière projeté par la torche tandis qu'une odeur de poudre brûlée emplissait l'atmosphère. Le cadavre de Foster oscilla doucement.

Coplan s'agenouilla près de la victime, rafla tout ce que contenaient ses poches, systématiquement, puis quitta la cave.

Dans le hall, il attendit que ses yeux se fussent réaccoutumés à la faible clarté du ciel. Il avait besoin de respirer de l'air frais.

Marchant vers la porte d'entrée, il l'entrebâilla, prêta l'oreille. Les grillons stridaient sans répit, échangeaient leurs incessants messages. Pour quelqu'un ayant les nerfs à vif, la symphonie était horripilante.

Coplan s'engagea sur le chemin, le pas accéléré par la déclivité du sol. Voir la mer au loin lui fit du bien. Il s'emplit les poumons pour chasser l'odeur âcre qui emplissait encore ses narines et qui lui rappelait trop les instants qu'il venait de vivre.

Dévalant le flanc de la colline, il dépassa le dernier tournant ; l'éclairage électrique de la grand-route lui parut bienfaisant, familier.

Il sauta presque sur place quand une voix forte retentit derrière lui, autoritaire, menaçante :

- Halte !

Sa main fila vers la crosse de son pistolet logé dans sa poche intérieure, mais un canon durement appuyé sous ses côtes suspendit son geste. Une main empoigna son épaule, le fit pivoter.

- Ach ! soupira Schneider avec une expression d'intense soulagement. Je croyais qu'ils vous avaient possédé...

- M..., lâcha Francis, surpris. Qu'est-ce que vous foutez-là ?

Son cœur bondissait encore, stimulé par une émotion carabinée.

L'Allemand avait rengainé son arme. Lui aussi avait le souffle court.

- J'ai pensé que vous aviez tort de venir seul, déclara-t-il comme s'il était honteux d'exprimer son opinion. Ces gens-là étant à la fois vos ennemis et les miens, je me suis dit que...

Il se tut, renonçant à expliquer les mobiles qui l'avaient poussé à venir se poster là. Éberlué, Coplan lui demanda :

- Mais depuis quelle heure êtes-vous planqué dans ces buissons ?

- Depuis minuit et demie, avoua le commerçant. J'ai vu passer un homme montant vers la villa, puis, il y a quelques minutes, j'ai perçu une détonation étouffée... Je ne savais pas si on vous avait coincé ou si c'était vous qui aviez liquidé l'Espagnol.

- Venez, dit Coplan. Des collègues à lui pourraient apparaître d'un moment à l'autre.

L'Allemand le suivit. Maintenant, il avait le sentiment d'avoir apuré une dette. Le coup de feu avait expédié dans l'autre monde un des hommes de Garcia ; et le Français était sauf. Tout allait pour le mieux. Schneider pourrait prendre sans remords la route de Soller.

Ils débouchèrent sur la route de macadam, regardèrent de part et d'autre. Une voiture était garée à cinquante mètres d'eux, tous feux éteints, mais rien d'autre n'était en vue.

- Il est deux heures dix, dit le gros marchand d'appareils électriques. Qu'allez-vous faire à présent ?

Coplan remarqua que son interlocuteur ne lui avait rien demandé au sujet du résultat de son expédition. Il lui en sut gré.

- Je vais rentrer à Palma et boire un solide whisky, murmura-t-il, détendu. Vous m'accompagnez ?

- Je vous y conduis, rectifia Schneider. L'auto, là-bas, c'est la mienne...

La tension qui avait maintenu Francis en alerte depuis le matin se diluait, une lassitude écrasante s'installait dans ses muscles.

- Allons-y, décréta-t-il, fourbu. Vous êtes le seul type providentiel que j'aie rencontré dans toute cette combine...

Ils rejoignirent le véhicule, une vieille Opel d'avant-guerre.

Schneider prit le volant. Dès la première sollicitation, le moteur démarra. La voiture partit en cahotant, dépassa l'hôtel Bahia Azul, puis s'engagea dans le virage précédant le pont. Ses phares balayèrent l'arche, embrasèrent une limousine venant en sens inverse et dotée de simples feux de position.

Coplan serra les dents, Schneider écrasa le champignon. Tous deux avaient reconnu une Buick...

CHAPITRE XI

Les deux voitures se croisèrent, sortirent du virage, poursuivirent leur route, Schneider accéléra encore.

- Ils en ont eu assez de m'attendre au Victoria, dit enfin Coplan avec un soupir.

Rivé à son volant, Schneider marmonna :

- A cinq minutes près, ils nous cueillaient tous les deux... Heureusement que mes phares les ont aveuglés.

Il jeta tout de même un bref coup d'œil dans le rétroviseur. Derrière, la route restait déserte.

L'Opel atteignit bientôt les premières maisons de Terreno. Silencieux, Coplan songea que la mort de Foster modifiait une fois de plus les données du problème. Par suite de la disparition de l'Américain, il était désormais le seul à connaître la vérité sur l'assassinat de Garfield.

Le C.I.A. n'allait pas tarder à se démener pour savoir ce qu'était devenu son agent à Majorque. Et Schneider risquait à nouveau de

passer un mauvais quart d'heure si Foster avait pris des dispositions pour qu'on puisse éventuellement continuer l'enquête après lui.

- Vous avez un passeport ? s'enquit Francis.

- Depuis un an, oui...

- Soller n'est plus une retraite suffisamment sûre pour vous. Arrêtez-vous non loin de votre magasin.

- Comment ? sursauta l'Allemand. Je ne veux pas rentrer chez moi...

- Il le faut. Videz votre tiroir-caisse, empilez votre nécessaire dans une valise et fermez les volets. A la première heure, nous passerons au consulat de France pour y demander un visa.

Désemparé, Schneider ralentit, tourna la tête vers son passager. Une nuance de reproche perça dans sa voix :

- Vous voulez m'emmener dans votre pays ?

Il croyait que Coplan voulait l'accaparer, sous un prétexte de sécurité, pour le forcer à travailler dans les laboratoires français spécialisés en radar.

Francis comprit sa méprise et répondit :

- Oui, je veux vous diriger sur la France, mais pour un mois, pas davantage. Votre témoignage sera très utile, et je serai infiniment plus à l'aise de vous savoir en lieu sûr. Plus tard, quand les choses se seront tassées, vous reviendrez à Palma si ça vous chante...

Le commerçant ne mit pas un instant la bonne foi de Coplan en doute. Il devina que son compagnon ne mentionnait pas toutes les raisons de ce changement de programme, mais qu'il devait avoir de sérieux motifs pour agir ainsi.

Comme il roulait dans la talle Calvo Sotelo, il ralentit encore et stoppa à vingt mètres de son magasin.

- Vous descendez avec moi ? questionna-t-il, résigné, montrant par là qu'il se ralliait au point de vue de Coplan.

- Non, je préfère vous attendre ici...

L'Allemand mit pied à terre, claqua la portière et s'en alla de son pas lourd. Francis éteignit les feux de la voiture, s'offrit une cigarette, la fuma tout en réfléchissant aux événements de la nuit.

Il n'aspirait plus qu'à dormir à poings fermés, mais se plut à imaginer la tête de Garcia et de ses acolytes lorsqu'ils découvriraient

deux cadavres au lieu d'un.

Ils allaient tirer quelques conclusions de ce règlement de comptes : deux hommes de leur organisation mis hors de combat en quarante-huit heures, Schneider envolé, leur quartier général brûlé, deux inculpations de meurtre à leur passif et Liliane Rougier hors d'atteinte... Le tableau leur paraîtrait plutôt sombre.

Son soliloque se prolongea de longues minutes encore, jusqu'à ce qu'enfin Schneider ressortît de son magasin. L'Allemand posa sa valise par terre pour abaisser un rideau de fer devant l'étalage, ce qui provoqua un vacarme de tous les diables dans le calme douillet de la nuit.

- Me voilà, dit-il en rouvrant la portière de l'Opel, visiblement indécis et affligé d'abandonner sa demeure. Que faisons-nous à présent ?

- Allons au seul endroit où ils croient que je ne reparaîtrai plus, décida Coplan. Mettez le cap sur l'hôtel Victoria. Je sais qu'au moins une chambre est vacante...

Le lendemain matin, après sept heures d'un sommeil entrecoupé de mauvais rêves, Coplan se fit monter le petit déjeuner dans sa chambre. Il donna un coup de brosse à son veston, se souvint en voyant ses poches gonflées qu'il avait vidé celles de l'Espagnol et, du coup, son cerveau se remit à fonctionner normalement.

Il lança son butin sur le lit, rangea sa veste avec soin.

A part les quelques objets d'usage courant qu'un homme trimbale dans ses poches, l'Espagnol ne possédait sur lui qu'un portefeuille et un passeport. Francis tiqua en voyant la couverture de ce document : au lieu d'être ornée des armes Espagne, elle était revêtue d'un faisceau de drapeaux entourant un écu surmonté d'un aigle et de l'inscription « Republica de Panama ».

Soulevant du pouce la couverture, Coplan contempla la photographie agrafée en regard des indications d'état civil. Ce visage était incontestablement celui de l'homme qu'il avait abattu. Ce dernier n'était pas Espagnol, mais Panamien... Il s'appelait Ricardo

Ribas, était né à Santiago. Profession : contremaître. Le visa d'entrée en Espagne datait de trois semaines ; il avait été demandé un peu après que Garfield eût quitté Cristobal pour l'Espagne.

Pensif, Coplan tapota le passeport contre sa main gauche. Une hypothèse neuve se dessinait dans son esprit.

Depuis qu'ils s'étaient lancés sur la piste de Garcia, Foster et lui, ils avaient cru dur comme fer qu'ils avaient affaire à des Espagnols, et cela uniquement à cause de la consonance des noms et de la langue que pratiquaient leurs adversaires. Mais on parle l'espagnol dans le monde entier, des Philippines à la Patagonie ! Et notamment en Amérique centrale...

Et si Garcia, Cordero, les occupants de la villa, étaient tous des Panaméens comme feu Ricardo Ribas ?

A première vue, cela pouvait paraître surprenant, attendu qu'il était difficile de concevoir que des Panaméens se fussent acharnés à compromettre la défense du canal traversant leur territoire et dont ils tiraient le plus grand profit ! En cas d'agression aérienne sur les installations du canal, ils encaisseraient une volée de projectiles hautement destructeurs qui ruineraient leur pays tout entier...

Coplan se gratta machinalement la nuque. Cette histoire s'embrouillait de plus en plus...

Au début, il est vrai, Foster avait raconté que le comportement de Garfield, à Cristobal, avait éveillé les soupçons de l'O.N.I. Donc, tout s'était engrené au Panama : c'est là que la combine avait été montée pour dérober aux Américains des informations capitales sur le réseau radar couvrant la zone.

Coplan rejeta le passeport, examina les autres papiers ramenés la veille. Le seul qui lui parût digne d'intérêt était l'enveloppe prélevée dans la corbeille du living, et portant comme destinataire le nom de Fabio Cordero.

Il ne s'étonna pas de constater que le timbre émanait, lui aussi, de la république de Panama... Décidément, le compas pointait avec fixité dans cette direction ! Au dos de l'enveloppe figurait le nom de l'expéditeur, ou plutôt de l'expéditrice : Sra Teresa Maria de Corcubion y Torrella, 16 Avenida de Guayaquil, Ciudad Panama.

Fichtre ! Avec un nom pareil, la copine de Cordero devait descendre en droite ligne d'un conquérant originaire de la Castille...

Vidant le fond de café froid qui restait dans sa tasse, Coplan sentit fondre le pessimisme qui l'avait envahi dans le courant de la nuit, alors qu'il attendait Schneider dans l'Opel.

Ragaillardi, il acheva sa toilette, enveloppa dans un mouchoir les objets personnels de Ribas et les rangea au fond de sa valise. Il vérifia le fonctionnement de la culasse de son pistolet, renifla l'extrémité du canon. Avant de restituer l'arme à la banque, il la nettoierait. Le fait que la douille éjectée devait se trouver dans la cave de la villa ne l'affecta pas beaucoup : Garcia s'arrangerait bien pour se débarrasser le plus discrètement possible des deux cadavres et pour faire disparaître toute trace de lutte, car la villa devait avoir été louée à court terme.

Prêt à sortir, Francis appela Schneider au téléphone et lui donna rendez-vous sur la terrasse entourant la piscine privée de l'hôtel.

Étonné, l'Allemand ne fit cependant aucun commentaire : il commençait à s'habituer aux curieuses façons de son protecteur, dont les actes ou les paroles ne semblaient pas toujours empreints d'une logique impeccable.

Les deux hommes se retrouvèrent à dix heures et demie à une table ombragée par un parasol. Autour d'eux, des étrangers habitant l'hôtel flânaient dans des fauteuils ; des filles splendides en maillot ou en bikini étaient allongées sur le rebord de pierre de l'immense vasque, quelques nageurs s'ébattaient dans l'eau verte ou sautaient des plongeoirs.

Au-delà, on apercevait le môle, enveloppé d'une fine brume, puis la mer. Toute la douceur de vivre s'exprimait dans ce tableau aux riches couleurs, nimbé d'un soleil resplendissant.

- Vous désirez vous baigner ? demanda Schneider, sceptique.

- Non, dit Coplan. Seulement, par ici nous pouvons sortir de l'hôtel sans être repérés. C'est une chose qu'en général les étrangers ignorent.

Il ne pensait pas que l'entrée principale était encore surveillée, mais depuis trois ou quatre jours il avait acquis une meilleure notion

de la prudence. L'image de Foster se balançant au bout d'une corde ne s'effacerait pas de sitôt de sa mémoire.

Il se leva, montrant le chemin. Ils contournèrent la piscine, la longèrent jusqu'à son extrémité, puis ils empruntèrent un escalier fort raide descendant parallèlement à la paroi du bassin. Ils circulèrent ensuite dans un couloir bordé de cabines, tapissé de carreaux de faïence, gravirent les marches d'un escalier de pierre en arc de cercle et aboutirent devant une porte vitrée.

Coplan patienta deux ou trois secondes puis, sans qu'il eût réclamé l'ouverture, un claquement sec dégagea le verrou.

Ils furent aveuglés par le soleil. Devant eux s'étendait la longue promenade côtière, au bout de laquelle se dressait la fameuse cathédrale de Palma, hérissée de ses nombreuses flèches.

- Retenez cet itinéraire, dit Francis, Il n'est emprunté que par les personnes qui viennent se baigner dans la piscine de l'hôtel sans cependant loger dans l'établissement. Jusqu'à votre départ, vous ferez bien de vous en servir.

Il leva le bras pour arrêter un taxi, donna l'adresse du consulat de France. Toutes vitres baissées, la voiture fila vers la ville.

- Où devrai-je me rendre, en France ? questionna Schneider en embrassant d'un regard nostalgique la baie splendide.

- A Nice. Je vous indiquerai quelqu'un qui se chargera de vous héberger.

Pasquier allait se demander combien de clients son subordonné allait encore lui expédier...

- Vous êtes sûr que je n'aurai pas d'ennuis ?

- A moins que vous ne soyez un criminel de guerre, je ne crois pas qu'on vous inquiétera... Vous avez endossé une certaine responsabilité dans le meurtre de Garfield, bien sûr, mais vous ne pouviez prévoir qu'on l'assassinerait. Vous êtes un témoin à charge, sans plus.

Schneider hocha plusieurs fois la tête. A le voir, on aurait cru qu'il redoutait davantage d'aller passer quelque temps sur la Côte d'Azur que de se faire massacrer à Palma. Après son existence paisible de boutiquier, un bouleversement de ses habitudes le remplissait d'appréhension.

Le taxi soubresauta sur les rails, bifurqua dans l'avenida Antonio Maura, poursuivit sa course et, six minutes plus tard, s'arrêta devant la porte du consulat.

Coplan parvint à obtenir séance tenante un visa de trois mois pour l'ex-ingénieur. Ensuite, à l'aide des prospectus et des guides traînant dans une salle d'attente, il étudia le moyen le plus rapide d'atteindre Nice.

C'était l'avion, naturellement, mais étant donné les horaires, il fallait voler d'abord jusqu'à Barcelone pour une correspondance de la ligne Lisbonne-Francfort, assurée par la S.A.S., la compagnie scandinave.

- Ne vous inquiétez pas pour les frais, dit Francis. Ils vous seront remboursés à Nice. Voici, en prenant l'avion de 15 h 35 pour Barcelone, vous pouvez être à Nice ce soir à 21 heures. Le seul problème, c'est de se faire délivrer un billet, les places étant retenues d'habitude plusieurs jours à l'avance. Espérons qu'un passager se sera désisté en dernière minute...

Du consulat, ils se rendirent au siège de la compagnie de navigation aérienne Ibéria. Au vif soulagement de Francis, Schneider se vit gratifié d'un billet combiné. L'ancien ingénieur de la Luftwaffe n'eut pas l'air d'apprécier énormément cette chance, mais il accomplit docilement les formalités. A midi moins le quart, les deux hommes se disposèrent à regagner l'hôtel.

Coplan, bien décidé à ne pas quitter l'Allemand d'une semelle, déjeuna dans la chambre de ce dernier, repartit avec lui jusqu'à l'autobus conduisant à l'aérodrome, lui inscrivit l'adresse de Pasquier sur une page d'agenda et le suivit du regard lorsque fut venu l'instant de l'embarquement. Il assista même au décollage de l'avion, avant de se consacrer à nouveau à ses objectifs personnels.

Schneider était un pion important, bien qu'il n'eût tenu qu'un rôle épisodique : ses déclarations pouvaient confondre Garcia et Cordera tout en innocentant Garfield. Il avait signalé à Foster l'existence de la villa où ce dernier allait trouver la mort. Si les Panaméens avaient réussi à supprimer Schneider, les charges réunies contre eux seraient restées faibles. Or Coplan voulait rassembler un dossier complet, inattaquable, résolvant l'affaire Garfield de A jusqu'à Z.

Ces considérations enthousiastes perdirent toutefois leur pouvoir stimulant quand Coplan, planté devant une affiche annonçant une corrida, se rendit compte qu'il n'aboutirait à rien à Palma.

En trois jours, le vide s'était fait autour de lui : amis, témoins ou ennemis, tous avaient quitté Majorque ou s'apprêtaient à le faire. Les seuls à y rester seraient les morts...

Alors ses pensées se tournèrent à nouveau vers Pasquier. Celui-ci l'autoriserait-il à se rendre à Panama ? Le jeu en valait la chandelle...

Coplan se détourna de l'affiche et avança droit devant lui, à la recherche d'un bureau de poste ou d'une agence télégraphique.

Le séjour de Coplan aux Baléares ne prit pas fin tout de suite. La réponse de Pasquier se fit attendre plus de quarante-huit heures et quand elle parvint, favorable, trois jours encore furent nécessaires pour l'organisation du voyage. Au cours de ses loisirs forcés, Francis était passé devant la sinistre villa, à bord d'un autobus bourré de monde.

Les persiennes fermées à toutes les fenêtres lui avaient confirmé que l'immeuble avait été abandonné. A aucun moment, on ne l'avait filé, ni de jour ni de nuit. Il était tellement persuadé de n'avoir plus rien à craindre qu'il était allé rendre le pistolet à la banque qui le lui avait prêté.

Le lundi matin, il s'envola de Palma pour Madrid. Après une courte escale, il remonta dans un avion espagnol D.C.4 qui l'emporta vers Lisbonne, Las Palmas et San Juan de Porto-Rico.

Dans cette île des Antilles, il changea d'appareil : un Constellation de la T.W.A. l'achemina à Panama-ville, où il atterrit enfin quarante-deux heures après son départ de Palma de Majorque.

La capitale panaméenne, située tout contre la limite de la Zone, est sur le versant Pacifique du pays. Le canal débouche dans cet océan, à quatre kilomètres du centre de la ville.

Sans être grande, puisqu'elle n'abrite que cent vingt mille habitants, elle a subi l'influence nord-américaine plus que les autres villes d'Amérique centrale. Très salubre en dépit de sa situation géographique, elle conserve cependant l'estampille des colons espagnols qui s'y implantèrent jadis.

Coplan avait traversé plusieurs fois le canal dans les deux sens, mais jamais il n'avait fait escale à Panama, la plupart des navires relâchant de préférence du côté Atlantique, à Colon et Cristobal.

Il ne fut pas tellement dépaysé en prenant contact avec la capitale, où la langue, les enseignes et les inscriptions étaient espagnoles.

Seul le mélange de la population, composée de Blancs, d'Indiens, de Noirs, de mulâtres et de métis montrait qu'on était loin de l'Europe. La chaleur n'était pas beaucoup plus accablante qu'à Palma, quoique nettement plus humide.

Le premier soin de Coplan fut d'acheter un plan de la ville et de fixer dans sa mémoire les grandes lignes de sa topographie, d'ailleurs fort simple, les rues et avenues se croisant à angle droit.

Après avoir loué une chambre dans un hôtel de troisième catégorie, il parcourut la localité dans tous les sens.

Il vit le siège du gouvernement, le palais du Président de la république, la grand-poste, quelques églises assez modestes et touchantes.

Le quartier général de la police, gardé par des agents vêtus d'un uniforme de toile fatigué, déteint, lui arracha un sourire. A chaque révolution, ce bâtiment servait de point de mire aux insurgés : cela se voyait aux réparations qu'avait subies sa façade de pierres blanches.

En général, la ville donnait une impression de misère que la splendeur du climat tropical ne parvenait pas à dissimuler. Mais l'indolence ancestrale et l'insouciance naturelle des Panaméens s'en accommodaient sans trop de récrimination, rejetant sur la rapacité du gouvernement des États-Unis la responsabilité d'un déséquilibre commercial endémique. Loqueteux, maigres, protégés par d'énormes chapeaux, ils erraient ou restaient assis à l'ombre des façades crépies, vivotant de petits commerces plus ou moins licites.

Singulier pays, coupé en deux par une zone de dix milles de large dans laquelle les eaux du canal charrient un véritable pactole, mais qui échappe à sa souveraineté.

De loin, Coplan pouvait apercevoir les drapeaux américains flottant sur des édifices de Balboa, où s'érigent des quartiers luxueux bâtis par les Yankees affectés au canal.

Un croiseur lourd, qui venait de franchir les écluses de Miraflores, entrait majestueusement dans le Pacifique pour s'élancer vers la Polynésie, la Chine ou le Japon.

Coplan se représenta la gigantesque toile d'araignée que tissaient autour de lui les cent trente-quatre stations de radar disséminées dans un rayon de plusieurs milliers de kilomètres.

Alors, juxtaposant tous ces éléments à ceux qu'il possédait déjà, il entrevit la vérité.

CHAPITRE XII

Dès que Coplan eut deviné le dessous des cartes, un sentiment d'insécurité s'installa en lui. Il acheta un journal à un camelot et se hâta de regagner son hôtel.

Dans sa chambre, il s'assit sur le bord de son lit, appuya ses coudes sur ses genoux et s'abîma dans une profonde méditation.

Qu'il connût à présent le fond de l'affaire ne le dispensait pas de détruire l'organisation adverse ; mais si son raisonnement s'avérait exact, il s'exposait ici à un danger beaucoup plus grand qu'à Palma de Majorque.

La fatigue due à son long voyage obscurcit peu à peu ses facultés. Il s'allongea sur le lit, voulut encore échafauder un programme mais il s'endormit au bout de quelques minutes.

Le lendemain matin, après son réveil, il lui fallut un bon quart d'heure pour récupérer toute sa lucidité. Il avait la tête lourde, le corps moite ; quelques piqûres de moustiques lui marquaient le visage et les bras.

Il procéda à sa toilette, mais il s'abstint de se raser. Après, il enfila son plus vieux pantalon de toile, une chemise kaki d'une propreté douteuse qu'il avait déjà mise plusieurs fois, et glissa ses pieds nus dans des sandales de plage à semelle de corde.

Il expédia rapidement son petit déjeuner, enfouit dans sa poche un rouleau de billets panaméens et américains qui constituaient toute sa fortune, puis il sortit.

A la première boutique qu'il rencontra, il acheta un chapeau de paille à large bord comme en portent la plupart des habitants. Pour mettre la note finale à son adaptation, il entra dans un tabac, commanda un paquet de cigarettes sur la foi d'une affichette publicitaire et demanda une boîte d'allumettes.

Ainsi, la touche européenne de son apparence étant assez estompée pour qu'il pût se déplacer sans attirer l'attention, il se mit en route pour sa première démarche.

Vers onze heures du matin, il se présenta au domicile de la señorita Teresa Maria de Bircubion y Torrella.

C'était une demeure sans étage, blanche, de style ancien, entourée de palmiers. Un serviteur nègre vint ouvrir à son coup de sonnette, arbora une mine effacée et passablement stupide.

- Je voudrais voir la señorita de Corcubion, dit Francis en avançant d'un pas vers le seuil. Dis-lui que je lui apporte des nouvelles de Palma.

Le nègre mit un certain temps à réaliser qu'un visiteur désirait voir sa maîtresse, puis, approuvant sans ouvrir la bouche, il introduisit Coplan dans une antichambre obscure et s'en alla en traînant les pieds.

Il revint au bout de quelques minutes, montra d'un signe dolent le couloir menant à une pièce du fond. Coplan, son chapeau à la main, marcha vers le salon.

Une métisse d'une beauté fascinante l'attendait, debout, vêtue d'une robe de soie noire à grands ramages. La bouche lourde et sensuelle, les yeux ombrés de longs cils, le front noble et les narines légèrement dilatées donnaient à son visage une expression un peu énigmatique mais puissamment attirante.

Son buste arrogant, sa taille fine et la cambrure de ses reins auraient fait flamber de désir l'individu le plus amorphe. Son parfum était identique à celui qui imprégnait une des chambres à coucher de la villa de Palma.

Coplan fit un effort pour se souvenir de l'objet de sa visite.

Mon nom est Delmas, dit-il avec une inclinaison de tête. Le hasard a voulu que j'aie rencontré aux Baléares le senor Cordero...

Une nuance d'intérêt se peignit sur les traits de la splendide créature qui jusque-là ne s'était pas départie d'une attitude distante, interrogative.

Francis tortilla le bord de son chapeau. Son embarras n'était pas feint. Cette entrevue constituait une arme à double tranchant. Elle pouvait lui apporter un avantage décisif ou le précipiter dans une catastrophe.

Il se racla la gorge et continua :

- Ma rencontre avec le senor Cordero a été le résultat d'une... heu... d'une coïncidence dont il a été victime.

Cette fois, le visage brun et mat de Teresa de Corcubion s'altéra plus nettement. Il refléta un mélange de surprise et d'inquiétude.

- Que lui est-il arrivé ? questionna la jeune Panaméenne avec vivacité en braquant sur Coplan un regard angoissé.

- Oh ! Rassurez-vous, rien de mortel... Il a été heurté par une voiture, et c'est moi qui l'ai relevé. On l'a transporté dans une clinique, évanoui, mais il s'est réveillé peu après. Je l'avais accompagné, voulant lui offrir mon témoignage sur les circonstances de l'accident. L'examen médical a révélé des contusions sur tout le corps, une fracture du poignet droit et un déboîtement du genou ; rien de vital n'était atteint, mais deux membres étant maintenus par une gangue de plâtre, votre ami était immobilisé pour plus d'une semaine. Il m'a dit alors que ce fâcheux contretemps lui avait fait perdre le contact avec des amis panaméens et qu'il se trouvait dans une situation embarrassante. Je devais, moi, partir le lendemain pour La Martinique, Panama et Caracas, et je le lui dis. Aussitôt, il me pria de passer chez vous afin de vous informer qu'il était dans l'incapacité d'écrire, et qu'il vous donnerait bientôt de ses nouvelles...

Coplan attendit la réaction qu'allait provoquer sa petite histoire avant d'entamer la seconde partie. La métisse l'avait écouté avidement. Elle s'anima soudain et dit en venant vers lui, mains tendues :

- Comme c'est aimable à vous, senor Delmas. Je commençais à me faire du souci pour Fabio... Votre visite me rassure.

Elle lui secouait vigoureusement la main droite, l'enveloppait d'un parfum chaud et âcre, épicé, troublant.

- C'est la moindre des choses, assura Francis, bonhomme. J'ai d'ailleurs encore une démarche du même genre à effectuer ce matin même. Je dois transmettre une communication à un certain Vicente Garcia, qui se trouvait avec lui à Palma, mais dont j'ai égaré l'adresse. Vous ne la connaîtriez pas, par hasard ?

- Garcia ? Mais bien sûr que j'ai son adresse ! C'est au 19 calle San Martin...

Elle le relâcha, lui tourna le dos et ajouta :

- Je peux même vous donner son numéro de téléphone : je l'ai noté dans mon carnet.

- Vous êtes vraiment gentille...

L'hôtesse alla ouvrir le tiroir d'une commode ancienne, se pencha. Sa jupe se tendit à craquer, moulant avec une précision presque indécente deux globes de chair ferme et dure.

« L'ami Cordero avait de la chance », songea Coplan, dont les aspirations professionnelles et esthétiques étaient simultanément comblées, et qui aurait souhaité que la recherche du numéro de téléphone durât plusieurs minutes.

La señorita se retourna malheureusement bientôt vers lui, et du coup l'enthousiasme de Francis s'affaissa. Car le visage crispé de la belle Panamienne ne reflétait plus que la rage et le mépris ; un pistolet aux reflets bleutés armait son poing.

- Ne bougez pas, siffla-t-elle, agressive comme une vipère. Je ne sais où est Fabio, mais ce n'est sûrement pas dans une clinique... Quant à Garcia, vous allez le voir tout de suite...

Elle avait accompli un mouvement tournant sans le perdre de vue et s'était approchée du téléphone.

Coplan, les bras à demi levés, la regardait d'un air ironique. Il avait prévu l'éventualité d'un accueil de ce genre : selon ses calculs, il y avait une chance sur deux pour que Teresa fût au courant.

La fille avait formé nerveusement un numéro, ses yeux fulgurants allant sans cesse du disque à Francis, immobile au milieu de la pièce.

- La policia ? jeta-t-elle d'une voix frémissante dans le micro. Passez-moi d'urgence le capitaine Garcia, vite !

Coplan ne broncha pas. Cela cadrait avec sa théorie de la veille tout en lui apportant un détail supplémentaire du plus haut intérêt.

- Vicente ? s'enquit la Panaméenne, agitée. Teresa à l'appareil... Sautez dans une voiture et venez : je tiens en joue un Européen arrivant de Palma, et qui voulait savoir votre adresse... Il m'a parlé de Fabio !

L'exclamation poussée à l'autre bout du fil fit résonner l'écouteur. Le correspondant articula deux ou trois mots autoritaires, raccrocha brutalement.

La métisse déposa le combiné à tâtons, son pistolet toujours braqué vers la poitrine de Coplan. Ce dernier, très calme, déclara :

- Vous m'épargnez une course, car je tenais beaucoup à rencontrer Garcia...

- Asseyez-vous par terre, ordonna Teresa, les joues en feu.

- Volontiers, acquiesça-t-il en lançant son chapeau vers une potiche à sa gauche.

Par un réflexe incontrôlable, les yeux de la jeune femme suivirent la trajectoire. La potiche se renversa ; le cinquième de seconde suivant, Teresa, le poignet droit emprisonné dans une étreinte de fer, basculait les jambes en l'air.

Elle vit tournoyer les murs et fut plaquée sur le sol à une vitesse inouïe. La respiration coupée, la tête douloureuse, elle gigota désespérément sur le tapis, se demandant où son revolver était passé. Il était à vingt centimètres de sa figure, dans la main de Francis.

- Excusez-moi, dit ce dernier, sarcastique. Je ne voulais pas démolir la potiche. Mes amitiés à Garcia.

Avant qu'elle fût revenue de son effarement, il l'avait agrippée par les cheveux, avait ployé sa tête en arrière et lui avait imprimé un rude baiser sur les lèvres. Puis, sans violence excessive mais avec assez de sécheresse pour ne pas devoir s'y reprendre à deux fois, il l'étendit derechef d'un direct à la pointe du menton.

Convaincu qu'elle ne crierait plus, il se redressa et marcha vers le couloir. Le serviteur devait avoir perçu un bruit insolite, car il se tenait devant la porte que Francis venait d'ouvrir. Avant qu'il ait eu le temps de poser une question, un coup de crosse généreux tinta sur son crâne. Le pauvre homme s'effondra sur place.

Coplan l'enjamba et se rua vers la sortie, tout en glissant son pistolet dans sa poche. Au moment de passer à l'extérieur, il se ravisa, revint au salon, se coiffa de son sombrero et repartit.

A l'extérieur, il adopta l'allure nonchalante des naturels de l'endroit pour s'éloigner de la demeure, bien qu'il fût talonné par la crainte de voir arriver en trombe la voiture de Garcia.

Il n'avait pas parcouru dix mètres qu'il entendit derrière lui la sirène d'un véhicule de police lancé à fond de train. Sans se retourner, il avança jusqu'au premier coin de rue, emprunta la voie transversale et pria le ciel de trouver un moyen de transport quelconque, tramway ou taxi.

Réalisant trop tard qu'il avait omis d'arracher les fils du téléphone chez Teresa, il dut refréner avec plus d'énergie encore la formidable envie qui le prenait de fuir à toutes jambes. Dans un quart d'heure, toute la police de Panama serait lancée à ses trousses...

Heureusement, les vêtements qu'il portait étaient trop courants pour faciliter un signalement. Plus question de retourner à l'hôtel : sa fiche de citoyen français arrivé la veille allait attirer les policiers comme: un pot de confiture attire les fourmis.

Les lèvres sèches et le torse en sueur, il atteignit un second carrefour mais ne vit toujours aucun taxi dans les parages. Il croisait des métisses portant d'énormes paniers sur la tête et fumant le cigare, des Noirs en haillons et des Blancs tellement bronzés qu'on les aurait pris pour des Indiens.

Accélérant le pas sans s'en apercevoir, Francis prit la direction du port. Quitter Panama ne constituait pas un gros problème ; y

rester était infiniment plus difficile. Or il devait y rester, au moins jusqu'à la nuit.

Lorsqu'il arriva sur les quais, il estima que Garcia devait avoir emmené Teresa avec lui au poste central de police et que des mesures devaient être discutées en ce moment précis pour hâter l'arrestation du Français.

Dans les circonstances présentes, Coplan ne pouvait malheureusement pas recourir aux bons offices du consul de France. Il devait se débrouiller seul, assumer seul ses responsabilités.

La vue des cargos ancrés dans le port fit travailler son imagination. De midi à trois heures, toute activité était suspendue. Or, il n'était pas loin de midi...

Des navires appartenant à diverses nationalités, mais battant tous le pavillon panaméen pour échapper aux risques de guerre, aux réquisitions et aux impôts de leurs pays respectifs, faisaient escale là pour satisfaire à la législation maritime mais ne procédaient à aucun embarquement de marchandises.

Coplan monta résolument l'échelle de coupée d'un vieux coureur d'océans de cinq mille tonnes, couvert de taches de rouille, aux rambardes tordues, et s'adressa en anglais au matelot de garde :

- On peut voir le bosco ou le premier lieutenant ?

Le marin, une cigarette au coin de la bouche, le toisa de l'air supérieur des gens dont la situation est assurée.

- C'est pour un job ?

Coplan fit un signe d'assentiment. L'homme haussa les épaules, désabusé.

- Vous êtes le troisième aujourd'hui... Pas la peine d'essayer.

- Je sais tout faire, plaida Coplan. Cuistot, graisseur, steward ou matelot, ça m'est égal. Y a trois jours que je n'ai plus bouffé.

L'argument ne porta pas. Le marin cracha sa cigarette et dit :

- Le précédent, ça faisait huit jours qu'il n'avait plus bouffé.

- Allez vous faire foutre, renvoya Coplan après un regard circulaire. Tout compte fait, votre rafiot est bon pour la cave aux cabillauds au premier coup de vent. Je préfère en choisir un autre.

Il fit demi-tour, empoigna la rambarde.

- Hé ! l'interpella le matelot, vexé. Ce navire vaut n'importe lequel de ceux qui sont dans le port. Son moulin tourne rond et il a déjà traversé plus de cyclones que vous n'en verrez jamais dans votre chienne de vie !

Coplan remonta deux marches.

- Peut-être, admit-il, mais le prochain lui donnera le coup de grâce et l'enverra au fond. Vous me prenez pour un aveugle ?

- Hein ? De quoi ? grommela l'homme, outré. Qu'est-ce que vous lui voyez de spécial, vous, le fortiche ?

- Si je vous le disais, vous déserteriez, et vous en seriez au même point que moi. Après tout, vous tenez le bon bout : au moins, quand on descend avec une baille, on n'a plus à se tracasser pour la suite. Adieu !

- Hé ! le rappela une fois de plus son interlocuteur alors qu'il se remettait à descendre ; franchement, qu'est-ce que vous lui reprochez ?

La crédulité des gens de mer incitait le type à prendre en considération l'avis de ce chômeur outrecuidant. Avec un soupir de résignation, Coplan revint sur le pont, se pencha à l'oreille du matelot et dit sur un ton confidentiel :

- La rouille... Un paquet de mer sur la poupe et c'est fini. Vous avez bien regardé les tôles sur tribord, au-delà de la cale arrière ?

Coplan lui refila une cigarette. Perplexe, le marin l'accepta. Évidemment, du pont on ne pouvait pas se rendre compte des signes de délabrement de la coque. Et quand on rentrait à bord, le soir, l'aspect du navire était tellement familier qu'on ne songeait pas à l'examiner en détail.

S'ensuivit une longue discussion technique au bout de laquelle le matelot demanda :

- C'est vrai que vous n'avez pas bouffé ?

- Et comment ! ponctua Francis, dont l'estomac criait famine.

- Attendez... C'est l'heure d'aller remplir ma gamelle. J'en prendrai un peu plus qu'à l'ordinaire.

Pendant qu'il s'éloignait, Coplan se laissa tomber sur un paquet de cordages, à l'abri du soleil. Il était midi un quart, plus personne ne

travaillait, le pont était désert, de même que le quai. La chaleur était devenue oppressante.

Un agent de la police du port passa devant le navire, jeta un regard accablé à l'homme d'équipage oisif installé à la coupée, obliqua vers l'ombre des hangars et poursuivit sa ronde.

Le matelot revint en faisant sonner les tôles du pont. Il tenait deux couverts dans la main gauche, sa gamelle pleine à ras bord dans l'autre.

Si vous voulez casser la croûte, proposa-t-il en déposant le quignon de pain logé sous son bras. Vous verrez que la tambouille n'est pas mauvaise, sur ce bateau...

Il avait à cœur de rehausser le prestige de son navire et de prouver que, somme toute, il avait de la veine de figurer sur le rôle d'équipage.

Après ce repas dégusté en commun, les relations entre les deux hommes étaient devenues cordiales. Aussi, le matelot ne s'étonna nullement quand Coplan lui demanda s'il pouvait se payer une sieste dans l'un des canots de sauvetage.

- J'ai mal dormi la nuit passée... En plein air, les moustiques vous harcèlent sans répit, dans ce bled.

- Pioncez là-haut, ça ne dérange personne...

- Jusqu'à quelle heure êtes-vous de garde ?

- Jusqu'à six heures.

- Venez me secouer les puces si je ne m'étais pas réveillé.

- D'accord, dit le matelot, navré de n'avoir plus personne à qui parler, et ruisselant de transpiration rien que d'avoir mangé.

Coplan grimpa les marches menant au pont des embarcations ; heureusement, des toiles de tentes avaient été tendues, et sous la bâche recouvrant l'un des canots l'atmosphère était encore respirable. Ce refuge n'était pas idéal, mais il assurait à Francis une tranquillité absolue jusqu'à la tombée du jour.

Étendu sur les planches de bois rugueux formant le fond du canot, le passager temporaire se reprit à songer aux événements de la matinée.

Vicente Garcia, capitaine à la police panaméenne ! C'était le bouquet ! L'ex-amant de Liliane Rougier n'avait plus insisté, à

Palma, après la découverte du cadavre de Ribas auprès de celui de Foster... Il avait rallié Panama, y était sans doute arrivé depuis deux ou trois jours et avait mis au courant la belle Teresa. Cette fascinante créature n'avait pas été seulement la maîtresse de Cordero : elle faisait partie de la bande. Quel splendide appât, pour entamer les premières négociations avec un célibataire dans la fleur de l'âge, comme l'était Garfield...

En un sens, Coplan se sentait allégé. Que Garcia et ses complices eussent rassemblé ou non des informations sur le dispositif de radar de Panama n'avait plus qu'une importance relative. Même si Garfield avait vendu quelques renseignements vrais parmi d'autres qui étaient faux, il n'y avait plus lieu de s'en inquiéter. La France pouvait hardiment retirer son épingle du jeu.

Seulement, Coplan préférait achever la partie qu'il avait entamée. Désir de vaincre, conscience professionnelle ou rancune tenace ? Il n'aurait pu déceler quel mobile était le plus agissant, mais il était plutôt disposé à jouer sa peau qu'à faire machine arrière.

Sa rêverie se mua en somnolence, puis en un sommeil visqueux hanté par des bouts de cauchemar. Dans l'étuve qui lui servait de lit, cette sieste l'assomma.

Il se réveilla, la bouche pâteuse, les paupières gonflées. Sa barbe de deux jours commençait à lui manger le visage. Soulevant le bord de la bâche, il constata avec regret que le soleil n'atteignait pas encore le bout de sa course.

Courbatu, mort de soif et avide d'air frais, il décida d'abandonner le canot. Avant l'aube, le dernier chapitre de l'affaire Garfield devait être liquidé.

CHAPITRE XIII

A minuit, après avoir tué le temps en errant sur les quais, Coplan s'enferma dans une cabine téléphonique et feuilleta l'annuaire pour trouver le numéro privé de Garcia. Avant de se décider, il avait minutieusement calculé ses chances et croyait bien n'avoir pas

commis d'erreur, mais au moment de Jouer le tout pour le tout il ne pouvait se défaire d'une lourde anxiété.

« A Dieu vat... » songea-t-il en formant le numéro.

Son énervement s'accrut lorsqu'il entendit résonner plusieurs fois la sonnerie sans qu'on vînt décrocher. Il allait déposer le combiné quand, à l'autre bout du fil, une voix d'homme dit d'un ton bourru :

- Capitaine Garcia...

- Bonsoir, dit Francis. Nous nous sommes manqués de peu chez Teresa, tout à l'heure, mais à ce moment-là je n'étais pas d'humeur à entreprendre une conversation.

- Madre ! lâcha le Panaméen, devinant à qui il avait affaire.

Son sang devait se mettre à bouillir, et Coplan attendit quelques secondes avant de poursuivre :

- Vous pouvez faire annuler l'ordre de recherche : je vous parle de la zone du Canal et j'ai eu le temps de prendre quelques précautions. S'il devait m'arriver malheur, une lettre en trois exemplaires serait postée pour Washington, pour le commandement militaire de la Zone et pour Paris, ce qui serait extrêmement embêtant pour vous. Vous saisissez ?

Garcia devait fulminer. Sa respiration courte chuintait dans l'écouteur. Coplan lui donna pleinement l'occasion de réaliser le sens de sa phrase, puis il dit :

- Je crois qu'il y a un fâcheux malentendu entre nous... Avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, nous pourrions trouver un terrain d'entente. Les relations entre la France et Panama ne sont pas mauvaises...

La fureur concentrée de Garcia fit place à une curiosité méfiante.

- Où voulez-vous en venir ? grogna-t-il, sur ses gardes.

- A ceci : en dehors de votre organisation, un seul homme au monde sait que Garfield a été assassiné, et pourquoi. C'est moi. Je suis aussi le seul à pouvoir démontrer que Cordero est le meurtrier, et je possède un témoignage de lui qui vous met dans le bain. Encore que vous vous fichiez de ce dernier point, vous avez tout intérêt à accepter ma proposition.

Le souffle de Garcia s'apaisait. Le policier commençait à entrevoir le jeu de son adversaire, et la tournure de l'entretien

éveillait en lui un faible espoir.

- Dites-la toujours, votre proposition, grommela-t-il.

- Vous me versez dix mille dollars et l'enquête se clôture par un non-lieu. Cordero est libéré, la thèse officielle est que Garfield est mort par accident.

Garcia médita un instant, puis il dit :

- Mais qui êtes-vous, dans le fond ?

- Moi ? Un pauvre flic qu'on avait adjoint à Foster parce que l'affaire s'était déroulée en territoire français. Mais j'ai appris pas mal de choses à Palma, j'ai compris que vous étiez prêt aux plus grands sacrifices pour qu'on continue d'ignorer vos rapports avec un grand spécialiste du radar.

Coplan pesait soigneusement le moindre de ses mots. La trappe dans laquelle il voulait précipiter Garcia ne fonctionnerait que s'il entretenait chez son interlocuteur la croyance que tout pourrait s'arranger par une simple question d'argent. La corruption est tellement courante en Amérique Latine qu'elle paraît naturelle et très acceptable.

- Votre suggestion pèche par la base, dit Garcia d'un ton réfléchi. Quelle garantie aurai-je que vous tiendrez parole ?

- Aucune. Mais je puis vous donner une garantie en sens contraire : c'est-à-dire que si vous ne me payez pas cette somme, je fais exploser toute votre machine. Vous voyez ce que je veux dire ?

Comme Garcia ne soufflait mot, il précisa :

- Si j'avise le C.I.A. que vous avez le meurtre de Foster et de Garfield sur la conscience, vous aurez beau cavaler d'un bout à l'autre de la planète, on vous rattrapera, vous et vos copains. Non seulement votre compte personnel sera réglé, mais votre ingénieuse machination sera définitivement par terre. Alors, vous ne croyez pas que ça mérite réflexion ?

La question était superflue, car Garcia, le sang à la tête, se creusait activement la cervelle pour voir s'il n'existait pas un moyen d'échapper au dilemme dans lequel son correspondant le garrottait. Mais il avait beau retourner le problème sous toutes ses faces, il ne voyait pas comment en sortir. Son adversaire le tenait à la gorge. Lui tirer une balle dans la tête ne résoudrait rien, au contraire, si

effectivement un pli avait été déposé quelque part à l'adresse des autorités militaires de la Zone. Il y avait peut-être une solution, mais elle n'était valable qu'à plus longue échéance, une fois Cordero libéré...

Coplan savait que Garcia était en train de chercher une échappatoire et qu'il en existait une. Si le Panaméen y pensait, tout était fichu...

- C'est vous qui étiez à l'hôtel Victoria ? questionna le capitaine comme s'il désirait élucider un point de détail.

- Oui. C'est même moi qui ai mis Liliane Rougier en lieu sûr. Elle aussi peut en raconter un bout à votre sujet. Moins que Schneider, évidemment, mais enfin...

Il abattait ses cartes une à une, montrant la qualité de son jeu et la solidité de sa position pour vaincre les ultimes hésitations de Garcia.

- Comment voyez-vous les choses dans la pratique ? s'informa ce dernier avec un soupir de capitulation.

Ça, marchait !

- Venez seul, en voiture, à trois heures du matin, sur la route de Panama à Balboa, et stoppez exactement à la limite de la Zone. Emmenez la somme en billets de cent dollars. Si vous préférez votre monnaie locale, ça m'est égal, mais je veux des coupures de cent balboas. Restez assis dans votre voiture et attendez que je me manifeste. Compris ?

- Compris, approuva Garcia d'un air morne.

- Bon, dit Coplan, jovial. A propos, présentez mes hommages à la señorita de Corcubion. Elle ne m'a pas permis de lui communiquer le message dont Cordero m'avait réellement chargé. Amenez-la tout à l'heure, si vous voulez ; cette communication vous intéressera aussi...

Cela, c'était la dernière touche, le fignolage d'un bluff monumental. Gonflé d'une joie féroce, Francis raccrocha et sortit de la cabine.

Seul, sans appui, perdu dans cette ville lointaine, pourchassé par la police, il avait élaboré un plan qui aurait suscité un haut-le-corps chez Pasquier lui-même.

Dans la rue, il se mêla à la foule bigarrée qui, au début de la nuit, montrait une vitalité beaucoup plus grande que le jour.

Une bonne heure s'écoulerait avant que l'avis de recherche le concernant soit rapporté. D'ici là, il devait éviter comme la peste d'être dévisagé par les agents en patrouille ou par des inspecteurs en civil.

La route de Balboa n'était pas loin, mais son accès devait être surveillé. Coplan retourna vers le port, longea la côte et traversa sans encombre la frontière de la Zone du Canal. Par un chemin secondaire, il bifurqua ensuite vers Balboa, dont les lumières projetaient un halo dans le ciel. Deux kilomètres à peine le séparaient de la cité américaine.

Il en atteignit les abords en vingt minutes. Plus tranquille, il gagna le centre de la ville et s'y arrêta pour boire coup sur coup deux verres de bière.

Estimant que son aspect hirsute et minable n'avait plus aucune raison d'être, il pénétra dans la gare, se fit raser, prit une douche, acheta un pantalon et une chemise, et sortit complètement transformé, coiffé d'un élégant chapeau de paille fine.

Il se restaura dans un snack-bar, puis alla louer une voiture. Au volant d'une Chrysler, il fit le tour de Balboa, emprunta enfin l'autoroute vers Panama.

A cent mètres de l'endroit du rendez-vous, il fit demi-tour de manière à replacer la voiture dans la direction dont il venait, la rangea le long du bas-côté. Il était une heure et demie.

Si par hasard Garcia avait l'intention de tendre un traquenard, il ne le ferait pas longtemps à l'avance ; Coplan tenait à être présent avant l'éventuelle mise en place d'une souricière.

Toujours muni du pistolet qu'il avait arraché de la main de Teresa, il mit pied à terre. Il se trouvait sur le sommet de la colline d'Ancon, dont chaque versant descendait vers une ville. La visibilité était donc excellente, Panama et Balboa formant deux foyers de lumière aux extrémités de la voie qui les joignait.

Refrénant son impatience, Coplan explora les environs ; de temps à autre, une voiture passant à toute vitesse dans un sens ou dans l'autre l'éclaboussait de la clarté de ses phares.

La limite territoriale entre la Zone et Panama est toute théorique. On la franchit presque sans s'en apercevoir mais la juridiction diffère totalement d'un côté à l'autre. Et c'est précisément là-dessus que spéculait Francis.

Cependant, au fur et à mesure que l'heure du rendez-vous approchait, il se sentait des picotements à fleur de peau. Dix minutes avant l'instant fixé, il s'enfonça dans les hautes herbes de l'accotement.

Avec une précision mathématique, une longue Studebaker bleu clair venant de Ciudad-Panama s'immobilisa silencieusement à cinq mètres de Coplan.

Celui-ci attendit qu'une voiture passât en sens inverse pour s'assurer, à la lueur fugitive des phares, de l'identité des occupants de la Studebaker. Seuls Garcia et Teresa se trouvaient sur la banquette avant.

Aussi loin que portait le regard, derrière la somptueuse limousine, aucun autre véhicule n'était visible.

Coplan sortit des fourrés, la main dans sa poche serrant la crosse du revolver. Il avança jusqu'à la portière avant et, par la vitre baissée, dit à Garcia :

- Content de vous voir... Je savais que vous accepteriez le marché. Croyez-moi, vous faites une bonne affaire, d'autant plus que ce n'est pas votre galette qui roule.

Teresa, interdite, le fixait avec étonnement. Elle ne reconnaissait plus, dans cet Européen de fière mine, l'individu équivoque qu'elle avait reçu au matin. Quant à Garcia, il lançait à son interlocuteur un regard en dessous, avec une expression d'hostilité, de suspicion et de crainte.

- J'ai l'argent, articula-t-il d'une voix sourde, mais il faudra vous contenter de la moitié. Le solde vous sera versé après la libération de Cordero et son retour ici.

Le visage de Coplan ne refléta aucune contrariété.

- Notre conversation téléphonique a été un peu trop courte, dit-il avec un sourire ambigu. Vous permettez ?

Il montra le siège arrière et, sans attendre la réponse, il ouvrit la portière pour s'installer derrière le couple. Garcia et Teresa se

retournèrent.

- Mettez-vous bien dans l'idée que je me fiche complètement de vos problèmes nationaux, commença-t-il en s'adressant à eux. Que le dispositif de défense du Canal rende les installations invulnérables ou non, cela regarde les Américains. Moi, j'enquête sur un crime, un point c'est tout. Le coupable, je le tiens. Le mobile, je le connais. J'en ai conclu que vous aviez un immense avantage à ce que vos activités ne s'ébruitent pas, et que mon silence valait pour vous plus qu'une fortune. Je peux, avec la même facilité, attribuer la mort de Garfield à un hasard malheureux ou provoquer un formidable chambard dans les sphères officielles. Quelle que soit l'issue que je choisisse, j'ai tous les atouts en main et personne ne pourra - ou ne voudra - me démentir. D'accord ?

Garcia ne put qu'acquiescer, la mort dans l'âme. Teresa eut un battement de cils.

- Bon. Je vous ai demandé 10 000 dollars pour apaiser ma conscience et pour vous permettre de vivre sans être hantés par la possibilité d'être abattus par le C.I.A. Ceci implique, forcément, la mise en liberté de Cordera II n'est pas encore dans les mains de la justice et il ne tient qu'à moi de le laisser filer sans même qu'on l'ait entendu une seule fois.

Le cœur de Coplan battit un petit peu plus vite.

- Cela dit, tenez-vous tant que ça à le revoir vivant ?

Un silence gluant s'installa dans la voiture. Garcia et Teresa se regardèrent, effarés par la perspective que leur interlocuteur venait d'évoquer devant eux. Ce dernier les observait avec une acuité presque douloureuse, mais ils ne s'en apercevaient pas.

Ensemble, les deux complices donnèrent leur réponse.

- Non, dit Garcia.

- Oui, dit la jeune femme.

- Mettez-vous d'accord, trancha Francis en s'appuyant contre le dossier de la banquette, apparemment peu intéressé par le débat.

Une animosité subite contracta les traits du capitaine et de sa compagne. Tous deux avaient des raisons bien personnelles pour les guider dans leur choix.

- Ce serait la pire des lâchetés que de le laisser tomber, proféra Teresa d'une voix sifflante.

- Il est brûlé, de toute manière, rétorqua Garcia. Il a commis une idiotie impardonnable : il n'aurait pas dû tuer Garfield, même après s'être rendu compte que l'ingénieur tâchait de nous rouler. C'est ça qui a mis le feu aux poudres !

- Ce n'est pas à vous de le juger, Vicente ! Vous avez peur de le voir revenir parce que votre conduite à Palma pourrait entraîner des sanctions très graves, voilà la vérité ! Et s'il disparaît, vous espérez prendre sa place, dans l'organisation et dans mon lit.

Elle était folle de rage, prête à planter ses ongles dans la figure de Garcia. Blême, celui-ci hurla :

- Taisez-vous, ignoble p... ! Vous n'y connaissez rien ! Il aurait dû vous laisser croupir dans votre b... de Cristobal. Si j'avais eu quelque chose à dire, nous ne serions pas dans ce satané pétrin !

Prompte comme une panthère, Teresa empoigna le capitaine par les cheveux, à pleines mains, voulut le mordre au visage.

Coplan, pistolet au poing, surgit du fond de la voiture. Il calma l'ardeur des deux antagonistes en leur appliquant un coup de canon sur le crâne.

- Trêve de courtoisie, émit-il sèchement, mais le cœur en fête. La farce est consommée. Mettez le moteur en route et le cap sur Balboa...

Médusés, abrutis, l'homme et la femme le contemplèrent bouche bée, incapables de comprendre le motif de son brusque changement de ton. A vingt centimètres de leur figure béait l'orifice d'un revolver.

- En avant, toute ! ordonna Coplan, inflexible. Si vous préférez que je prenne le volant, d'accord, mais je vous enverrai au préalable une balle dans le corps pour que vous restiez tranquilles. Alors, vous démarrez ?

Garda avala un soupçon de salive.

- Mais... bégaya-t-il, vous ne... Je suis prêt à vous...

- Bouclez-la et n'essayez pas de comprendre. Allez-y !

Teresa éclata d'un rire hystérique, perçant.

- C'est trop drôle ! suffoqua-t-elle. Vous vous êtes fait rouler comme un imbécile... Vous trinquerez comme Fabio !

- Démarrez, gronda Coplan en plantant le canon de son pistolet dans le dos du Panaméen.

- Non ! s'interposa la métisse. Il est capable de nous flanquer contre un arbre pour nous tuer tous les trois. C'est moi qui vais prendre le volant.

Elle ouvrit la portière, posa un pied sur le sol.

- Entendu, dit Francis, mais passez devant le capot pour faire le tour et ne vous baissez pas car j'ai le doigt nerveux. Ne commettez pas d'imprudence.

Les lèvres serrées, Teresa haussa les épaules, sortit, claqua la portière et monta de l'autre côté en repoussant Garcia. Elle mit le contact et embraya. La voiture s'ébranla, prit de la vitesse.

- Montrez vos mains, dit encore Francis au capitaine. Tâchez qu'elles restent visibles pour que je ne sois pas tenté de vous assommer.

La subite volte-face de Teresa n'était pas motivée uniquement par sa fureur contre Garcia. Aucune femme ne se précipite vers sa perte de gaieté de cœur, même pour se venger d'un homme qu'elle exècre. La jolie maîtresse de Birdero, qui ne s'estimait pas compromise, espérait tout bonnement tirer son épingle du jeu à moindres frais en se rangeant du côté du plus fort.

La Studebaker dévala la pente menant vers Balboa. Elle était déjà largement engagée dans la zone du Canal, et l'étreinte qui enserrait la poitrine de Coplan depuis des heures commença à se relâcher.

L'enlèvement de Garcia et de Teresa complétait et terminait son action. Cependant, il avait allumé l'amorce d'une réaction en chaîne dont les répercussions soulèveraient quelques remous...

La voiture pénétra dans l'agglomération de Balboa vers trois heures vingt. A présent, les grandes artères macadamisées de la cité ultramoderne étaient quasiment vides.

- Où faut-il aller ? questionna Teresa, les yeux fixés sur les buildings défilant de part et d'autre.

- Arrêtez-vous au premier poste de police que vous rencontrerez.

Il ne cessait de surveiller Garcia, dont il redoutait un sursaut de désespoir. Si le Panaméen n'avait pas séduit Liliane Rougier à Nice

pour l'embrigader dans une histoire où elle n'avait que faire et qui devait lui coûter la vie, Coplan aurait eu quelques scrupules à son égard, il n'aurait pas considéré le capitaine comme une fripouille. A la rigueur, il lui aurait même pardonné d'avoir trempé dans l'assassinat de Garfield ; il serait allé jusqu'à l'absoudre de la mort de Foster.

Garcia, malheureusement pour lui, ne s'était pas comporté en combattant loyal ; il n'avait pas témoigné d'un brillant courage, il devait payer...

Après avoir erré dans les rues et avenues de Balboa, la Studebaker finit par stopper devant un bâtiment dont l'entrée était signalée par une lampe bleue.

- Klaxonnez, ordonna Coplan.

Teresa obéit. Un son prolongé fusa de l'avertisseur, se répercuta contre les façades endormies. Garcia laissa retomber ses mains.

- Levez-les ! Plus haut ! Pas de chinoiseries en dernière minute...

Deux cops athlétiques, en bras de chemise, jaillirent de l'intérieur du bâtiment, traversèrent le large trottoir au pas de course et vinrent se coller contre la voiture.

- Qu'est-ce qui vous prend vociféra l'un d'eux, la figure mauvaise, en s'adressant à Teresa.

Mais, simultanément, les deux flics virent Coplan, un pistolet dans la main, sur la banquette arrière, et leurs sourcils montèrent de deux centimètres.

- Je vous amène de la marchandise, dit le passager en anglais avec une satisfaction féroce. On peut entrer ?

CHAPITRE XIV

Le capitaine Burks, un énorme gaillard au teint brique, à la mâchoire de dogue et aux yeux rusés, vit entrer dans son bureau trois personnages qu'encadraient deux de ses subalternes. D'ordinaire, on ne le dérangeait pas en plein milieu de la nuit, alors

qu'il profitait de quelques heures d'accalmie pour expédier les affaires purement administratives.

- Qu'est-ce que c'est ? maugréa-t-il en fixant sur le groupe un regard sans aménité. Coplan avança d'un pas.

- Je me suis adressé ici faute de connaître le siège d'un organisme plus compétent dans la zone du Canal, commença-t-il. En réalité, ceci ne vous concerne pas directement mais j'ai paré au plus pressé...

Garcia, le visage crispé, lui coupa la parole.

- Cet individu nous a conduits ici sous la menace, déclara-t-il d'une voix tendue. Je suis capitaine dans la police panaméenne et je vous prie de me laisser sortir immédiatement. Ce fou tient des propos incompréhensibles et vous feriez bien de le colloquer séance tenante. Laissez-moi donner un coup de téléphone au quartier général de la police à Panama, où on doit se demander ce que je suis devenu...

Burks dévisagea ses deux interlocuteurs comme s'il les soupçonnait de vouloir se payer sa tête.

- Hé ! jeta-t-il, hargneux. Qui est-ce qui commande, ici ? Fermez-la, tous, jusqu'à ce qu'on vous interroge ! Primo, qui a donné ce coup de klaxon à réveiller toute la ville ?

- Moi, dit Teresa. C'était un appel au secours pour que vous nous débarrassiez de ce cinglé qui braquait un revolver dans notre dos.

La garce !... Elle avait deviné la tactique de Vicente et, une fois de plus, elle changeait son fusil d'épaule avec une absence totale de pudeur.

D'un coup d’œil, Burks lança ses deux agents sur Coplan. En un tournemain, ils mirent à jour le pistolet que ce dernier avait rengainé et le déposèrent sur le bureau.

Burks posa un regard glacial sur Francis.

- De quel droit vous promenez-vous avec une arme dans la poche ? Montrez-moi votre permis et vos papiers.

- Je ne possède ni l'un ni l'autre, prononça l'interpellé, très calme. Ce que prétendent ces deux complices est exact : je les ai amenés sous la contrainte, mais je peux vous en fournir les raisons.

- Vous voyez, il avoue ! coupa derechef Garcia dont les joues olivâtres devenaient moins cadavériques. Ne perdez pas votre temps avec ce dingo... Fourrez-le au bloc et qu'on n'en parle plus. Moi, il faut que je m'en aille...

- Cela fait une heure qu'il nous empoisonne, renchérit Teresa. Nous, nous sommes en règle. Voilà mon passeport...

- Silence ! tonna Burks. Expliquez-moi d'abord comment ce type s'est introduit dans votre voiture, demanda-t-il à Garcia.

- Il était sur la route de Panama... Il m'a fait un signe et, comme une voiture était stationnée un peu plus loin, j'ai cru qu'il était tombé en panne. Je me suis arrêté ; il m'a prié de le conduire jusqu'ici, soi-disant pour s'assurer les services d'un garagiste. Une fois assis derrière nous, il a sorti son revolver et s'est mis à débiter des insanités.

Burks, agressif, se tourna vers Coplan

- Ainsi, vous attaquez les gens par surprise pour les obliger à écouter vos c... ries, hein ? fit-il en avançant le buste au-dessus de son bureau. Eh bien, mon vieux, je vous promets qu'on les écoutera demain matin en toute tranquillité. Foutez-le en cabane, lança-t-il à ses agents.

Coplan avait tout prévu, sauf de tomber sur un officier de police borné, réaliste, et pressé d'en finir avec ses documents administratifs. Il voyait le moment où ses deux prisonniers allaient encore prendre le large alors qu'on le plaçait, lui, en état d'arrestation.

Une bouffée de chaleur lui monta au front. Alors que les deux costauds l'empoignaient, il s'écria :

- Ne soyez pas idiot ! Ne laissez filer ces deux salauds à aucun prix : ils sont recherchés par le F.B.I. !

Ce mensonge porta plus que ne l'aurait fait une protestation sensée. Alors que Garcia et Teresa faisaient mine de sortir du bureau, le capitaine Burks cloua tout le monde sur place :

- Halte !

Un silence mat remplaça le remue-ménage. Les policiers, comme les civils, se figèrent au coup de gueule de leur supérieur.

Burks se leva de son fauteuil, contourna son bureau et vint se placer devant, les bras croisés, bien décidé à tirer les choses au clair.

- Ce type divague, grinça Garcia, de nouveau livide. J'appartiens...

- On le sait, trancha brutalement l'Américain. Mais vous, le gangster, qui êtes-vous pour connaître les gens recherchés par le F.B.I. ?

- Francis Coplan, citoyen français, en mission spéciale pour le compte de nos deux gouvernements. Pouvez-vous contacter immédiatement un officier de l'Office of Naval Intelligence ?

Pour un individu que les deux Panaméens présentaient sous l'aspect d'un maniaque, l'homme maintenu par les deux flics semblait fichtrement équilibré et sûr de lui. Son regard droit et franc, ses traits énergiques et une indéniable autorité dans l'attitude contredisaient en tout cas l'assertion des plaignants, qui paraissaient par contraste très mal à leur aise.

Burks se prit le menton et dit à ses hommes :

- Lâchez-le... Allez attendre de l'autre côté de la porte.

Les agents desserrèrent leur prise, rajustèrent leur ceinturon et sortirent du local.

D'un saut, Garcia bondit sur le pistolet resté sur la table, s'en empara, voulut appuyer le canon sur sa tempe ; prompt comme la foudre, Burks lui agrippa le poignet, le tordit violemment et fit tomber le revolver sur le tapis en raphia, puis, de la main droite, il flanqua au Panaméen une paire de gifles retentissantes qui l'envoyèrent s'aplatir contre le mur.

Teresa donna aussitôt un nouvel échantillon de son adaptabilité aux changements de situation : elle dédia un sourire équivoque à Coplan et dit :

- Vicente n'a jamais le sens de l'opportunité. Ses réflexes jouent trop tard.

- Vous allez avoir besoin des vôtres, prédit Francis en lui renvoyant un sourire de la même qualité. Vous êtes sûre que personne ne vous a jamais vue en compagnie de Garfield ?

Burks, asseyant de force Garcia sur une chaise, empocha le pistolet et retourna s'asseoir à son bureau.

- Maintenant, éructa-t-il, parlons peu mais parlons bien. Vous disiez, Mr Coplan ?...

Au bastingage du destroyer qui, après avoir franchi les écluses de Miraflores et de Pedro Miguel s'engageait dans le Culebracut, la partie la plus étroite du Canal, Coplan bavardait avec deux hauts fonctionnaires des services de sécurité de la zone américaine.

La chaleur était telle que des gouttes suintaient sans arrêt sur leur front et roulaient sur leurs tempes.

Au passage, Coplan effleura du regard la plaque commémorative incrustée dans la paroi d'une montagne éventrée lors du percement du canal et songea aux milliers d'hommes, d'ingénieurs français et américains décimés par la fièvre jaune, qui avaient payé de leur vie la construction de cette artère interocéanique. Maintenant, un demi-siècle plus tard, la lutte contre la nature et ses fléaux était gagnée, mais le canal continuait à exiger des victimes.

- Ainsi donc, d'après vous, Garfield n'avait rien divulgué d'essentiel, dit le colonel Lee du C.I.A., en s'épongeant pour la centième fois.

- Je le suppose, dit prudemment Francis, mais vous n'en acquerrez une certitude qu'après avoir cuisiné Cordero. Au fond, qu'est-ce qui a mis vos services en éveil ?

Ce fut le contre-amiral Natkin, de l'O.N.I., qui lui répondit

- Le compte en banque de toutes les personnes occupant un emploi un peu élevé dans les installations du canal fait l'objet d'une surveillante très stricte. Un versement de mille dollars en espèces dont l'origine nous semblait inexplicable a déclenché une enquête discrète sur l'ingénieur. Nous connaissions ses points faibles : les femmes et le goût d'une vie large, mais jusqu'alors Garfield avait, de notre point de vue, montré une discrétion impeccable dans tout ce qui touche aux perfectionnements apportés à notre système radar. Or, nous avons enregistré peu après un changement notable dans

son existence. Bien que ses appointements fussent très élevés, il menait un train de vie encore supérieur à ses moyens. En outre, il entretenait des relations suivies avec la femme que vous avez amenée au poste de Balboa, et nous savions que celle-ci était la maîtresse de Cordero. Quand ce dernier est parti en Europe et que, cinq jours plus tard Garfield a manifesté l'intention de passer ses vacances sur l'ancien continent, nous avons pris la décision de le faire surveiller tout au long de son voyage.

- Garfield a donc dû toucher plusieurs fois de l'argent, dit Coplan, pensif. Dans ce cas, il n'est pas exclu qu'il ait livré au début des renseignements vrais, mais peut-être a-t-il voulu faire machine arrière quand il s'est rendu compte qu'il filait un mauvais coton. Ne croyez-vous pas qu'il ait pu déceler la surveillance dont il était l'objet ?

- C'est une chose qu'on ne peut jamais nier ou affirmer, répliqua le colonel Lee. Toutefois, je pense que s'il s'était douté de nos soupçons, il aurait renoncé à ce voyage. Mais vous déciderez-vous enfin à nous dire si, oui ou non, ce sont les Soviets qui ont monté ce réseau ?

Coplan alluma une Lucky, exhala un filet de fumée bleue que le souffle dû au déplacement du vaisseau dilua dans l'air saturé d'humidité.

- A moins que vous ne me fassiez subir un interrogatoire du troisième degré, je ne vous en dirai rien avant d'avoir consulté mon chef. Mais savez-vous quelle serait la meilleure solution ?

- Non, fit Lee, désappointé.

- Accompagnez-moi tous les deux en France, avec les prisonniers : vous assisterez à un déballage hautement instructif...

Dans son for intérieur, il avait envie de rigoler. Oui, le déballage vaudrait d'être entendu, mais certaines oreilles risquaient d'être assez écorchées.

- Ce sera difficile, émit le contre-amiral Natkin, dont la chemise kaki et le pantalon de toile fatigué ne pouvaient certes dénoncer le haut grade. Le Conseil supérieur de la Défense préférera retenir à Colon les deux inculpés que nous tenons...

- Ce serait un mauvais calcul. La France pourrait réclamer leur extradition, étant donné qu'ils ont trempé dans un meurtre commis en territoire français. Mais vous, comment comptez-vous récupérer le principal coupable et les témoins les plus importants ? Sur quelle base demanderiez-vous leur envoi aux États-Unis ?...

Les deux Américains restèrent un moment silencieux, puis le colonel supputa :

- Nous pourrions solliciter leur remise pour complément d'enquête sur la mort de Foster...

- Oui, dit Coplan, mais alors vous devriez attendre la fin de l'instruction en France. Non, il faut faire vite, les confronter tous et, surtout, mettre un terme aux activités dirigées contre le canal.

- Comment ? questionna Natkin. Ce n'est donc pas fini ?

Coplan interrompit sa contemplation du paysage pour se tourner vers son interlocuteur.

- Fini ? répéta-t-il, sarcastique. Mais cela ne fait que commencer !...

Cinq jours plus tard, un avion spécial portant les couleurs de l'U.S. Air-Force se posa sur l'aérodrome de Nice. Il contenait, outre le colonel Lee, le contre-amiral Natkin et Coplan, deux détectives du F.B.I. et deux personnes dont les poignets étaient entravés par des bracelets d'acier.

Trois voitures emmenèrent discrètement tous les passagers de l'avion vers un bâtiment officiel où attendait un groupe de personnalités françaises : Pasquier, un délégué du ministère de la Défense nationale. un fonctionnaire de l'Intérieur et un autre de la Justice.

La réunion se tint dans une immense pièce meublée à l'ancienne mode, et prévue pour des conférences infiniment moins secrètes. Après les congratulations d'usage, tous les participants prirent place autour d'une table classique recouverte d'un tapis vert.

Pasquier semblait être d'excellente humeur. Il se caressait les mains avec complaisance en jetant à Coplan (qui lui avait envoyé un

long télégramme chiffré la veille) des petits coups d'œil de connivence.

Après une brève allocution de bienvenue prononcée par le délégué de la Défense Nationale, Pasquier prit la parole :

- Je crois utile de vous rappeler, messieurs, dit-il en s'adressant de façon plus particulière aux Américains, que notre intervention dans cette affaire a été sollicitée par vous. Le décès... heu... prématuré de votre agent Foster nous a contraints, étant donné les circonstances, à poursuivre les investigations entamées par lui.

Ceci était, bien entendu, un effroyable mensonge, mais seuls Coplan et lui le savaient ; ce préambule était avant tout destiné à éviter des chicanes ou à aplanir un conflit d'attributions.

Personne ne disant mot, Pasquier continua :

- Il est apparu à mon collaborateur ici présent, que l'affaire d'espionnage motivant notre réunion différait nettement de celles que nous avons l'habitude de résoudre. C'est pourquoi, par dérogation aux règles normales, nous nous sommes permis de provoquer cette conférence. Sa raison d'être se révélera après que nous aurons fait avouer la vérité par les accusés eux-mêmes. Il nous appartiendra ensuite d'étudier ensemble les mesures qui s'imposent.

Les deux officiers américains se contentèrent de hocher la tête en signe d'approbation. Ils ne voyaient pas encore à quoi rimait tout ce mie mac administratif mais, impavides, ils écoutaient avec attention.

Pasquier reprit :

- Tout ce qui touche au radar revêt pour nous une importance considérable, vous le savez, surtout depuis l'exercice aérien « *Regulus* » effectué par les forces de l'Otan, et qui a démontré aux experts qu'en dépit d'une couverture radar apparemment infranchissable la Belgique, le Luxembourg et la France pouvaient être réduits en un amas de décombres par une seule attaque atomique. Le résultat de cet exercice a été tellement surprenant, la conclusion qui s'en dégageait était tellement grave que les renseignements obtenus ont été tenus secrets. Cependant, des fuites se sont produites : Moscou a exposé publiquement la faillite du système radar tel qu'il est appliqué actuellement. Une revue militaire

allemande a repris le même thème et, ensuite, vous-mêmes avez déclaré que vous possédiez le moyen de forcer un écran d'ondes radar sans que vos appareils soient repérés (Tout ceci est authentique, la grande presse s'en est fait l'écho avec huit mois de retard). Or, un spécialiste de la classe de Garfield, attelé aux recherches d'avant-garde dans ce domaine et placé à l'un des carrefours du monde où les moindres progrès sont immédiatement appliqués, représentait un facteur de tout premier ordre. Le point le plus angoissant était de savoir si, oui ou non, il avait transmis à une puissance étrangère des informations susceptibles de mettre notre défense antiaérienne commune en péril. L'enquête conduite par mon collaborateur semble prouver que non, mais un doute, un terrible doute subsiste.

Chose curieuse, ce doute sur lequel Pasquier insistait ne semblait pas l'affecter personnellement. Après un temps, l'orateur conclut :

- Je cède la parole à Mr Coplan.

L'intéressé se leva, appuya les deux mains sur la table et dit d'une voix ferme :

- Avant de formuler mes propres conclusions qui, je l'espère, seront ratifiées à l'avance par l'audition des témoins et des suspects, je tiens à saluer la mémoire de l'agent Foster dont l'audace et la volonté d'aboutir vite (il songea : « ... *et seul*... ») ont facilité ma tâche en lui coûtant la vie. A présent, voyons comment les faits se sont déroulés : qu'on fasse entrer le témoin Schneider.

Quelques secondes plus tard, l'Allemand, très droit, apparut dans l'embrasure et salua l'assemblée d'une petite inclination du buste, puis il pénétra plus avant dans la pièce.

Coplan le fit asseoir, lui fit décliner ses nom et qualités.

Les Américains dressèrent l'oreille en entendant que Schneider était un ancien spécialiste des laboratoires de la Luftwaffe.

Pasquier, exhibant une photo de l'ingénieur Garfield, la montra au témoin :

- Connaissez-vous cet homme ?

- Oui, dit l'Allemand.

- Dans quelles circonstances l'avez-vous rencontré ?

Schneider refit le récit qu'il avait fait à Francis, à Palma, mentionna l'entrevue préalable qu'il avait eue avec Garcia et Cordero, et exposa pourquoi selon lui Garfield avait remis un schéma de transpondor falsifié.

Le colonel Lee et le contre-amiral Natkin suivirent sa déposition avec un intérêt passionné. Un secrétaire notait mot par mot les déclarations du témoin.

Quand Schneider eut terminé, Coplan dit :

- Faites entrer Cordero et Garcia.

Les deux hommes, menottes aux poings, furent introduits.

- Vous certifiez que ces deux individus sont bien ceux qui sont venus vous imposer ce marché à Palma ? demanda Coplan à l'Allemand.

- Oui, dit Schneider avec un regard furieux aux détenus. Je l'affirme sous la foi du serment.

- Bon, dit Francis. Puis, aux détectives :

- Ramenez-les dans l'antichambre. Quand les deux Panaméens furent ressortis, Coplan posa une autre question à Schneider :

- Avant que je me présente dans votre magasin, aviez-vous divulgué ces faits à quelqu'un d'autre ?

- Oui. J'avais eu la visite d'un Américain dans le courant de la nuit précédente.

- Décrivez cet homme.

Schneider dessina un portrait très ressemblant de Foster. Lee et Natkin se mordirent les lèvres. S'adressant à eux, Coplan souligna :

- C'est en quittant l'habitation du témoin que Foster s'est rendu à la villa où je l'ai découvert, assassiné. Votre agent a donc été dans l'incapacité de vous transmettre les informations qu'il avait recueillies et que vous venez d'apprendre à l'instant. Je signale aussi que le témoin, après avoir manqué d'être tué lui-même, m'a spontanément prêté main forte, à mon insu, alors qu'il me croyait en danger. Je propose qu'on lui verse une indemnité substantielle et qu'on lui permette de regagner Palma, où ses affaires l'appellent.

Il y eut un conciliabule entre les officiels, puis Natkin se fit l'interprète de l'avis général :

- D'accord. Lorsqu'il aura signé sa déposition, M. Schneider sera libre de regagner son domicile aux Baléares. Notre gouvernement est disposé à lui payer une somme de mille dollars pour l'attitude loyale dont il a témoigné en cette affaire.

Schneider exhala un énorme soupir, tourna vers Coplan un regard reconnaissant. Le Français cligna des paupières dans sa direction et dit :

- Le témoin suivant est Mlle Liliane Rougier. Veuillez la faire entrer...

La jeune femme, très impressionnée, pénétra dans la salle et jeta un coup d'œil circulaire à tous les hommes réunis autour de la table.

- Asseyez-vous, invita Coplan. Voulez-vous raconter à ces messieurs comment vous avez rencontré Garcia à Nice, et ce qu'il vous a demandé.

D'une voix hésitante, Liliane répéta ce qu'elle avait dit à Palma. Pasquier reprit la photo de Garfield, la lui montra :

- C'est bien l'homme avec lequel vous avez bavardé à la terrasse du Ruhl et auquel vous avez fixé un rendez-vous ?

- Oui.

Une confrontation eut lieu alors entre Garcia et Liliane. La jeune femme dut retenir ses larmes en revoyant son ancien amant ; Coplan limita au strict minimum cette entrevue déplaisante. Ensuite, il convoqua Cordero.

- Reconnaissez-vous cet individu comme étant celui qui a tenté de vous noyer à la plage de Callamayor ?

Liliane fronça les sourcils, examina pensivement la figure du Panaméen, rendue patibulaire par une barbe de trois jours.

- Je... Je ne pourrais l'affirmer... Je ne l'ai vu que sous l'eau, son visage était couvert d'un masque... Non, je ne puis pas assurer que c'est lui.

- Vous ne l'avez jamais vu en d'autres circonstances?

- Je ne crois pas.

Coplan s'efforça de ne pas montrer sa déception. Le témoignage de Liliane eût été le seul permettant d'inculper formellement Cordero de tentative de meurtre, puisque Foster n'était plus là pour étayer l'accusation. Il faudrait confondre Cordero par un autre moyen...

- Je vous remercie, dit Francis à Liliane. Vous pouvez vous retirer. Que le détenu Cordero sorte également.

Lorsque la porte se fut refermée, il poursuivit :

- La culpabilité de Cordero, en ce qui concerne Garfield, ne fait aucun doute. Il a même avoué à Palma, alors que Foster et moi le soumettions à un interrogatoire... officieux. (Il retint un sourire en employant ce terme diplomatique...) D'autre part, Garcia l'a accusé au cours d'une dispute ayant eu lieu en ma présence avec Teresa de Corcubion. Mais aucune preuve tangible ne peut être invoquée contre lui. Bien qu'il soit le chef du réseau, il ne peut pas davantage être convaincu du meurtre de Foster. Avec une habileté remarquable, il est toujours parvenu à donner l'impression qu'il ne tenait qu'un rôle de second plan. Voyons si ses complices ne vont pas le trahir.

Puis, à plus haute voix il ordonna :

- Le détenu Vicente Garcia !

Quand le capitaine de la police panaméenne fut poussé dans la pièce, il n'avait plus rien du bellâtre pommadé qu'il était à l'hôtel Victoria. Il roulait des yeux de bête traquée, le col de sa chemise était défait, ses cheveux en désordre.

- Votre cas est clair en ce qui concerne l'ingénieur Garfield, commença Coplan d'une voix sèche. La complicité de meurtre est patente, après l'audition des deux témoins. Mais deux autres inculpations pèsent sur vous, l'une relative à la disparition de l'agent Foster, l'autre ayant trait à la détention de documents intéressant la défense des nations de l'O.T.A.N. Qui a donné l'ordre de tuer Foster ?

- Cordero, déclara Garcia sans hésiter.

Un court silence plana.

- Je crois utile de préciser que Garcia, ici présent, a un alibi pour la période au cours de laquelle l'ingénieur Garfield et Liliane Rougier ont été respectivement attaqués, dit Coplan en parlant à la ronde. Il n'en va pas de même pour celui qu'il cite...

- Que sont devenus les schémas que vous a remis Schneider après les avoir reçus de Garfield ?

Garcia réfléchit un moment, puis déclara d'une voix rauque :

- Nous les avons brûlés... Nous étions convaincus qu'ils étaient sans valeur, après ce que nous avait dit Schneider.

Coplan baissa les yeux un instant, puis décocha sa flèche :

- A qui étaient-ils destinés, s'ils avaient été corrects ?

Tous les assistants redoublèrent d'attention : ici était le point crucial de cet interrogatoire. Dix paires d'yeux étaient braquées sur le Panaméen.

Garcia, serrant les mâchoires, ne dit mot.

- A qui vouliez-vous les vendre ? insista Coplan pour la forme.

Le détenu ne répondant toujours pas, l'enquêteur se détourna de lui pour affirmer très tranquillement

- Le mutisme de l'accusé ne porte pas à conséquence. Qu'on ramène Cordero.

Dix Secondes plus tard, ce dernier refit son entrée. Sans se soucier des personnes présentes, il regarda Garcia d'une manière qui ne pouvait s'interpréter que comme un ordre de ne rien révéler.

- Asseyez-vous, Cordero, dit Coplan. Le moment est venu de déballer le linge sale en famille. A Palma, vous avez rejeté la responsabilité de la mort de Garfield sur Garcia : vous n'étiez qu'un exécutant, un homme de main obéissant et stylé. Seulement, vous serez sans doute ravi d'apprendre que, de son côté, Garcia se félicitait de vous voir éliminé et qu'il briguait votre place dans l'organisation. En plus, il couchait avec votre maîtresse, et il m'a offert dix mille dollars pour vous supprimer avant que vous soyez entendu par les autorités françaises. Qu'est-ce que vous en dites ?

Le Panaméen blêmit. Il se souleva de sa chaise, ses mains entravées en avant, et ivre d'une rage meurtrière, voulut se jeter sur Garcia.

Promptement intercepté par les détectives et maintenu de force à sa place, il émit une suite ininterrompue d'affreux jurons et de blasphèmes.

- N'épuisez pas vos réserves, l'interrompit Coplan. Le meilleur doit encore venir. Grâce à Teresa, je sais à qui vous vouliez vendre les renseignements récoltés par votre réseau, et aux ordres de qui vous avez tous travaillé. Vous êtes battu à plate couture : la combine de l'extradition ne fonctionnera pas, je vous préviens. Montrez un

peu plus de dignité que votre subalterne. Avouez votre véritable rôle, ayez au moins le courage de plaider pour la cause respectable que vous vouliez faire triompher.

Un profond abattement moral avait succédé, chez Cordero, à la volonté de lutte qui l'avait animé lors de son entrée. Les dernières phrases de son interlocuteur avaient dissipé les illusions qu'il s'obstinait à nourrir en dépit de sa situation critique. Il comprenait que le Français avait percé le secret de l'affaire, que tout était consommé.

Alors, au milieu d'un silence total, Cordero laissa tomber quelques mots qui firent l'effet d'une bombe :

- Je suis un patriote : mon seul but a été de vendre nos renseignements aux Américains.

Cinq minutes après que les deux Panaméens eurent évacué la salle, Coplan alluma une cigarette et, très détendu, il combla les vides subsistant après l'audition des principaux protagonistes du drame.

- Ce qui m'a mis sur la bonne voie, dit-il, c'est l'illogisme du point de départ : il me paraissait inconcevable que des gens habitant à proximité immédiate du canal de Panama pussent envisager de faciliter l'accès de cette voie vitale à des avions ennemis porteurs de bombes H ; c'est comme si un Parisien ou un Londonien avait, pendant la guerre, signalé par un balisage l'endroit où il vivait, aux bombardiers allemands venant pulvériser sa ville. En s'échinant à rassembler une documentation sur la protection radar couvrant le cœur de leur pays, ils devaient poursuivre un autre but que la destruction de tout ce qu'ils possédaient. Dès que je suis arrivé à Panama, j'ai senti la misère rôder autour de moi. Quel magnifique moyen de pression pour le gouvernement panaméen ! Dire aux propriétaires du canal : « *Cet ouvrage essentiel que vous défendez au prix de centaines de millions de dollars, ne nous rapporte à nous, les habitants du pays, que 430 000 dollars par an, et nous n'avons pas d'autres ressources. Si vous n'augmentez pas la redevance que*

vous nous payez, nous divulguons au monde entier les secrets les plus jalousement gardés de votre réseau radar. Vous serez obligés de tout recommencer à zéro, ce qui vous coûtera plus cher en matériel, en études et en risques que le paiement d'une indemnité annuelle plus élevée... »

Le colonel Lee et le contre-amiral Natkin échangèrent un regard ennuyé, empreint de gêne. Les délégués français, les yeux baissés, jouaient avec leur stylo à bille ou dessinaient distraitement des pin-up sur la couverture de leur dossier.

Pasquier cligna de l’œil vers Coplan, l'invitant à poursuivre. Ce dernier obtempéra :

- En fait, nous nous trouvons devant une gigantesque manœuvre de chantage. L'appartenance de Garcia à la police régulière de Panama a achevé de m'ouvrir les yeux : Garcia, Cordero, Teresa et les autres étaient soutenus par leur propre gouvernement. Si Garcia m'avait coffré sans se préoccuper du marché que je lui proposais, il aurait pu prétendre ensuite qu'aux ordres de son gouvernement il avait pourchassé jusqu'à Palma les auteurs d'un complot contre le canal. La thèse aurait été indestructible et tout tombait à plat, puisque j'aurais été dans l'incapacité de parler. Cordero, arrêté, comptait se faire réclamer par voie diplomatique sous un prétexte quelconque : revenu dans son pays, il redevenait libre comme l'air. C'est pour lui saper le moral que je lui ai dit que, désormais, cette possibilité était exclue. Mais si l'on considère le problème dans son ensemble, il faut bien admettre que la destruction du réseau édifié par Cordero ne résout rien. Le motif subsiste, il est permanent : ce peuple qui essaie de conquérir un meilleur standard de vie ne peut y parvenir que par l'aide américaine. Si on ne la lui accorde pas, il épuisera toutes les pressions imaginables pour y arriver. Or, nous, Français, nous sommes un peu les pères du canal ; il nous est essentiellement difficile, et stratégiquement impossible, de nous en désintéresser.

Un nouveau silence s'installa dans la salle, chaque délégation attendant que l'autre formulât une suggestion concrète.

Profitant du léger désarroi qui flottait dans l'esprit des assistants, Coplan dit encore, mais d'un ton beaucoup moins grave :

- Une chose est sûre : que Garfield ait vendu ou non des plans authentiques n'a désormais plus qu'une importance relative...

Dédiant un sourire mi-figue mi-raisin aux deux officiers supérieurs américains, il ajouta :

- Tôt ou tard, c'est quand même à vous qu'on offrira de les racheter... et à personne d'autre.

Quinze jours plus tard, dans le modeste bureau de la rue Pastorelli, Coplan revit Pasquier.

Les deux hommes discutèrent longuement d'un nouveau projectile téléguidé dont allait être doté un des croiseurs les plus récents de la marine française.

Au moment où Francis allait quitter le bureau, Pasquier le retint en émettant une remarque, sur un ton anodin.

- Tiens ! Avez-vous vu les journaux de ce matin ?... Une révolution vient d'éclater à Panama. L'ancien gouvernement est renversé, le président en fuite, les rebelles occupent les points stratégiques...

Oui, dit Coplan, amer, la main sur le bec-de-cane de la porte. Je me doutais bien que nos amis d'Outre-Atlantique trouveraient un moyen d'arranger les choses...

Et il sortit.

FIN